



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

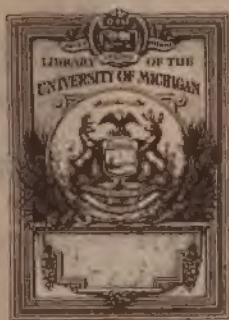
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







Q.P

20

956



LE
JOURNAL
DES
SCAVANS,
³
POUR
L'ANNÉE M. DCC. XLIX.
JANVIER.



A PARIS,
Chez G. F. QUILLAU, Pere, Imprimeur
Juré-Libraire de l'Université, rue
Galande, à l'Annonciation.

M. DCC. XLIX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

OF THE

DEPT

SCAVENGE

FOR THE

REMOVAL OF

REFUSE



A

ACT FOR THE
REMOVAL OF
REFUSE

1842

CHAP. 11



L E
JOURNAL
D E S
SCAVANS.



JANVIER M. DCC. XLIX.

*MEMOIRE SUR DIFFERENS
sujets de Mathématiques, par M.
DIDEROT. Volume in-8°. 243
pag. A Paris, chez Durand, Li-
braire, rue S. Jacques, au Grif-
fon; & Pissot, Quay des Augu-
stins, à la Sagelle.*

L Es différens mémoires dont
nous allons parler consistent
en remarques curieuses, que M.
Diderot a faites sur plusieurs su-
Javier. A ij

jets; quelques-uns de ces mêmes appartiennent à la Physique & à la Géométrie, quelques autres regardent la Musique, & considérée comme une science déduit ses loix fondamentales rapports Géométriques. Ces Memoires sont au nombre de cinq le premier roule sur l'acoustique un des problemes qui nous a paru traité avec le plus d'étendue, celui par lequel on cherche à terminer le nombre des vibrations que fait une corde, afin d'assigner exactement quel est le rapport du ton grave au ton aigu, car on sçait que la différence des sons ne peut être déterminée que par le plus ou le moins de vibrations faites dans le même temps; or une corde fait plus ou moins de vibrations suivant sa longueur, sa grosseur, sa pesanteur, enfin selon sa tension l'Auteur a eu égard à toutes ces circonstances, dans la formule qui détermine la quantité des vibrations; cette formule a l'avantage d'

Janvier 1749. 1

toutes les expressions générales, elle apprend combien il faut allonger ou raccourcir une corde, de quel poids il faut la charger, ou la diminuer pour produire le ton demandé.

Tous les tons sensibles sont renfermés dans certaines limites, au-delà desquelles un ton est trop grave ou trop aigu sans quoi l'oreille ne peut parvenir à les apprécier : on a donc tâché de fixer ces limites ; M. Euler a compris tous les tons sensibles entre les nombres 30, & 7550, c'est à dire, que le ton le plus grave que nous puissions entendre fait 30 vibrations, & le plus aigu 7552 dans le même temps. Si les rapports qui sont entre les divers tons de musique, sont quelquefois déterminés par des nombres, on découvre en même temps qu'il y a entre ces différens tons des rapports incommensurables.

On ne considère pas seulement les sons comme graves ou aigus,

6 *Journal des Sçavans;*

on les considère encore comme forts ou foibles. La force du son varie selon la distance au corps sonore ; on voit qu'il en est du son comme de l'intensité de la lumière, plus la distance à laquelle le son est parvenu est grande, plus il s'affoiblit, cet affoiblissement suit ainsi que la lumière le rapport des quarrés des distances. Le son plus ou moins fort, vient des excursions plus ou moins grandes, excitées par les vibrations d'une corde lorsqu'elle s'éloigne de son point de repos : cependant le nombre des vibrations n'est pas changé, & le ton reste constant ou le même.

Il y a trois choses à considérer dans les vibrations, leur étendue & la véhémence du son qui fait l'intensité, le nombre de ces vibrations qui rend le son plus ou moins aigu, & leur isochronisme d'où dépend l'uniformité. Le ton uniforme est attaché à cette égalité qui dure pendant tout le temps de la vibration ; voilà (selon M. Dide-

rot) l'origine du plaisir que les sons consonans causent à l'oreille : si au contraire cet organe qui est susceptible de diverses impressions s'apperoit du défaut d'Ischronisme, il ne peut goûter le ton qui en est produit. Ceci fait conclure à l'Auteur que le plaisir musical consiste dans la perception du rapport qu'ont les tons entr'eux ; il prétend même que ce principe doit s'appliquer à la Poësie, à l'Architecture, & aux autres Arts, lorsqu'on veut se rendre raison du plaisir qu'on y éprouve.

La perception des rapports est donc l'unique fondement de notre admiration & de nos plaisirs ; il s'ensuit de là que le rapport d'égalité doit être préféré à tout autre, comme étant le plus aisé à appercevoir : si l'on paroît s'en éloigner quelquefois, en choisissant des rapports composés, on est charmé d'y revenir, & on ne le quitte que pour diversifier, parce que l'oreille redoute l'uniformité, & craint d'en

8. *Journal des Sçavans*,
être fatiguée. Ce principe a été
avancé par quelques Physiciens, &
est sujet à beaucoup de discussion.

Notre Auteur recherche ce qui
peut produire la plus grande vé-
hémençe du son, & comment on
peut déterminer la plus grande vi-
tesse de la corde. M. Diderot a sui-
vi en plusieurs choses M. Euler qui
a donné un essai intitulé, *Tentami-
na musica*. Ce sçavant Géomètre &
notre Auteur, ne sont pas toujours
d'accord sur quelques propositions;
on nous exemptera de les examiner,
ou d'y joindre nos réflexions; l'é-
noncé des problèmes seroit à peine
entendu de la plûpart de nos Le-
cteurs qui ne sont point familiers
avec le calcul & avec la Géométrie
transcendante, ni avec la musique
théorique qui est peut-être la par-
tie la moins intéressante pour les
Musiciens, & une grande partie du
public. L'Auteur a parlé assez au
long de la structure des flûtes, &
il a tâché d'en expliquer les effets.
La force du son dépend dans les

flûtes de la violence de l'inspiration, & du rapport de la capacité du tuyau à sa longueur; on peut comparer la longueur & l'épaisseur des cordes, à la capacité & à la longueur de l'instrument à vent. Toute corde, dit notre Auteur, n'est pas propre à rendre un son quelconque, il lui faut quelquefois une certaine grosseur pour produire un son donné. On ne peut pareillement augmenter ou diminuer à discrétion la capacité d'une flûte d'une longueur donnée; il y a des limites au-delà desquelles elle ne résonne plus.

Quant à l'inspiration elle a aussi ses loix; est-elle trop foible, la flûte ne rend point de son; est-elle trop forte, elle fait résonner la flûte une octave au-dessus de son son.

M. Diderot rapporte quelques expériences que M. Sauveur a faites sur les cordes, lorsqu'il s'est agi de déterminer quel étoit le son que rendoient deux parties de la même

corde séparée par quelque obstacle : notre Auteur en déduit plusieurs conséquences, & résout à ce sujet plusieurs questions. On peut proposer différens problèmes à la musique instrumentale ; par exemple, on peut donner la longueur de la flûte & son ouverture, il faut chercher la force de l'inspiration afin que l'instrument passe de la première octave à la seconde. Tout ce qui regarde les divers tons de la flûte peut être comparé aux différens tons qui sont engendrés par les cordes tirées par les poids. On tâche ensuite de trouver une manière de fixer le son en sorte qu'il soit invariable. Tout le monde sait à quelle inégalité est sujet l'instrument dont on se sert pour donner le ton.

L'Auteur propose différentes idées pour remédier aux défauts dont il est susceptible : Voici en peu de mots quelques-uns des expédients que M. Diderot souhaiteroit qu'on mît en œuvre : il faut pre-

Janvier 1749.

11

mièrement construire un instrument à deux parties mobiles, d'un métal sur lequel le froid & le chaud ne fussent aucune impression ; on diminuera cette impression par l'épaisseur que l'on donnera au tuyau, toujours relativement à sa longueur ; on aura soin ensuite de graduer ce tuyau suivant les altérations qui sont causées par la pesanteur de l'atmosphère, l'Auteur espère y parvenir par le secours du Baromètre, & l'on connoîtra les effets de la chaleur par le Thermomètre. Cette courte description suffit pour juger de ce qu'on doit penser du nouvel instrument.

Le second mémoire que l'on trouve est intitulé : *examen de la développante du Cercle* ; cette matière est entièrement Géométrique, la précédente étoit traitée à la manière des Géomètres, c'est-à-dire, que c'étoit de la Géométrie appliquée à la Physique. M. Diderot commence par expliquer ce que l'on doit entendre par la développante

12 *Journal des Sçavans ;*
du Cercle; il parle ensuite de l'usage que l'on pourroit faire des courbes mécaniques dans la construction des problèmes solides : on mettra le Lecteur au fait de l'objet que l'Auteur s'est proposé en se servant de ses propres paroles pour faire connoître son idée. » Si
» l'on enveloppe un cercle de cuir
» ou d'acier d'une chaîne fort
» mince, l'extrémité de cette chaîne
» ne tracera, soit en s'envelopant,
» soit en se développant une courbe
» dont personne, à ce que je crois,
» n'a encore recherché les propriétés.
» M. Diderot construit tous les problèmes du troisième & du quatrième degré par la développante du cercle, & par la ligne droite; on peut se rappeler au contraire que Descartes & ceux qui ont traité de la construction des problèmes solides, ont employé le cercle & la parabole, ou quelques-unes des sections coniques. Il ne s'agira dans la pratique que d'avoir un compas, qui décrive la développante du cer-

ele ; M. Diderot donne quelques problemes qui faciliteront le moyen de fabriquer un pareil instrument : on trouve un grand nombre de cas où la description de la développante est nécessaire.

Comme l'Auteur veut montrer l'usage qu'on peut faire de la courbe qu'il a appris à tracer , il commence par enseigner à diviser un arc de cercle en trois parties égales , & plus généralement en une raison quelconque soit commensurable ou incommensurable. La construction en est courte & élégante , l'on n'y suppose que la développante du cercle tracée , ou une ligne droite égale à l'arc du cercle donné. L'Auteur conclut que la développante étant décrite , on a le moyen d'inscrire dans un cercle tel polygone régulier ou irrégulier qu'on voudra ; il est encore fort aisé de trouver par le secours de la développante , un espace rectiligne quelconque égal à un secteur du cercle extérieur , ou à un segment. Tous ces

14 *Journal des Sçavans*,
problèmes ne peuvent être résolus
par la Géométrie élémentaire, &
supposent que l'on connoisse la
quadrature du cercle; la dévelo-
pante tracée satisfait non seulement
à ceux-là, mais encore à plusieurs
autres. On pourroit dire à ce su-
jet ce qu'on a répété bien des fois,
que la grande Géométrie ne paroît
inutile qu'aux yeux ignorans. Nous
n'entretiendrons pas davantage nos
Lecteurs de ce mémoire qui mon-
tre que l'Auteur est au fait des
nouvelles méthodes comme des an-
ciennes, & qu'il sçait suppléer aux
unes par les autres, lorsque celles-
ci sont moins élégantes.

Le troisième mémoire est fort
court, il consiste à examiner un
principe de mécanique sur la ten-
sion des cordes; on demande si
une corde attachée à un point fixe
par une de ses extrémités, & tirée
par un poids quelconque, fait la
même résistance, ou est également
tendue, que si cette corde étoit
tirée en sens contraire par deux

Janvier 1749. 15

poids égaux. Après avoir discuté la question, l'Auteur conclut que la corde est également tirée, soit par un poids fixe, soit par une puissance.

Le quatrième mémoire regarde un projet d'un nouvel Orgue, par lequel notre Auteur prétend exécuter toutes sortes de pièces de musique à deux, à trois, à quatre parties, &c. On nous annonce cet instrument comme étant également à l'usage de ceux qui savent assez de musique pour composer, & de ceux qui l'ignorent totalement. Il ne nous est guères possible d'expliquer la machine que M. Diderot a imaginée, pour jouer toutes sortes d'airs; elle est fondée sur le même principe que celui de l'Orgue d'Allemagne; il faut cependant concevoir que ces pointes qui sont autour du cylindre pour produire les tons, sont mobiles dans le nouvel orgue, de manière qu'on peut placer des espèces de touches qui feront l'effet des doubles & triples

croches : il reste encore quelque chose à désirer pour un ignorant en musique, c'est d'avoir le moyen de déterminer la mesure & de jouer l'air dans le goût demandé, & avec la vivacité ou la lenteur requise ; l'Auteur s'est apperçu que son instrument deviendrait inutile sans ce secours, aussi a-t'il inventé un *Chronomètre* qui est attaché à un Cylindre, sur lequel sont les pointes mobiles ; c'est par le moyen de ce nouveau régulateur, qu'on assure que l'on parviendra à jouer un air, en observant l'exactitude de la mesure. Nous ne ferons sur ce sujet aucunes réflexions, elles nous mèneroient trop loin ; il vaut mieux rapporter ce qui en a suggéré l'idée à notre Auteur ; on a déjà connu en M. Diderot le Géomètre & le Physicien : il faut encore voir sa manière d'écrire & de penser.

» C'est peut-être, dit l'Auteur,
 » (en parlant de l'Orgue d'Allemagne) moins encore les imper-

Janvier 1749. 17

» fections de cet Orgue, l'usage
» qu'on en fait, & le peu de mérite
» qu'il y a en jouer, qui l'ont
» avili, que les mains entre les-
» quelles il se trouve ordinaire-
» ment, * * ...

» Aujourd'hui que cet instrument
» est commun, les boêtes qui le
» renferment ne s'ouvrent guères
» que pour satisfaire la curiosité
» des enfans émerveillés d'enten-
» dre sortir des sons d'un corps,
» qui par sa ressemblance extérieu-
» re ne leur paroît pas fait pour
» cela. Pour moi, qui ne suis gué-
» res plus honteux, & guères moins
» curieux qu'un enfant, je n'eus ni
» cesse ni repos, que je n'eusse exa-
» miné le premier Orgue d'Alle-
» magne que j'entendis: & comme
» je ne suis point Musicien, que
» j'aime beaucoup la musique, &
» que je voudrois bien la sçavoir,
» & ne la point apprendre, à l'inf-
» pection de cet instrument, il
» me vint en pensée qu'il seroit bien
» commode pour moi, & pour mes

18 *Journal des Sçavans,*

» semblables qui ne sont pas en pe-
 » tit nombre, qu'il y eût un pareil
 » Orgue ou quelque autre instru-
 » ment, qui n'exigeât ni plus d'ap-
 » titude naturelle, ni moins de
 » connoissances acquises, & sur le-
 » quel on put exécuter toute sorte
 » de pièce de musique. « On voit
 par ce discours l'origine & la cause
 de la découverte du nouvel Orgue
 que présente M. Diderot.

C'est de cette idée que notre Au-
 teur est parti, & de réflexions *en*
réflexions, moitié sérieuses, moitié
folâtres, car je n'en fais guères d'au-
tres, dit M. Diderot, il espère par-
 venir à faire un orgue qui l'amuse,
 & avec lequel il prétend jouer les
 pièces de Clérambaut, de Coupe-
 rin, de Rameau, &c. Ce projet
 nous paroît cadrer à merveille avec
 le célèbre Claveffin des couleurs;
 l'une & l'autre invention n'appar-
 tient qu'à des gens d'esprit.

Nous souhaiterions fort entrete-
 nir nos Lecteurs du cinquième &
 dernier mémoire de notre Auteur;

Janvier 1749. 19

mais il vaut beaucoup mieux y renvoyer les Physiciens ; il est écrit pour eux : tout ce que nous en dirions seroit inutile : on y traite une question de Physique importante, nous voulons parler de la résistance que l'air fait au pendule. Il s'agit d'expliquer une proposition du livre des principes mathématiques de Newton : cet excellent ouvrage fournira pendant longtemps matière à commentaire. M. Diderot (à en juger par cet-essai) est fort en état de donner des solutions sçavantes, sur les difficultés qui requièrent un calcul épineux & délicat.

ESSAI SUR LA CASTRAMETATION, ou sur la mesure & le tracé des Camps ; contenant les premiers principes pour l'arrangement des troupes ; la formation de l'ordre de bataille, & la distribution ou construction du camp. Avec un précis des différentes gardes qui en forment la

20 *Journal des Sçavans*,
sûreté. Par M. LE BLOND, Pro-
fesseur de Mathématique des Pa-
ges de la grande Ecurie, & de
Pages de Madame la Dauphine
Volume in-8°. pag. 202.
Paris, Quay des Augustins, chez
Ch. Antoine Jombert, Libraire
du Roy pour l'Artillerie & le
Génie, au coin de la rue Gilles
Cœur, à l'Image Notre-Dame

MONSIEUR le Blond se pro-
pose d'enseigner dans cet ou-
vrage, la castramétation ou le tra-
cé d'un camp. Pour parvenir à ce
but, l'Auteur a commencé par
donner les premiers principes de
l'arrangement des troupes. Il ex-
plique ensuite ce qui concerne l'or-
dre de bataille, enfin il montre
en quoi consiste l'établissement d'un
camp. L'Auteur termine son ou-
vrage par un précis des différen-
tes gardes qui font la sûreté du
camp : voilà l'objet que M. le
Blond s'est proposé; nous rendrons
compte de la manière dont il est
rempli.

La préface de l'ouvrage contient une histoire abrégée de l'origine des camps ; on y voit comment les Romains s'y prenoient pour se garantir des surprises de l'ennemi. Leur usage étoit d'entourer leur camp d'un fossé & d'un parapet soutenu par des palissades. Pendant plusieurs siècles on n'a point mis en usage la méthode de se retrancher de cette manière : il paroît que c'est au célèbre Maurice, Comte de Nassau, que l'on doit le renouvellement de cette pratique qui ne peut être que très-utile à quiconque sçait s'en servir à propos.

Nous avons dit que la première partie de l'ouvrage consistoit dans l'examen de l'arrangement, que l'on devoit donner aux troupes lorsqu'il s'agit de combattre ; il est évident qu'elles ne doivent point former une masse confuse & sans ordre ; elles seroient incapables d'agir, & de se secourir les unes & les autres : il est clair aussi que pour faciliter les mouvemens, il a

22 *Journal des Sçavans*,
fallu diviser ce grand nombre
troupes en plusieurs parties à
l'on a appellées, bataillons & es-
drons.

Chaque corps doit être compo-
de même espèce, les hommes
à pied doivent être ensemble,
ceux qui sont à cheval ne doivent
point être mêlés avec l'infanterie
s'ils étoient pêle-mêle, ils n'ag-
roient plus avec régularité. L'arra-
gement dépend de deux choses
1^o. de la manière dont les hom-
mes sont placés à côté les uns d'
autres; 2^o. de leur position les un
derrière les autres; de là est ven-
ce qu'on a appellé *rang*, & *file*
on a aussi distingué plusieurs rangs
& plusieurs files, on nomme la tête
ou le front le premier rang, les ailes
sont appellées les flancs droit
& gauches d'un bataillon. On
sait que dans la formation d'un
bataillon, une partie des Officiers
occupe la tête, & l'autre la queue.

On peut définir un bataillon, un
nombre d'hommes à pied, assemblés

pour agir, & pour combattre ensemble, comme s'ils ne faisoient qu'un seul & même corps. Il n'est pas aisé de déterminer exactement le nombre d'hommes dont il seroit nécessaire qu'un bataillon fût composé afin de former un corps solide, capable d'attaquer & de résister aux différents efforts auxquels il est exposé. On a fixé en France depuis longtemps le nombre d'hommes d'un bataillon entre six & sept cents hommes, ils sont commandés par un certain nombre d'Officiers, quelquefois plus grand, quelquefois plus petit. On lit que sous Louis XIII. les bataillons étoient dressés sur huit rangs, & quoiqu'il soit réglé qu'ils doivent être à six, l'usage les a fixés à cinq. Quant à l'espace dont chaque rang doit être distant l'un de l'autre, il est réglé à douze pieds, lorsqu'il s'agit de la montre des troupes, & environ à trois pieds pour chaque file ou la distance d'un homme à un autre. Mais dans le combat les soldats s'approchent

24 *Journal des Sçavans*,

les uns des autres jusqu'à la pointe de l'épée ce qui réduit l'intervalle d'un rang à l'autre à trois pieds peu près , & les files s'approchent autant qu'il est possible , ce qui peut-être évalué à deux pieds ; de manière qu'un bataillon occupe en ordre de bataille beaucoup moins d'espace que dans les revues.

De tout ceci il suit que pour sçavoir l'espace qu'un bataillon occupe sur le terrain , il faut compter deux pieds pour chaque homme dans le rang , & douze pieds pour l'épaisseur du rang avec son intervalle. Les soldats d'une même compagnie sont ordinairement placés ensemble sur la profondeur du bataillon , c'est-à-dire qu'ils occupent toutes les files du lieu où est placé la compagnie.

La première compagnie se met ordinairement au flanc droit du bataillon ; & la seconde occupe le flanc gauche. S'il en est autrement , ce n'est que dans des cas particuliers. La compagnie de Grenadiers

nadiers est toujours au flanc de la première compagnie, & il doit y avoir une troupe de piquet à la gauche du bataillon comme les Grenadiers le sont à la droite.

Un escadron est un nombre d'hommes à cheval, qui sont arrangés de manière à ne faire qu'un seul corps, pour se soutenir mutuellement & attaquer ensemble. Il paroît que le nombre d'hommes qui composent un escadron ne doit pas être si considérable que celui d'un bataillon, un escadron est communément composé de 160, ou 150 Cavaliers. L'usage des escadrons s'est introduit depuis la mort de Henry II. on place les Cavaliers sur trois rangs de profondeur si l'on veut déterminer le terrain qu'occupe un escadron, il faut connoître la longueur & l'épaisseur des chevaux. On compte trois pieds pour l'épaisseur d'une file ou pour l'intervalle d'un Cavalier à l'autre. On prend pour distance ou intervalle entre chaque rang, la longueur d'un che-

26 *Journal des Sçavans;*

val qui est estimée à sept pieds, ce qui détermine la profondeur de tout l'escadron ; on voit qu'il est facile de connoître tout le terrain que doit occuper un escadron. Le calcul montre qu'un escadron contient moins d'étendue que le bataillon.

On range sur une même ligne ; & sur diverses lignes différens corps de troupes , afin de se prêter un secours mutuel dans le combat. Le nombre des lignes que l'on donne à une armée n'est pas fixé, cela dépend du terrain , & de la disposition des troupes ennemies, c'est pourquoi l'ordre de bataille est toujours relatif au terrain , & à l'arrangement que l'ennemi a pris ou peut prendre.

M. le Blond rapporte le plan de quelques ordres de bataille qui ont été faits dans les dernières guerres , & il établit plusieurs principes qui servent de fondement à l'ordre de bataille. Un des premiers & des plus simples, est de former l'armée sur

deux lignes de troupes , & de garder quelques troupes pour composer le corps de réserve. Puis mettre l'Infanterie au centre , & la Cavalerie aux ailes. Il faut laisser entre les bataillons un intervalle égal à leur front , & observer la même chose pour les escadrons. On aura soin de placer les bataillons & les escadrons de la seconde ligne vis-à-vis les intervalles de ceux de la première. La seconde ligne doit être placée à 150 toises environ de la première, afin que le feu des ennemis ne parvienne pas jusqu'à l'endroit qu'elle occupe.

Quand on connoit le nombre des bataillons & celui des escadrons , on peut déterminer aisément toute l'étendue du front que la première ligne doit occuper. Si l'on règle la profondeur , ou la distance des deux lignes de l'armée à 150 toises , on aura la profondeur de toute l'armée.

Il faut remarquer que l'étendue du front d'une armée devient très-

considérable, lorsque les intervalles sont égaux au front de chaque bataillon, ce qui a fait penser d'habiles Généraux qu'il falloit arranger une armée à *lignes planes*, c'est-à-dire, sans intervalle. D'illustres Militaires prétendent qu'une ligne pleine battra une ligne qui tiendra la même étendue mais avec des intervalles; quelque uns avancent encore, qu'une armée rangée sur deux lignes avec des intervalles sera mise en déroute par une seule ligne pleine.

Quoique l'usage des Tentes soit fort ancien, & que les Romains s'en soient toujours servi; il étoit cependant presque entièrement aboli en Europe, & ce n'est guère que depuis Louis XIV. que les Cavaliers & soldats François ont des tentes. Il est aisé de comprendre que ces tentes doivent être placées d'une manière déterminée qui convienne à la commodité de ceux qui habitent le camp, & avec des précautions nécessaires pour la

défendre. Les anciens resserroient le campement de leurs troupes , & ils formoient tout autour un retranchement. La pratique présente des Nations de l'Europe , consiste à procurer aux Cavaliers & aux soldats , la facilité de se rassembler devant leurs tentes pour s'y mettre en état de se défendre contre l'ennemi & le combattre. C'est pour-quoi l'ordre de bataille fixé par le Général , devant être regardé comme la meilleure disposition dans laquelle l'armée puisse combattre , il s'ensuit que les troupes doivent camper de manière à se rassembler dans cet ordre lorsqu'il en est besoin , & que le terrain le permet. Ainsi c'est l'ordre de bataille qui doit décider de celui du campement. D'où il suit que l'étendue de droit à gauche , des camps particuliers , des bataillons & des escadrons , doit être égal au front que ces troupes occupent en bataille , & qu'il doit y avoir entre ces camps des intervalles aussi égaux.

à ceux qu'on met entre les troupes. On voit par cette disposition que l'étendue du front de tout le camp de droit à gauche , est égal au front de l'ordre de bataille ; or l'armée étant supposée en bataille à la tête de ce front , chaque bataillon & chaque escadron peut faire tendre son camp derrière lui ; ce qui étant fait , toutes les troupes peuvent entrer ensemble dans leur camp , s'y placer presque en un moment , & en sortir de même s'il en est besoin pour combattre.

Quelqu'étendue que l'on donne au front d'une armée , soit en laissant des intervalles égaux à chaque front pour séparer chaque camp , soit que l'on ne laisse qu'une petite étendue , il doit toujours y avoir devant tous les camps qu'occupent les bataillons & les escadrons , un terrain libre où l'armée puisse se mettre en bataille , & si le terrain ne s'y trouvoit pas commode , il faudroit le préparer.

Le quartier du Roy doit être autant qu'il est possible, placé à la queue du camp vis-à-vis du centre. De manière qu'en cas d'attaque l'ennemi ne puisse pas le canonner, ni s'y porter aisément. On établit dans le même endroit l'Hôpital de l'armée. Le quartier des vivres est placé vers le milieu de l'armée, entre la première & la seconde ligne s'il est possible. Le parc d'artillerie n'a point de lieu fixe dans l'armée: la place la plus avantageuse paroît être entre la première & la seconde ligne.

Jusqu'à présent on a parlé de la disposition générale du camp; on va présentement parler de la mesure des différentes parties qui composent un campement; le Maréchal de camp de jour, reçoit la veille du campement l'ordre du Général, pour le camp qu'il veut occuper le lendemain. Cet Officier commence par fixer le front de bandière du camp, ce qui se fait en plantant un grand jallon sur

le terrain pour servir de premier point de direction , & prenant pour le second un clocher , un arbre , &c.

Il faut tâcher de reconnoître si le terrain est libre , & s'il ne se trouve pas d'endroits trop humides , si le terrain en avant est suffisant pour mettre l'armée en bataille : il est nécessaire de mesurer quelle sera l'étendue du front du bandière pour fixer le nombre des bataillons & escadrons qu'il pourra tenir , & le nombre de lignes sur lesquelles l'armée sera obligée de camper. Si le terrain du camp est bien reconnu , il sera aisé de le distribuer tout d'un coup aux troupes , dans l'ordre qu'elles doivent être campées , ce qui sera facile en employant un peu de calcul.

Lorsqu'on a réglé le nombre des bataillons & des escadrons qui doivent camper sur la même ligne ou le même front , il faut pour avoir le détail du tracé du camp ,

ſçavoir celui du bataillon & de l'eſcadron. On place les tentes des ſoldats à la tête du camp, & elles forment des eſpèces de rues ſemblables & égales. Les tentes des Officiers ſont à la queue du camp. On forme autant de rangs de tentes qu'il y a de compagnie dans le bataillon, & celle qui en occupe la droite campe ſur la perpendiculaire de la droite du camp. On adreſſe enſemble deux rangs de tentes par leur cul de lampe. Si un bataillon eſt compoſé d'un plus grand nombre de compagnies, on donne toujours le même front: mais l'on donne alors plus de profondeur.

Lorsqu'un Officier Major veut tracer le camp d'un bataillon, il doit conſidérer les différens rangs des tentes qu'occupera le bataillon, & partager l'étendue de ſon front à chaque rang, & connoître les intervalles qui doivent reſter entre chacun, ce qui ſe fait par le calcul & avec une équerre. On pour-

ra évaluer quelle sera la largeur des rues du camp suivant le nombre des compagnies du bataillon. Pour déterminer la profondeur du camp, on prendra sur les perpendiculaires du camp la distance convenable à chaque tente, ce qui détermine la longueur des rues.

On place à la queue du camp les cuisines des soldats, puis celles des Officiers subalternes, & après quoi on prend le terrain pour les tentes des Capitaines & celle du Colonel. Celles-ci ne forment pas un tour régulier, & leur arrangement n'est pas fixé, il varie de différentes manières; il faut seulement faire en sorte que les tentes des Officiers ne soient pas placées vis-à-vis les rues du camp du bataillon, & qu'elles soient dans le prolongement de celles des soldats.

Après avoir parlé de la construction du camp d'un bataillon, on enseigne pareillement quelles sont les règles qu'il faut suivre pour former le camp de l'escadron. Il faut

mesurer comme dans le bataillon, sur la ligne du front bandière, l'étendue du terrain fixé pour l'emplacement du front du camp de l'escadron. On met aussi les tentes des Cavaliers sur des lignes perpendiculaires au front du camp, & l'on forme autant de rangs de tentes ou de compagnies. Il y a deux rangs de tente qui sont adossées au milieu du terrain, les deux autres terminent la droite & la gauche, & on réserve un espace pour mettre les chevaux. Pour déterminer la distribution du terrain, il faut sçavoir l'espace qu'occupe les tentes des Cavaliers, & l'espace qu'il faut laisser entre deux pour mettre le fourage. Après les tentes des Cavaliers, on laisse un intervalle pour les cuisines, & après lesquelles les Officiers occupent le terrain pour l'emplacement de leurs tentes & de leurs chevaux.

Le détail dans lequel on est entré sur le tracé du camp particulier d'un escadron, & sur celui

d'un bataillon , doit donner une idée nette du tracé général du camp. Ainsi supposant le front de bandière déterminé de même que le nombre des bataillons & d'escadrons qu'il doit contenir ; le Maréchal Général des Logis de l'armée , distribuera le terrain de ce front aux Majors généraux de l'Infanterie & de la Cavalerie , qui en feront la répartition aux Majors de chaque régiment , suivant l'étendue qui aura été fixée pour le front de chaque bataillon & de chaque escadron. Il sera toujours aisé de fixer la plus grande & la plus petite étendue du front , lorsqu'on sçaura sur quel nombre de lignes le Général veut faire camper son armée. Ce front ne peut varier que par la diminution ou l'augmentation des intervalles. On trouvera chez notre Auteur des exemples qui familiariseront les Lecteurs , avec les différens intervalles qu'une armée rangée en bataille peut occuper suivant la volonté du Commandant.

Lorsqu'il s'agira de tracer les camps des escadrons de Dragons, on observera les mêmes règles que pour ceux de la Cavalerie. Le poste des Dragons est ordinairement hors du front de bandière & sur les aîles du camp : il en est de même des troupes légères qui ferment le camp à l'ennemi.

Il reste à donner quelques observations sur les camps qui ne sont pas en ligne droite, & sur ceux qu'on fait autour des Villes assiégées. Il arrive souvent que le front de bandière forme un angle aigu, saillant ou rentrant : on est obligé dans ce cas de distribuer les tentes de manière qu'elles forment entr'elles le même angle que sur le terrain : il suffit de conserver les intervalles qui sont nécessaires afin que les bataillons & les escadrons puissent se mettre en bataille ; il faut cependant faire attention qu'on ne peut pas toujours ranger sur la seconde ligne, autant de camps que sur la première.

On peut disposer les camps particuliers des troupes avec régularité , quoique le front de bandiére ne soit point en ligne droite. Il est plus à propos de commencer le tracé du camp par l'angle du front , lorsque le front de bandiére fait un coude , & l'on déterminera le nombre de bataillons & d'escadrons que cette ligne peut contenir aussitôt qu'elle sera connue , & on commencera à distribuer le terrain , soit par la droite ou par la gauche. La seconde ligne doit être mise à la distance convenable , & l'on aura égard que la queue de chacun des camps n'anticipe point sur celle de l'autre.

Le camp d'une armée qui fait un siège , n'a rien de particulier des autres camps ; il faut seulement observer que le front de bandiére du camp soit à 100 ou 120 toises de la ligne de circonvallation , pour avoir un espace suffisant pour mettre deux ou trois lignes en bataille , & faire les ma-

œuvres pour la défense de la circonvallation. La queue de ces sortes de camps est toujours tournée vers la place qu'on assiège , & il faut faire en sorte qu'on n'y soit point incommodé du canon de l'assiégé. On fixera l'espace que les camps particuliers des bataillons doivent occuper avec leur intervalle , en partageant la circonférence de la circonvallation par le nombre des bataillons qu'on veut y placer : c'est en supposant que toutes les parties de la circonvallation soient également accessibles, ce qui n'arrive presque jamais. Il faut tâcher que l'intervalle de la première à la seconde ligne , soit à 100 ou 120 toises , afin que la queue du camp de la seconde ligne ne soit point trop exposée au canon.

Quant à la Cavalerie , elle se tient ordinairement à l'armée d'observation ; on conserve seulement quelques escadrons de Dragons , qu'on fait camper à la queue des

40 *Journal des Sçavans*,
camps de l'Infanterie , pour soutenir les troupes attaquées par les grandes sorties de l'assiégé.

Il est de règle d'avoir dans un camp un nombre de gens commandés par des Officiers , pour pourvoir à la sûreté du camp ; ces différens corps de troupes se nomment les différentes gardes , dont les unes sont chargées de maintenir le bon ordre & la police dans le camp. Une autre consiste en un nombre d'hommes , préparés à prendre les armes lorsque l'on craint l'approche de l'ennemi. Cette garde se nomme Piquet. On établit encore autour du camp différens quartiers occupés par des corps de troupes , afin qu'on puisse sortir du camp sans crainte , pour satisfaire aux différentes nécessités de la vie. Les troupes employées à former cette enceinte , sont appelées grands-gardes ou gardes ordinaires ; ces gardes ont encore des védètes ou des sentinelles à diverses distances pour décou-

Janvier 1749. 41

voir ce qui se passe & en avertir.

M. le Blond a mis à la fin de son traité une Carte qui représente le camp de Compiègne qui fut fait en 1698 , pour l'instruction de Monseigneur le Dauphin. On y voit la disposition des lignes des différens corps d'armées , celle des grands-gardes & de toutes les particularités dont on a parlé.

Cet ouvrage comme on vient de voir , est très-utile aux Officiers ; il est fait avec beaucoup d'ordre , & écrit avec toute la netteté possible , c'est le mérite d'un pareil ouvrage : M. le Blond a très-bien réussi dans son projet d'instruire les jeunes Militaires , ou ceux qui veulent le devenir.



BIBLIOTHEQUE CHOISIE
de Médecine, tirée des ouvrages
périodiques tant François qu'E-
trangers, avec plusieurs autres pie-
ces rares ; & des remarques utiles
& curieuses, par M. PLANQUE,
Docteur en Médecine, Tome I.
 A Paris, chez d'Houry, pere,
 Imprimeur-Libraire de M. le
 Duc d'Orleans, rue de la Vieille-
 Bouclerie, 1748. in-4^o.

SECOND EXTRAIT.

NOUS avons réservé pour cet
 extrait ce qui concerne les
 accouchemens, & nous nous arrê-
 terons, comme dans le précédent,
 à ce qui peut être utile dans la pra-
 tique.

Cet article a quatre sous-divi-
 sions, dont la première a pour
 objet l'accouchement en general,
 le second l'accouchement mon-
 strueux, le troisième l'accouche-
 ment avancé, & le quatrième l'ac-
 couchement difficile.

On voit dans le premier article l'histoire d'un accouchement où l'enfant presentoit le bras, qui sortoit jusqu'au coude. L'Opérateur fit pendant une heure tout ce qu'il put pour contenir ce bras derriere la tête, afin que l'enfant pût venir naturellement. Ses efforts ayant été inutiles, il prit le parti de le retourner, & de le tirer par les pieds. Le ventre de la femme n'étant point assez tombé par la sortie de l'enfant, l'opérateur remit la main dans la matrice, & en tira une mole pesant cinq livres trois quarts. C'étoit un corps charnu de couleur brune, semé de petites vesicules comme des grains de raisin, tenant les unes aux autres par des filamens sans nombre. Cette extraction fut suivie d'accidens fâcheux, dont on trouve le detail, & enfin de la guérison parfaite de la femme.

Dans la remarque que M. Plaque fait sur cette observation, il examine deux questions impor-

tantes ; la premiere si dans l'accouchement il se fait un ecartement des os du bassin.

Cette question a beaucoup partagé les Auteurs. Dionis pretend qu'on n'a tenu pour l'affirmative que parce qu'on n'a examiné que des squelettes d'homme qui ont les os des iles moins ecartés & l'os sacrum rentrant davantage en dedans. Mais ceux qui sont pour l'affirmative disent que c'est par l'inspection qu'ils se sont convaincus de cet ecartement. Quant à nous, nous sommes persuadés que de part & d'autre on est tombé dans l'erreur en donnant trop de generalité à son sentiment. Il est certain que le passage est plus grand dans le bassin des femmes que dans celui des hommes ; par conséquent il n'est pas toujours necessaire que ces os s'ecartent pour que l'enfant puisse sortir ; mais que peuvent opposer de fondé les partisans de la negative aux observations qui depolent en faveur de l'ecartement ?

les raisonnemens sont-ils capables d'empêcher les faits d'exister ?

La seconde question que M. Planque examine est ce que doit faire un Accoucheur quand l'enfant presente le bras. Il n'y a que deux partis à prendre , celui de reduire le bras , & d'amener la tête au passage ; & celui de retourner l'enfant , & de le tirer par les pieds. On ne s'est determiné au premier que par un prejuge que les plus habiles Accoucheurs ont detruit, c'est qu'il faut toujours rendre les accouchemens naturels. M. de Deventer au contraire , & tous ceux qui , en consequence des lumieres qu'il a repandues sur l'art des accouchemens , l'exercent avec methode , ont fait sentir les inconveniens de cette pratique , & prouvé qu'il est de l'interêt de la mere & de l'enfant de retourner ce dernier , & de le tirer par les pieds. Ceux qui seront curieux de voir cette matiere bien eclaircie , pourront recourir à l'ouvrage du Medec:

46 *Journal des Sçavans*,
cin Hollandois que nous venon
de citer, ou à la traduction que
M. Bruhier en a donnée, & qu'
est sur le point de faire reimprimer
avec des augmentations.

La disposition des os du bassin,
& la mauvaise situation des enfans,
ne sont pas les seuls obstacles à
l'accouchement: des corps etran-
gers qui remplissent le passage en
partie, & l'endroit où se fait la
conception & même la nutrition
du fœtus, le rendent difficile ou
même impossible.

M. Planque rapporte un exem-
ple d'accouchement difficile rendu
tel par une pierre de huit pouces
de circonference & d'un pouce
deux lignes d'épaisseur, qui empê-
cha l'accouchement d'une femme;
jusqu'à ce que l'extraction en eût
été faite; & plusieurs exemples
d'accouchemens impossibles parce
que la conception, ou du moins
la nutrition du fœtus, ne s'étoit pas
faite dans la matrice, comme c'est
la loi de la nature.

On voit en effet dans la collection l'histoire d'un enfant de Toulouse, qui demeura vingt-six ans dans le ventre de sa mere, & qui fut trouvé après sa mort entre la matrice & les regumens qui forment cette cavité : celle d'une femme de Copenhague enceinte depuis cinq ans ; une observation de M. Saviard au sujet d'un enfant trouvé après la mort de la mere dans la capacité du bas ventre, sans qu'il parut que la matrice eut été endommagée le moins du monde ; une observation de M. Dubois, Medecin, toute semblable, à une circonstance près, c'est que la mere fut guerie malgré l'operation faite pour tirer l'enfant ; deux, l'une tirée du Journal de medecine de M. de la Roque, & une des memoires de l'Academie des Sciences, de conceptions dans l'ovaire ; enfin une autre tirée des mêmes memoires au sujet d'un fœtus humain trouvé dans la trompe gauche de la matrice. Ces deux dernieres observa-

48 *Journal des Sçavans,*
tions sont dues à M. Littré.

Ces faits ne sont pas les seuls qui aient été consacrés par les observateurs, mais ce qu'on ne trouve nulle part de notre connoissance, ce sont les signes de ces conceptions ou grossesses ventrales, & c'est une decouverte qui seroit bien digne des experts dans l'art des accouchemens. Ce n'est pas qu'il fût possible en consequence de trouver d'autre moyen de delivrer les femmes que l'operation cesarienne, mais en la faisant à temps on sauveroit la vie de la mere & de l'enfant; ce qui n'arrive pas ordinairement quand on s'y prend trop tard.

On nous dira peut-être que nous n'indiquons qu'un remede extrême; mais ce n'est pas la faute de l'art; il faut s'en prendre à la disposition des parties. Ajoutons que cette espece d'operation cesarienne n'a point tous les dangers qui ont rendu cette operation en general si redoutable à ses adversaires, qu'ils

qu'ils l'ont condamnée dans tous les cas, puisqu'il n'est ici question que de l'incision des tegumens, des muscles, & du peritoine, & que la matrice reste intacte. Au reste quand il seroit nécessaire d'inciser ce viscere, il est démontré par beaucoup d'observations que la mort n'en est pas une suite nécessaire. Nous pourrions en compiler ici un grand nombre; mais nous nous renfermerons dans ceux que rapporte notre Auteur, & qui sont au nombre de quatre, & nous renvoyons ceux qui veulent quelque chose de plus à la These de M. Dubois, Docteur Regent de la Faculté de Paris, *sçavoir si un fœtus engendré hors de la matrice, peut être tiré sans causer la mort*, These dont la traduction se trouve en entier dans l'ouvrage dont nous parlons, & aux memoires de l'Academie Royale de Chirurgie, où cette matière est discutée fort au long. Au reste, quelque dangereuse qu'on puisse supposer l'operation cesa-

rienne, il est certain qu'elle l'est beaucoup moins que les voyes qu'employe quelquefois la nature pour se delivrer d'un fardeau, qui ne lui est pas seulement étranger au bout d'un temps limité, mais qui lui devient très-incommode par la pourriture qui le consomme & qui se communique à la mere ; c'est pourtant ce qui arrive, comme le temoignent cinq observations rapportées par notre Auteur. Il s'agit dans la premiere d'un fœtus sorti par le fondement ; elle est de M. Littre ; d'une de M. Rivallier, Docteur en Medecine, sur un fœtus sorti par le nombril ; d'une troisieme toute semblable, rapportée dans le Journal de Medecine de l'Abbé de la Rocque ; d'une quatrieme due au même Auteur, où le fœtus sortit par l'anüs ; & d'une cinquieme recueillie par de Blegni, d'un fœtus sorti par un absçès vers la region iliaque droite.

Le reste des observations contenues dans le premier article concer-

ne ; 1°. un accouchement de deux enfans , dont un ne fut tiré que huit jours après le premier , & cependant fut tiré vivant ; 2°. la methode de M. Dussé pour arrêter les pertes de sang que cause l'ouverture des vaisseaux de la matrice , quand le ressort de cette cavité a été tellement forcé par sa dilatation qu'il ne peut se contracter. Elle consiste en frictions faites en tout sens sur la region hypogastrique ; 3°. un accouchement de trois enfans , dont deux avoient quatorze pouces de hauteur & le troisieme seize ; 4°. un accouchement de dix enfans , dont un vint le 8 Fevrier , le deuxieme le 20 Avril , le troisieme le 23 du même mois , le quatrieme & le cinquieme le 28 , le sixieme le 29 , le septieme le 30 , & les trois autres le 5 Mai. De tous ces enfans il n'y a eu que le second qui ait eu baptême. 5°. D'un accouchement de neuf enfans , qui avoit été precedé l'année d'auparavant par un de onze.

Nous ne dirons rien de la seconde sousdivision , parce qu'elle est beaucoup plus curieuse qu'utile. Il y est question , comme nous l'avons remarqué , des accouchemens monstrueux , & il est plus aisé d'en compiler des observations que d'y trouver des remedes. Passons à la troisieme qui a pour objet l'avortement ou l'accouchement avancé , qu'on nommeroit avec plus de raison prématuré.

Nous reduirons à quatre les questions traitées sous ce titre , aux causes de l'avortement , à l'effet des pertes de sang , au temps où le fœtus est animé , & aux moyens employés pour procurer l'avortement.

L'Auteur estime que l'avortement ne peut jamais se faire si l'orifice propre de la matrice n'est abreuvé par quelques humidités surabondantes & d'une maniere insolite , parce que sans cela il est toujours exactement fermé , quel que soit le poids de ce que contient

la matrice. C'est pour cette raison, selon lui, qu'une femme n'avorta pas quoi qu'elle eut dans le corps un enfant mort depuis près de cinq mois, ce qui n'empêcha pas qu'au neuvième elle ne donnât le jour à une jumelle bien vivante & bien saine. Il n'y a donc, suivant l'Auteur, que l'écoulement des eaux de l'enfant & les pertes de sang qui puissent causer l'avortement; aussi ce dernier accident le cause-t'il ordinairement.

Il n'est pourtant pas sans exemple que les pertes, même considérables, n'en soient pas suivies. L'Auteur rapporte en preuve une observation de M. Panthot, Médecin de Lyon, d'une femme qui non seulement a beaucoup perdu pendant sa grossesse, mais qui n'est accouchée qu'au bout de vingt-deux mois & demi, d'un enfant proportionné à son âge. Il faut que cette femme ait été excessivement plethorique; car sans une quantité de sang extraordinaire, il auroit été

34 *Journal des Sçavans,*
impossible que l'enfant ne se res-
sentît pas de sa perte continuelle.
Il y a tout lieu de croire que c'est
par la même raison que des fem-
mes réglées pendant toute leur
grossesse portent leurs enfans à ter-
me, & les mettent au monde sains
& vigoureux, comme il est arrivé
nombre de fois.

Sur la troisieme question, c'est-
à-dire, le temps où le fœtus est ani-
mé, l'Auteur se contente de rap-
porter le sentiment de Dionis, qui
dit que l'ame entre dans le corps
lorsque le cœur & les vaisseaux
sont disposés à commencer le mou-
vement circulaire du sang, sans
quoi la nature auroit en vain fabri-
qué un corps plein d'organes & de
ressorts; car si l'ame n'y entroit
point, il resteroit immobile & sans
vie.

Voilà ce que l'on appelle des
mots, & rien de plus. Il est plus
que probable que la circulation
commence dès le moment que l'es-
prit vivifiant a mis en jeu le ressort

Janvier 1749. 35

des fibres contenues dans l'œuf ; d'où il s'ensuit que le fœtus doit être animé dans l'instant de la conception ; & d'ailleurs il n'y a rien de moins certain que la nécessité de la présence de l'ame pour que le corps ait du mouvement , & de la vie. Passons à la quatrième question.

M. Planque prouve par une observation qu'il n'est pas aussi aisé qu'on le pense de procurer l'avortement. Il y est question d'une femme grosse qui étoit hydropique, à laquelle on fit prendre une très-grande quantité de purgatifs violens, sans la faire avorter, & sans que sa couche eût d'autres suites que de guerir l'hydropisie. Le Médecin qui rapporte cette observation l'étaye de plusieurs autres, qui prouvent également que les purgatifs, la saignée multipliée, la dysenterie, &c. ne produisent pas l'avortement ; ce Docteur l'attribue uniquement à l'épuisement des forces de la malade, & au re-

lâchement de ses fibres , ou à la foiblesse de l'enfant , lequel , descendant au bas de l'uterus avant le temps , detache le placenta , & procure une hemorrhagie qui dilate l'orifice de la matrice.

M. Planque discute ensuite la question si l'on doit sacrifier la vie de l'enfant à celle de la mere , quand il y a l'impossibilité de sauver les deux. La decision est negative , & à juste titre. Il faut voir dans l'ouvrage les raisons sur lesquelles il s'appuye. Il auroit pu enrichir sa remarque des preuves d'une autre verité , c'est qu'il devroit être deffendu d'employer les remedes propres à procurer l'avortement , quand les loix de la religion n'en proscriroient point l'usage , parce que les suites des avortemens procurés par l'art , sont beaucoup plus dangereuses que celles de l'avortement qui arrive par accident ; & cependant ce dernier est encore mortel.

Nous serons obligés d'être fort

courts sur la quatrième subdivision.

Nous parlerons d'abord d'une observation sur le renversement du fond de la matrice; observation dont il résulte l'une de ces deux choses, qu'elle est imparfaite puisqu'on n'y parle en aucune manière de la réduction de ce viscère, ou que l'observateur s'est trompé, puisqu'il dit que l'année suivante la femme devint grosse. Au reste cet accident arrive quelquefois, & c'est toujours par l'imprudence des sages-femmes qui tirent si fort le cordon ombilical pour détacher l'arrière-faix, que celui-ci, quand il est trop adhérent, & le cordon assez fort, suit le mouvement de la main, & entraîne avec lui le fond de la matrice. Il faut voir ce qu'on trouve dans les observations de M. de Deventer sur l'extraction de l'arrière-faix.

M. Planque fait à ce sujet une fort longue remarque, où il y a des recherches curieuses, mais nous ne croyons pas que tout ce qu'il a

compilé merite une egale attention.

On trouve peu après un article sur un tire-tête inventé par M. Dussé ; mais il ne paroît pas fort utile puisqu'on n'y trouve pas la description de cet instrument. Il donne au reste lieu à M. Planque de faire une remarque sur les moyens que les Accoucheurs ont employés pour faire l'extraction de la tête restée dans la matrice.

On fait passer en revue Viardel qui la tira en mettant deux doigts dans la bouche , & appuyant le pouce sous le menton ; la Motte qui y fit une incision pour avoir de la prise , & qui dans une autre occasion vuida une partie du cerveau par une incision qu'il avoit faite , afin d'en diminuer le volume , & de pouvoir saisir plus aisement la boete osseuse , qu'il tira heureusement ; Mauriceau qui conseille le même moyen que Viardel , & d'avoir recours au crochet , si la machoire inferieure se separe , comme il arrive quand il y a putrefa-

Janvier 1749. 39

tion. On y parle ensuite d'une
espece de fronde imaginée par le
même Accoucheur, mais dont l'u-
sage ne doit point être aisé quand
on sçait qu'à mesure que la matrice
se vuide elle se resserre & embrasse
etroitement ce qu'elle contient.
C'est ce qui rend assez inutile le
reseau inventé par Amand pour
envelopper la tête, & la faire sor-
tir. Car, comme l'observe judi-
cieusement M. Levret dans ses
observations sur les causes & les
accidens de plusieurs accouchemens
laborieux, s'il étoit possible d'aller
coëffer ainsi la tête d'un enfant,
quelle difficulté y auroit-il de la
tirer sans ce secours ? Enfin on y
indique le tire-tête de M. Levret,
à qui nous devons rendre la justice
que c'est l'instrument le mieux
imaginé qu'on ait inventé jusqu'à
présent, & peut-être qu'on puisse
imaginer, pour remédier à cet ac-
cident. On en verra la description
dans l'ouvrage dont nous venons
de parler. Enfin on trouve dans la

remarque la ridicule décision de Mauriceau qui dit aphorisme 240 que lorsque la tête d'un enfant est restée seule dans la matrice qui n'est plus assez ouverte pour lui donner passage, il vaut mieux en commettre l'expulsion à la nature que d'en tenter l'extraction avec trop de violence ; comme si la nature avoit des ressources pour faire sortir une tête restée & resserrée étroitement dans la matrice ; d'où elle doit d'ailleurs causer une hemorrhagie : & comme s'il n'y avoit pas d'autre moyen qu'une violence excessive pour parvenir à cette extraction !

Dans la remarque que M. Planque fait sur l'observation d'un fœtus tiré vivant de sa mere vivante avec le crochet d'une balance romaine, quoique ce fœtus fût jugé mort, il y a des reflexions fort judicieuses sur les signes de la mort des enfans ; & il en résulte qu'il faut bien se garder de traiter un enfant comme mort, parce qu'il y a plusieurs jours qu'il n'a donné à

la mere de signes de vie ; & M. Planque adopte le sentiment de M. de Deventer que le signe infailible de la mort est la facilité avec laquelle on enleve l'epiderme qui couvre la tête.

Nous finirons en relevant une erreur de l'ancienne pratique que M. Planque adopte sur la foi d'Auteurs celebres ; c'est que quand l'enfant se presente mal, comme par exemple s'il presente un bras, il faut le reduire, & amener la tête à l'orifice. Or quelle necessité y a-t'il de tenter un expedient qui très-souvent ne reussit pas, comme on l'a vu au commencement de cet extrait ; de fatiguer la femme par un travail long & douloureux ; & d'exposer l'enfant à en être la victime, quand on peut mettre la mere & l'enfant promptement en sureté en retournant ce dernier, & le tirant par les pieds ? Pour peu qu'on connoisse la matiere on voit aisement, comme nous l'avons deja insinué, que

62 *Journal des Sçavans*,
la façon de penser des anciens
n'étoit fondée que sur le préjugé
que les accouchemens par les pieds
sont contre nature , & par con-
séquent dangereux. Mais aujour-
d'hui tout le monde est persuadé
qu'ils sont aussi naturels que ceux
où l'enfant présente la tête , &
qu'ils sont beaucoup plus prompts ,
& moins fatiguans pour la mere
& pour l'enfant.

HISTOIRE GENERALE
*des Voyages , depuis le commence-
ment du XV^e. siècle. Tome V^{le}.
Voyages en Asie , Livre second ;
description de la Chine contenant
la Géographie , l'histoire Civile &
Naturelle du Pays. A Paris , chez
Didot, Libraire , Quay des Au-
gustins , à la Bible d'Or.*

NOUS avons dit dans le der-
nier extrait de cet ouvrage
que les relations de *Nieuhof* , de
Montanus , de *Navarette* , du P.
le Comte , de *Gemelli* , & du P.

Janvier 1749. 63

du *Halde*, feroient les principales sources où les Auteurs de ce recueil puiseroient leur description de la Chine. Ils avertissent dans l'introduction qui est à la tête de ce volume, qu'ils y joindront les remarques particulières de quatre autres Jésuites, sçavoir de *Nicolas Frigaut*, d'*Alvarez Samedo*, de *Martin Martini*, & de *Gabriel Magalhaens*.

La relation du P. Frigaut fut d'abord publiée en 1615 à Rome, en langue Latine & accompagnée de voyages de plusieurs autres Jésuites; elle parut ensuite en 1618 dans deux traductions Françaises dont l'une fut imprimée à Lyon, & l'autre à Paris sous le titre d'*histoire de l'expédition Chrétienne au Royaume de la Chine*, tirée des mémoires du P. *Mathieu Ricci*. Le P. Frigaut avoit fait un long séjour à la Chine. Il avoit vû six provinces de ce grand Empire. Il en sçavoit la langue. Tous ces avantages le rendoient plus capable

64 *Journal des Sçavans,*
de nous donner une relation exacte, que la plupart de ceux qui avoient publié leurs remarques avant lui. Aussi les accusa-t-il d'être tombés dans des fautes grossières; il porta même la sincérité jusqu'à ne faire aucune grace à quelques particuliers de son Ordre. Mais il suppose qu'ils ont écrit sur le témoignage de personnes qui les ont trompés par malice ou par ignorance.

Le P. Samedo avoit résidé 20 ans à la Chine; l'Histoire qu'il composa de cet Empire fut publiée en langue Portugaise, par Manuel de Faria y Sousa, Commentateur du Camoëns.

Le P. Martin Martini a donné au public deux ouvrages remarquables sur la Chine. Le premier est une description Géographique en langue Latine, sous le titre d'*Atlas Sinensis*, tirée des livres Chinois, avec de grandes Cartes des Provinces. Il y a joint, en forme d'introduction, une description

Janvier 1749. 64

générale du Pays, de ses habitans, de leurs mœurs, de leurs usages, des arts & des Manufactures. Le second porte le titre de *Sinica Historia decas prima* & contient les affaires de cet Empire sous ses différens Monarques, depuis son origine, jusqu'au temps de Jesus-Christ. Le P. Martini composa aussi une relation de la conquête de la Chine par les Tartares, & publia plusieurs autres pièces : tous ses ouvrages méritent des éloges. Mais ses Cartes, au jugement de nos Auteurs, doivent céder le pas à celles du P. du Halde, qui ont été dressées avec beaucoup plus d'exactitude & sur des observations plus récentes.

L'ouvrage du P. Magalhaens parut en 1688 à Paris, sous le titre de *nouvelle relation de la Chine*. Ce Jésuite étoit de la famille du fameux Navigateur de même nom. Il entendoit fort bien la langue Chinoise; il avoit parcouru la plupart des Provinces de la Chine,

& il avoit passé les trente dernières années de sa vie à la Cour de Peking. Son dessein en écrivant ses mémoires paroît avoir été de suppléer à tout ce qu'il a trouvé de défectueux dans les autres relations , pour donner au Public une parfaite connoissance de la Chine ; car la plûpart des sujets qu'il traite ont été , ou tout-à-fait omis , ou légèrement touchés par les Auteurs précédens.

Quoique nos Auteurs aient consulté tous les mémoires de ces différens Voyageurs , ils se sont cependant attachés particulièrement à suivre le P. du Halde , comme le guide le plus sûr , qui en recueillant dans les Auteurs précédens ce qui méritoit quelque attention , a toujours fait usage de la critique & a eu l'art de disposer toutes les matières dans le plus bel ordre.

C'est donc un abrégé de l'ouvrage du P. du Halde que l'on présente ici au Lecteur ; il paroîtra d'autant plus agréable , qu'en

suivant la méthode de cet Auteur ; on a eu soin de retrancher tous les détails qui pouvoient jeter de la langueur dans cette description.

Les Auteurs de ce recueil commencent par donner une idée générale du Pays qu'ils vont décrire ; & ils empruntent pour cela les expressions d'un Ecrivain Anglois , qui vient de publier un ouvrage Géographique. » La Chine , dit
» cet Auteur , passe avec raison
» pour le plus beau pays de l'Uni-
» vers. Sa fertilité est extrême. Les
» montagnes mêmes y sont culti-
» vées jusqu'au sommet. Elle pro-
» duit dans une infinité d'endroits
» deux moissons de Riz & d'au-
» tres grains avec une grande va-
» riété d'arbres rares , de fruits , de
» plantes , & d'oiseaux. Outre les
» Oranges , les Limons , & les Ci-
» trons qui viennent originaire-
» ment de cette contrée , on y voit
» l'arbre au vernis , l'arbre au suif ,
» l'arbre à la cire , le bois de fer dont
» on fait des ancres , sans parler

» de l'arbrisseau qui porte le Thé.
» Les bestiaux , les moutons , les
» Chevaux & le gibier y sont en
» abondance. Elle est remplie de
» grandes rivières navigables , de
» lacs , & d'étangs bien fournis de
» Poisson. Ses montagnes produi-
» sent de l'or , de l'argent , du cui-
» vre brun & blanc , le charbon de
» terre y est commun de tous cô-
» tés. Les Provinces de Pekely ,
» de Ky-ang-nan & de Chang-
» tong , sont coupées comme la
» Hollande par un nombre infini
» de canaux. En un mot la Chine
» surpasse beaucoup tous les au-
» tres Pays du monde , par la mul-
» titude de ses Habitans , de ses
» Cités , & de ses Villes , par la sa-
» gesse des mœurs , la politesse &
» l'industrie , qui sont des qualités
» dominantes dans toutes les par-
» ties de l'Empire , & par l'excel-
» lence de ses loix & de son gou-
» vernement.

» La terre entière , continue cet
» Auteur , n'a point de Pays si

» célèbre par ses ouvrages publics ,
 » ni de Pays par conséquent où le
 » zèle du bien public soit plus ar-
 » dent. Entre les plus distingués ,
 » on compte la grande muraille
 » bâtie contre les Tartares depuis
 » plus de dix-neuf cens soixante
 » ans. Elle a dix-sept cens soixan-
 » te-dix milles de longueur, depuis
 » vingt-neuf jusqu'à vingt-cinq
 » pieds de hauteur, avec assez de
 » largeur pour y faire passer cinq
 » ou six chevaux de front. Le
 » grand canal qui s'étend l'espace
 » de trois cens lieues, & qui tra-
 » versant l'Empire depuis Canton
 » jusqu'à Peking, est continuelle-
 » ment couvert d'une multitude
 » infinie de Vaisseaux & de Ba-
 » teaux, a quatre cens soixante
 » ans d'antiquité. On compte à la
 » Chine trois cens trente-un Ponts
 » remarquables par leurs beautés.
 » onze cens cinquante-neuf Arcs
 » de triomphe, élevés à l'honneur
 » des Rois ou des personnes émi-
 » nentes en dignité, deux cens

» soixante-douze fameuses Biblio-
» thèques, sept cens neuf Salles,
» bâties en mémoires des hommes
» illustres, six cens quatre-vingt-
» huit tombeaux, célèbres par leur
» architecture; trente-deux Palais
» Royaux, & treize-mille six cens
» quarante-sept Palais de Magi-
» strats.

» La Chine contient quinze cens
» quatre-vingt-une Cités, dont
» cent soixante-seize sont du pre-
» mier rang. Deux cens trente-
» cinq du second, & onze cens
» soixante & treize du troisiéme,
» sans y comprendre une quantité
» innombrable de Bourgs & de
» Villages, dont plusieurs ne sont
» pas moins grands que des Villes;
» deux mille huit cens Places for-
» tifiées; trois mille Forts des deux
» côtés de la grande muraille &
» trois mille tours pour les senti-
» nelles.

» Nos Auteurs observent que les
» Villes de la Chine ont tant de res-
» semblance entr'elles, que c'est pres-

qu'assez d'en avoir vû une pour se former une idée de toutes les autres. Leur forme est généralement quarrée, autant du moins que le terrain peut le permettre. Elles sont environnées de hauts murs, flanqués de tours, qui sont bâties en *arcboutans* à de justes distances. Dans l'intérieur on voit des Tours, les unes rondes, d'autres exagones, ou octogones, hautes de huit ou neuf étages; des Arcs de triomphe pour l'ornement des rues; d'assez beaux Temples consacrés aux Idoles, ou élevés à l'honneur des Héros, ou de ceux qui ont rendu quelque important service à l'Etat. On distingue d'ailleurs certains édifices publics plus remarquables par leur étendue que par leur magnificence. Les rues, la plupart fort larges, sont bordées de maisons qui n'ont que le rez-de-chaussée, ou qui ne s'élèvent pas plus que d'un étage; les boutiques sont ornées de Porcelaines, de Soye & d'ouvrages ver-

nissés. Devant chaque porte est placée sur un pied d'estal, une planche de sept ou huit pieds de haut, peinte ou dorée, avec trois grands caractères pour servir d'enseigne. On y lit souvent les noms de deux ou trois sortes de marchandises, & celui du Marchand par dessous, accompagné de ces deux mots *Pu-Hu*, c'est-à-dire *Il ne vous trompera pas*. Cette double rangée de Pilastres qui sont placés à d'égales distances, forme une espèce de Colonnade qui n'est pas sans agrément.

On a commencé par donner cette idée générale, de la forme extérieure & intérieure des Villes, pour éviter les répétitions ennuyeuses en parlant des principales Villes de chaque Province. Ainsi dans la description particulière que nos Auteurs en donnent, ils ne s'attachent à rapporter que ce qu'elles ont de plus remarquable par leur situation, par leurs édifices publics, par leur commerce

merce & leurs marchandises.

La Chine est divisée en quinze Provinces, dont la moindre est assez étendue pour former un Royaume. Nos Auteurs sont entrés dans de si grands détails, en faisant la description de chaque Province, que nous n'entreprendrons pas de les suivre. Pour faciliter l'intelligence de tous ces détails de Géographie, l'Editeur François a mis à la tête de ce volume une Carte générale de l'Empire Chinois, dressée par M. Bellin, & il a inséré dans le corps de l'ouvrage plusieurs plans des choses & des endroits les plus remarquables. La Géographie de la Chine fait la manière du premier Chapitre du second livre. Dans le deuxième on rapporte les mœurs, les qualités & les usages de cette Nation. Les Chinois, au rapport de tous les Voyageurs, sont d'un caractère doux & traitable; ils ont beaucoup d'affabilité & de modestie dans leur extérieur, & il n'y paroît

aucun mélange de dureté, de passion & d'emportement. Les Lettrés parlent toujours avec un air composé, sans jamais accompagner leurs expressions du moindre geste. Les femmes sont encore plus réservées. Elles vivent constamment dans la retraite, avec tant d'attention à se couvrir, qu'on ne voit pas même leurs mains au bout de leurs manches qui sont fort longues & fort larges.

Quoique les Chinois soient naturellement vindicatifs, il est rare qu'on leur voye employer la violence pour se venger. Ils dissimulent leurs ressentimens & gardent si bien les apparences qu'on les croiroit insensibles aux outrages. Mais s'ils trouvent l'occasion de ruiner leurs ennemis, ils ne manquent point de la saisir.

On accuse le peuple Chinois d'être porté à voler, à tromper, & à falsifier tout ce qu'il vend. Quelques-uns poussent la tromperie jusqu'à ouvrir l'estomac d'un Cha-

Janvier 1749. 73

pon pour en tirer la chair. Ensuite ils remplissent & ferment le trou avec tant d'adresse, qu'on ne s'aperçoit de rien avant que la pièce soit servie. D'autres ne contrefont pas les Jambons avec moins d'art ; ils couvrent une pièce de bois d'une espèce de terre, qu'ils sçavent revêtir d'une peau de Porc. Mais le P. du Halde, & le P. le Comte, reconnoissent que les Chinois ne pratiquent ces petites friponneries qu'à l'égard des Etrangers, & que dans les Villes éloignées de la mer un Chinois ne peut se persuader qu'il y ait tant de mauvaise foi sur les Côtes.

La Nation en général a un goût naturel pour la vertu. Elle consacre par des Arcs de triomphe & par des inscriptions la mémoire des personnages illustres, qui ont vécu dans la continence, qui ont rendu service à la patrie, & qui se sont élevés au-dessus du vulgaire par quelque action remarquable, ou par leur vertu. Ils apportent

D ij

76 *Journal des Sçavans*,
beaucoup de soin à dérober au public la connoissance de leurs vices. Ils témoignent la plus profonde vénération à leurs peres & meres, & à ceux qui ont pris soin de leur éducation. Ils respectent les vieillards. Ils détestent dans les actions, dans les paroles, & dans les gestes, tout ce qui décèle de la colére ou la moindre émotion. Le P. Magalhaens observe qu'ils ont porté la Philosophie morale à sa perfection : qu'ils en font leur principale étude, & le sujet ordinaire de leur conversation. Il ajoute qu'ils ont l'esprit si vif & si pénétrant, qu'en lisant les ouvrages des Jésuites, ils entendent facilement les questions les plus subtiles de la Philosophie, de la Théologie & des Mathématiques.

Les Vernis de la Chine, la Porcelaine, & cette variété de belles étoffes de soye, qu'on transporte en Europe, sont des témoignages assez honorables de l'industrie des Chinois. Il ne paroît pas moins

d'habileté dans leurs ouvrages d'Ebènes , d'Ecaille , d'Yvoire , d'Ambre , & de Corail. Tout ce qui sort de leurs mains , porte un caractère d'élégance convenable à leur goût. S'ils ne sont point parvenus au degré de perfection , où les Européens ont scû porter leurs ouvrages , il ne faut point en chercher la cause ailleurs que dans la frugalité Chinoise , qui met des bornes à la dépense des particuliers.

Il est vrai qu'ils ont moins d'invention pour les mécaniques , que les Européens. Ils ont cependant une si haute opinion d'eux-mêmes , que le plus vil Chinois regarde avec mépris toutes les autres Nations. Tel est l'attachement qu'ils ont pour leur Pays & leurs usages qu'on ne leur persuaderoit pas d'en abandonner la moindre pratique , n'y qu'il y ait quelque chose d'estimable hors de la Chine. Dans leurs ouvrages ils ne veulent point prendre le goût de l'Europe.

A peine les Missionnaires ont-ils pû obtenir des Architectes Chinois, de leur bâtir une Eglise dans le Palais, sur le modèle envoyé de France.

Mais ce qui distinguera toujours cette Nation, & la mettra au-dessus de toutes les autres, c'est la sagesse de son gouvernement, la haute considération qu'elle a attaché aux Lettres, & les honneurs & les récompenses dont elle comble les Lettrés. A l'exception des Princes de la famille régnante, & des descendans de Confucius, il n'y a point d'autre Noblesse à la Chine, que celle du mérite déclaré par l'Empereur, & honoré par de justes récompenses. Tous ceux qui n'ont pas pris des degrés Littéraires, passent pour Plébéïens. Il arrive de là que les Provinces n'ayant point d'ancienne Noblesse, on ne craint jamais d'y voir établir une autorité dangereuse pour celle du Souverain.

Les Chinois Lettrés ont été an-

noblis dans la seule vûe d'inspirer le goût des sciences , & d'encourager l'application à l'étude. Les sciences , qu'on cultive le plus à la Chine , sont l'Histoire , la Jurisprudence & la Morale , comme celles qui ont le plus d'influence sur la paix , & le bonheur de la Société. On voit dans toutes les parties de l'Empire , des Ecoles ou des Colléges , où l'on prend comme en Europe les degrés de Maître-ès-Arts , de Licencié & de Docteur. C'est dans les deux dernières de ces trois Classes , que l'on choisit tous les Magistrats & les Officiers Civils. Comme il n'y a point d'autre voye pour s'élever aux Dignités , tout le monde se livre assidument à l'étude dans l'espérance d'obtenir les degrés & de parvenir à la fortune. Il faut voir dans le livre même les différens exercices , & les degrés par lesquels on fait passer la jeunesse & les examiens qu'on lui fait subir.

Quoique la Chine n'ait pas

80 *Journal des Sçavans,*
d'Univerlité comme l'Europe , on
trouve dans chaque Ville du pre-
mier ordre , un grand Palais qui
sert à l'examen des Gradués. Les
Chefs ou les Prélidens à qui appar-
tient le droit de l'examen , sont
les Gouverneurs de la Province
& des Villes du premier & du troi-
sième rang. Un Chinois qui par-
vient au glorieux titre de Docteur,
soit dans la Littérature , soit dans
les Armes , peut le regarder com-
me un établissement solide , qui le
met à couvert de toute sorte de
besoins. Outre les présens qu'il re-
çoit en grand nombre de ses amis
& de ses cliens , il peut s'attendre
d'être employé tôt ou tard aux
Offices les plus importants de l'Em-
pire , & de voir sa protection re-
cherchée de tout le monde. Ses
parens & ses amis ne manquent
point d'ériger dans leurs Villes des
Arcs de triomphe à son honneur.
Ils y inscrivent son nom , son âge,
le lieu & le temps de son élévation.
Nous voudrions pouvoir donner

Janvier 1749. 81

une idée du Gouvernement de la Chine , de la politique qui y régné, des différentes Religions qu'on y professe , & des révolutions que ce grand Empire a essuyées , mais tous ces détails ne sçauroient entrer dans un extrait. Nous exhortons le Lecteur à s'instruire de toutes ces choses dans le Livre même ; & nous osons lui promettre qu'il trouvera dans cette lecture autant d'utilité que d'agrément.

OBSERVATIONS SUR LES
causes & les accidens de plusieurs accouchemens laborieux, avec des remarques sur ce qui a été proposé, ou mis en usage, pour les terminer, & de nouveaux moyens pour y parvenir plus aisément, par M. LEVRET, Maître en Chirurgie, de l'Academie Royale de Chirurgie, & Chirurgien ordinaire du Roy en son Artillerie. A Paris, chez de la Guette, Imprimeur de l'Academie Royale de Chirurgie, rue S. Jacques, in-8^e.

Dv

1747 pp. 160 , sans compter la preface qui en contient 16 , & la table des matieres qui en contient 8. Il y a une planche detachée.

LEs progrès qu'a faits la Chirurgie des accouchemens , surtout depuis un siècle , ont applani beaucoup de difficultés , sans les surmonter entierement. Trois circonstances malheureuses embarrassent toujours les accoucheurs les plus habiles. La tête se separe quelquefois du corps , & reste dans la matrice ; quelquefois la tête se trouve arrêtée au passage , le corps de l'enfant étant tout-à-fait sorti de la matrice ; ces deux accidens arrivent lorsque l'enfant vient naturellement les pieds devant , ou lorsque sa situation oblige de le retourner , & de le tirer par ces parties ; enfin la tête reste quelquefois enclavée au passage ; ce qui cause très-souvent la mort aux enfans , soit qu'on attende que la force des

Janvier 1749. . . . 83

douleurs la fasse avancer, ou qu'on ait recours aux instrumens pour la dégager. C'est à ces trois circonstances que M. Levret entreprend de remedier; & il se flatte d'y réussir au moyen d'un instrument de son invention, dont nous avons déjà parlé au commencement de ce Journal & dont la description exacte se trouve dans son ouvrage; auquel nous sommes obligés de renvoyer; car il faudroit le copier mot pour mot, & même faire graver la figure, pour en donner une idée exacte. Mais pour qu'on en prenne une superficielle, nous dirons qu'il est composé d'un manche auquel est attachée une branche arquée laquelle est fixe, & sous laquelle se rangent deux autres branches mobiles, aussi arquées, arrêtées dans leur extrémité supérieure, par un bouton en goutte de suif, & qui quand elles sont développées se fixent dans la partie inférieure par un ressort dont la construction; ainsi que celle des au-

D vj

84 *Journal des Sçavans.*
tres pieces, est expliquée avec beaucoup de détail, & autant de clarté que le sujet le comporte. Quand les trois branches sont developées, ce qui s'exécute avec toute la facilité possible, l'instrument forme une espece de sphéroïde à jour fort allongé, & dont le diametre est fort petit par le bas, puisqu'il est égal à celui du cilyndre qui forme le manche. Ces branches ont un pied de long. Venons à ce que l'Auteur dit de l'usage de son instrument dans les cas auxquels il a dessein de remédier.

Nous avons deja remarqué qu'il s'agissoit en premier lieu de l'extraction de la tête de l'enfant séparée du corps, & restée dans la matrice. Cet accident arrive, comme nous l'avons dit, quand l'enfant vient naturellement, ou par art, les pieds les premiers, lorsqu'il est mort depuis quelque temps, ou corrompu, ou lorsqu'il est extrêmement délicat; que les os du bassin de la mere ont une mauvaise

Janvier 1749.

85

conformation, ou une disproportion notable avec la tête de l'enfant, & surtout lorsque la machoire inferieure s'accroche aux os pubis. Cependant il est rare que cet accident arrive aux personnes bien au fait de l'art des accouchemens, à moins qu'elles ne soient obligées de se faire aider par des personnes peu intelligentes.

Au reste quelle que soit la cause, il faut y remedier. Car M. Levret ne croit pas qu'on doive se reposer sur la nature du soin de faire sortir la tête. En consequence il passe en revue les differens instrumens piquans ou tranchans dont les accoucheurs ont fait usage, les pieds de griffon proposés par Paré, l'espece de crochets doubles inventés depuis peu par un Chirurgien de Rouen, secours qui ne peuvent qu'inspirer de l'horreur aux spectateurs; la fronde de Mauriceau, & le réseau d'Amand, dont nous avons déjà fait sentir l'inutilité au commencement de ce Journal; enfin il

propose son instrument ou tiretête, dont les avantages consistent à n'être ni piquant ni tranchant ; à ne point augmenter le volume du corps qu'il a saisi ; à saisir exactement la tête , quand même elle ne seroit pas d'un gros volume ; à dilater insensiblement le passage à raison de la forme oblongue , & enfin à n'avoir aucun des inconveniens des secours precedemment employés. Cette premiere partie finit par l'exposition de la methode qu'il faut suivre pour l'extraction de la tête separée du corps & restée dans la matrice. Cette methode consiste dans la situation que l'on donne au corps de la femme, dans l'introduction de l'instrument, dans son developement , & dans les precautions avec lesquelles il faut retirer l'instrument quand il a chargé la tête ; precautions fondées sur la disposition des parties au travers desquelles il doit passer, & dont quelques-unes ont une égale application à l'extraction du

corps de l'enfant par les pieds. Mais tout ce détail doit être vu dans l'ouvrage même.

M. Levret examine dans la seconde partie comment on peut dégager la tête de l'enfant que l'on a fait sortir les pieds les premiers, quand elle se trouve arrêtée au passage.

Il remarque d'abord que l'accouchement par les pieds est très-avantageux, parce que le corps de l'enfant passant comme un coin, les parties les plus minces préparent la sortie du bassin, de la poitrine, & de la tête. Cependant on a vu plus haut que cette dernière partie est quelquefois arrêtée par des obstacles qu'il n'est pas aisé de surmonter, & qui sont quelquefois cause que la tête se sépare du col, & reste dans la matrice. Un autre inconvénient de cette situation, est que, si l'enfant y reste longtemps, elle peut lui devenir funeste, parce que la circulation au moyen du cordon ombilical, qui supplée au

88 *Journal des Sçavans,*
defaut de respiration ; se trouve
interceptée par la compression que
souffre le cordon.

Pour éviter ces deux malheurs,
tous les Accoucheurs intelligens
conseillent à mesure qu'on le tire,
de tourner l'enfant de maniere que
la face se trouve en dessous. Par
ce moyen le menton ne s'accroche
pas aux os pubis ; &c , soit qu'on ait
degagé les deux bras , ou qu'on ne
l'ait pas fait , sur quoi nous esti-
mons qu'on doit se déterminer sui-
vant différentes circonstances , on
profite d'une douleur de la mere
pour tirer l'enfant.

Il arrive souvent que l'accouche-
ment se termine promptement par
cette methode , mais il n'en est pas
toujours de même. Si l'enfant est
mort , la tête ne suit pas toujours
le mouvement du corps. Il peut
même arriver quoique l'enfant soit
vivant qu'elle ne le suive pas ; dans
ce cas on lui tord le col. D'ailleurs
l'enfant a quelquefois la tête si gros-
se , ou la mere le passage si étroit ,

que la tête résiste quoique la face soit en dessous.

Si la tête n'a pas suivi le mouvement du corps, Mauriceau conseille de glisser sa main aplatie sur la face de l'enfant pour en couvrir les inégalités, & pour aider par ce moyen, en l'embrassant, à la faire tourner plus facilement, & à lui donner une situation commode, lui mettant aussi quelques doigts dans la bouche pour dégager le menton hors du passage.

M. Levret observe à ce propos qu'il ne suffit pas d'avoir saisi la tête pour la faire tourner avec le corps, mais qu'il faut encore la repousser en partie dans la matrice, afin d'éloigner le menton de l'enfant des os pubis de la mere; qu'il faut prendre l'intervalle de deux douleurs, quand il y en a, pour faire ce coup de main. La premiere de ces observations appartient à M. Levret; quant à la seconde, elle n'est que le developement du principe déjà posé par quelques

Auteurs, qu'il ne faut point que l'Accoucheur travaille à retourner un enfant dans le temps des douleurs ; & ce principe se trouve confirmé dans le cas, par l'accident arrivé à la Motte, qui a tordu le col à un enfant en s'imaginant que la tête tournoit en même temps que le corps ; ce que notre Auteur attribue à l'imprudence qu'il eut de tourner l'enfant dans le temps d'une douleur.

L'opération n'étant point différente lorsque la tête est arrêtée parce qu'elle est trop grosse, ou que la mere a les os du bassin trop serrés, les observations de M. Levret s'appliquent également à ces différens cas.

Il prouve d'abord qu'il est très-dangereux, quoique Mauriceau & d'autres le conseillent, de se servir d'aides pour tirer les enfans en même temps que l'Accoucheur conduit la tête pour lui faire suivre les mouvemens du corps ; 2°. qu'il n'est pas du tout besoin d'avoir recours

à cet expédient , puisque la Motte a delivré seul beaucoup de femmes , dont les enfans se trouvoient dans le cas d'avoir besoin de ce secours ; 3^o..que dans le cas où la tête seroit trop grosse , la main devient un obstacle à la sortie de la tête , en remplissant une partie du passage , qui n'est déjà que trop étroit.

L'instrument inventé par notre Auteur n'est sujet à aucun de ces inconveniens. On l'introduit de maniere que son extremité supérieure passe au-delà de la tête de l'enfant ; alors on en developera les branches mobiles jusqu'à ce qu'on les ait amenées à leur repos , & l'on terminera heureusement l'accouchement , ayant deux prises immanquables , la main qui tient le corps de l'enfant , & celle qui tient le manche de l'instrument ; instrument flexible, qui se prête aux obstacles qui peuvent s'opposer à son passage , en même temps assez mince pour ne pas remplir le pas-

sage, & qui fait l'office d'une main ferme & intelligente qui s'appliqueroit sur le sommet de la tête de l'enfant, pour la pousser en dehors dans le temps que le mouvement qu'on donne au corps dans le même sens l'y attire. Passons à la troisieme partie, qui traite de l'accouchement où la tête est enclavée au passage, & de la maniere dont on peut tenter de le terminer heureusement.

C'est avec beaucoup de raison que M. Levret dit en commençant cette partie, que » de tous les accouchemens laborieux, un des » plus pénibles, & qui exige le plus » de patience, tant de la part de » la femme que des aides, des assistants, & de l'accoucheur, est celui où la tête s'étant présentée la » premiere, & s'étant engagée à » moitié ou environ dans le détroit des os du bassin & de l'orifice de la matrice, les douleurs se rallentissent & le progrès du travail se suspend, soit que la

» os du bassin soient mal confor-
» més, ou que la tête soit trop grosse
» pour le passage, ou enfin que
» ces deux causes y concourent
» ensemble, ou se trouvent com-
» pliquées par d'autres circon-
» stances.

Ce ne seroit encore rien que cet accident si l'on en venoit à bout avec de la patience; mais, loin que les choses changent en mieux, quand on s'en repose sur la nature, la condition des femmes & des enfans en devient ordinairement de plus en plus fâcheuse, à proportion que le travail dure plus longtemps; en effet les douleurs, après avoir languï, cessent entierement, & cette circonstance ne se présente communement que quand la tête de l'enfant se trouve, pour ainsi dire, adhérente aux os qui forment le passage. Et ce n'est pas l'ouvrage d'un seul jour; de maniere que la mere se trouve épuisée par les douleurs infructueuses qu'elle a souffertes, & que l'enfant a sou-

vent été leur victime , d'autant plus infailible qu'elles ont été plus fortes.

Les moyens qu'on a employés sont de deux sortes ; l'un , non sanglant , a été de reduire la tête & de la débarrasser , quand l'opération a encore été possible ; moyen souvent infructueux , puisque l'enclavement de la tête vient ordinairement de la situation oblique de la matrice & de l'enfant , situation qui est cause que , quand la tête seroit dégagée , quelque autre partie du corps de l'enfant iroit s'arrêter contre l'obstacle qui a fixé la tête ; l'autre cruel , qui consiste à ouvrir la tête de l'enfant , ou à le tirer avec des crochets de différentes figures , ou avec des instrumens équivalens , qui donnent la mort à l'enfant , si la longueur du travail ne la lui a pas causée.

Le tiretête de Palsyn , dont la découverte lui a été contestée par M. le Doux , Chirurgien d'Ipres , est le seul instrument qu'on ait in-

venté pour degager la tête de l'enfant, sans lui devenir funeste. Cet instrument, perfectionné par M. Chamberlain, Docteur en Medecine, lui a acquis à Londres, & à plusieurs personnes de sa famille, une très-grande reputation en fait d'accouchemens, & notre Auteur, à qui l'on ne peut contester ce genie fertile en ressources qui a fait la reputation des plus celebres Chirurgiens, genie qui s'est fait connoître dans d'autres parties de la chirurgie que l'art des accouchemens; notre Auteur, on le repete, lui a donné un nouveau degre de perfection, au-delà duquel il n'est peut-être pas possible d'arriver. On trouve ses corrections dans son ouvrage, &, ce qui est au moins aussi interessant, la maniere de se servir de cet instrument, & les precautions que demande son usage.

Au reste ceux qui le manient avec le plus de dexterité, conviennent qu'il y a des cas où il devient

inutile. Il est vrai que ce n'est que quand un Accoucheur expert n'a pas été appelé assez tôt ; mais l'ignorance des Sages-femmes ne les rend que trop communs. L'utilité publique demandoit donc qu'on imaginât quelque chose de mieux, & c'est ce qu'il paroît qu'on a trouvé dans le tire-tête de M. Levret. Plusieurs observations qu'il rapporte, établissent que cet instrument peut servir à terminer heureusement les accouchemens où la tête est enclavée ; & il fait voir, par l'analyse des différentes manieres dont ce malheur peut arriver, que ce même instrument peut procurer le même avantage dans les cas qui ne se sont point présentés dans la pratique.

Nous finirons en remarquant que M. Levret jette un nouveau jour sur un point de theorie qui n'est point indifferent, c'est celui de l'attache du placenta, que, d'accord avec M. Boehmer, dont nous avons extrait la dissertation dans notre
Journal

Journal de Novembre 1747, il pretend qu'on trouve attaché indifféremment à toutes les parties de la matrice. On a donc obligation à l'Auteur des preuves confirmatives d'une verité qui influe sur la pratique, & nous croyons pouvoir assurer que son ouvrage merite d'etre lu par tous ceux que la chirurgie des accouchemens interesse.

Nous profitons de cette occasion pour faire part au public d'une observation curieuse & interessante, qui a été communiquée à M. Bruhier, par M. Rigadeaux, Chirurgien Aide-Major des Hôpitaux du Roy, & Chirurgien juré accoucheur à Douay.

Il fut appelé le 8 Septembre 1745, pour accoucher la femme de François Dumont, du village de Lowarde à une lieue de Douay. On étoit venu le chercher à cinq heures du matin, mais il n'avoit pu y arriver qu'à huit & demie. On lui dit en entrant dans la maison que la malade étoit morte depuis

98 *Journal des Sçavans*,
près de deux heures, & que mal-
heureusement on n'avoit pu trou-
ver de Chirurgien pour lui faire
l'operation cefarienne. Il s'informa
des accidens qui avoient pu cau-
ser une mort si prompte, & on lui
repondit que la morte avoit com-
mencé à sentir des douleurs pour
accoucher la veille vers les qua-
tre heures du soir; que la nuit elles
avoient été si violentes qu'elle en
etoit tombée plus de dix fois en
foiblesse, ou en convulsions; & que
le matin, etant sans forces, & sans
autre secours que celui de la Sage-
femme, qui ne sçavoit pas grand
chose, il etoit survenu vers les six
heures une nouvelle convulsion
avec écume à la bouche, qui avoit
été suivie de la mort.

M. Rigaudeaux demanda à voir
la morte, elle etoit deja ensevelie.
Il fit ôter le suaire pour examiner
le visage & le ventre. Il tâta le
pouls au bras, sur le cœur, & au-
dessus des clavicules, sans apper-
cevoir aucun mouvement dans les

arteres. Il presenta le miroir à la bouche , & la glace ne fut point ternie. Il y avoit beaucoup d'écume à la bouche, & le ventre étoit prodigieusement gonflé.

Il ne sçait par quel pressentiment il s'avisa de porter la main dans la matrice , dont il trouva l'orifice fort dilaté , & où il sentit les eaux formées. Il déchira les membranes, & sentit la tête de l'enfant qui étoit bien tourné. L'ayant repoussée pour avoir la liberté d'introduire sa main toute entiere , il mit le doigt dans la bouche de l'enfant qui ne donna aucun signe de vie. Ayant remarqué que l'orifice de la matrice étoit suffisamment ouvert , il retourna l'enfant , le tira par les pieds avec assez de facilité , & le mit entre les mains des femmes qui étoient présentes. Quoiqu'il lui parût mort, il ne laissa pas de les exhorter à lui donner des soins, soit en le réchauffant , soit en lui jettant du vin chaud sur le visage , & même sur tout le corps. Elles s'y preterent.

d'autant plus volontiers que l'enfant leur parut beau. Mais fatiguées d'un travail de trois heures entièrement inutile en apparence, elles se mirent en devoir de l'ensevelir. Comme elles y procédoient, l'une d'elles s'écria qu'elle lui avoit vu ouvrir la bouche. Il n'en fallut pas davantage pour ranimer leur zele. Le vin, le vinaigre, l'eau de la reine de hongrie furent employés, & l'enfant donna sensiblement des signes de vie: on fut sur le champ en avertir M. Rigaudeaux qui étoit allé dîner chez le Curé du village. Il vint tout de suite, & connut par lui-même la vérité du rapport. En moins d'un quart d'heure après son arrivée, l'enfant pleura avec autant de force que s'il étoit né heureusement.

M. Rigaudeaux voulut voir la mere une seconde fois, on l'avoit encore ensevelie, & même bouchée. Il fit enlever tout l'appareil funebre, examina la femme avec toute son attention, & la jugea mor-

te comme après le premier examen. Il fut cependant surpris que, quoi qu'elle fut morte depuis près de sept heures, les bras & les jambes fussent restés flexibles. Il avoit de l'esprit volatil de sel armoniac, il en fit usage, mais inutilement. En conséquence il repartit pour Douay, après avoir recommandé aux femmes presentes de ne point ensevelir la morte, que les bras & les jambes n'eussent perdu leur flexibilité, de lui frapper de temps en temps dans les mains, de lui frotter le nez, les yeux, & le visage, avec du vinaigre & de l'eau de la reine de hongrie, & de la laisser dans son lit. Il partit de Lowarde à une heure après midi.

A cinq du soir le beau-frere de la femme vint lui dire que la morte étoit ressuscitée à trois heures & demie. Nous laissons à penser au Lecteur s'il fut étonné, & si ce fut avec raison. L'enfant & la mere reprirent si bien des forces qu'ils sont tous deux pleins de vie (le 10

Août 1748) & l'on diroit même que tous deux se portent fort bien , si la mere n'étoit restée paralytique , sourde & presque muette : au reste c'est en être quitte à bon marché.

Cette observation suffiroit seule pour confirmer la doctrine que M. Bruhier a établie dans sa *dissertation sur l'incertitude des signes de la mort*. On en doit conclure qu'une suspension totale du mouvement du cœur & de la respiration n'est point un signe caractéristique de la mort ; que , loin que les apparences les plus plausibles de cet état doivent empêcher de donner les secours qui peuvent retablir le jeu des organes , il y a tout lieu de croire que c'est à leur application que nos deux ressuscités ont obligation de la vie ; qu'il ne faut point abandonner les enfans nouveau-nés , par la raison qu'ils viennent au monde sans donner des signes de vie ; qu'il ne faut point se rebuter par l'inutilité apparente de ces secours pendant

Janvier 1749. 103

plusieurs heures consecutives ; enfin que c'est une pratique très-condamnable d'ensevelir promptement ceux qui sont reputés morts , & encore plus de les tamponer. Mais cette observation jointe à toutes celles que M. Bruhier a rassemblées, donne à ces conséquences un degré d'evidence auquel il est impossible de se refuser sans faire profession du plus absurde pirrhonisme.

HISTOIRE DU THEATRE

François depuis son origine jusqu'à présent , avec la vie des plus célèbres Poëtes Dramatiques , un Catalogue exact de leurs pièces , & des Notes historiques & critiques. Tome douzième. A Paris, chez P. G. le Mercier , Imprimeur Libraire , rue S. Jacques , au Livre d'Or , & Saillant , Libraire , rue S. Jean de Beauvais vis-à-vis le Collège, 1747. in-12. pages 562 , y compris les 4 tables qui sont à la fin , & non

104 *Journal des Sçavans,*
compris une courte préface de 4
pages.

NOUS avons déjà remarqué,
dans le Journal du mois de
Novembre 1745, en rendant comp-
te du cinquième volume de cet ou-
vrage, que les trois premières de
ces tables commencent à ce cin-
quième volume, qu'elles sont al-
phabétiques & qu'elles contiennent
dans cet ordre les noms des pié-
ces, des Auteurs, & des Acteurs
& Actrices dont traite chaque vo-
lume. Il restoit à observer que la
quatrième est chronologique, &
qu'elle exprime selon l'ordre des
temps, les titres des piéces, les
noms de leurs Auteurs, & la date
de leur première représentation.

Si la rapidité avec laquelle les
différens volumes de cet ouvrage
se succèdent les uns aux autres,
annonce assez le goût qu'y a pris
le public ; elle ne fait pas moins
connoître le zèle & l'exaëtitude de

Janvier 1749. 105

ceux qui en font les Auteurs pour répondre à l'empressement de leurs Lecteurs , & l'intervalle de dix ans qu'ils n'ont mis sans doute qu'avec raison , entre la publication des deux premiers tomes qui ont paru dès 1734 & 1735 , & celle des volumes suivans semble à présent bien réparé.

M M Parfait (Auteurs de cette Histoire) n'étant pas les maîtres d'en rendre tous les volumes également intéressans , parce que la différence des temps & des talens des Auteurs , produit bien de l'inégalité dans le mérite des pièces, dont leur ouvrage contient l'histoire; on voit surtout par ce douzième tome qu'ils ont redoublé leurs efforts à mesure que les temps leur ont paru moins propres à exciter la curiosité du public, plus la matière de leur travail semble leur avoir manqué, plus ils ont cherché à dédommager leurs Lecteurs, par la variété & la singularité dans le récit, de l'espèce de vuide que

E. v

106 *Journal des Sçavans*,
laissoit le défaut de mérite dans la
chose même.

Cette précaution étoit d'autant
plus nécessaire pour le succès de
l'ouvrage, que ce douzième volu-
me qui ouvre avec l'année 1677,
& se termine avec l'année 1685,
paroît être dès son commencement
l'époque de la fin du plus beau
temps du Théâtre François. En
effet la dernière pièce de Molière
est de 1673; Pierre Corneille a
cessé l'année suivante les travaux
pour le Théâtre. C'est en 1677
qu'a paru la dernière pièce profane
de Racine & les productions qui ont
paru depuis semblent être aussi éloi-
gnées de la perfection de ces trois
grands modèles, qu'elles sont plus
proches de leur temps. Ainsi le
peu de mérite & de succès de ces
nouvelles pièces est une preuve
sensible, que c'est plus à la rareté
des grands talens qu'au défaut des
grands exemples, qu'on doit attri-
buer la médiocrité & les imperfe-
ctions de la plupart des Auteurs.

Janvier 1749. 107

Pour venir au détail de ce que contient ce douzième tome, il débute par la Tragédie de *Phédre & Hyppolite*, pièce de M. Racine, représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne le premier Janvier 1677. Madame la Duchesse de Bouillon, M. le Duc de Nemours son frere & quelques autres personnes de distinction, qui n'aimoient point Racine, ayant eu connoissance de cette pièce avant qu'elle parût, & ayant pensé dès lors à la faire tomber, avoient engagé Pradon à composer sur le même sujet, une Tragédie qui fut jouée dès le trois du même mois, sur le Théâtre de la rue Mazarine, & que la cabale parvint à faire en quelque sorte préférer à la pièce de Racine, quoique l'ouvrage de Pradon fut aussi méprisable, que celui de Racine étoit parfait.

Nos Auteurs entrent sur l'histoire de la piece de Racine dans un grand detail, & cette piece sans doute le méritoit plus qu'aucune

108 *Journal des Sçavans*,
autre de ce volume. Ils s'étendent
sur-tout sur les différens jugemens
qui en ont été portés , & pour
mettre le public plus en état de
prononcer sur les contestations lit-
téraires , auxquelles cette Tragé-
die a donné lieu pendant une lon-
gue suite d'années ; ils semblent
s'être attachés à mettre sous les yeux
des Lecteurs toutes les pièces de
ce Procès. Ces pièces auparavant
éparses & répandues dans un grand
nombre de recueils particuliers,
se trouvent rassemblées dans leur
ouvrage selon l'ordre des temps.
On y voit entr'autres ce sonnet
si fameux de Madame Desmoulié-
res, qui commence par ce vers

« Dans un fauteuil doré , Phédre
tremblante & blême.

Ce Sonnet d'abord attribué à
M. le Duc de Nevers , fut alors
tourné sur les memes rimes contre
lui & contre la célèbre Duchesse
de Mazarin sa sœur , par une Sa-
tyre trop maligne imputée à Raci-

ne & à Despreaux qui la défavouèrent. M. le Duc de Nevers se vengea sur les mêmes rimes par un autre Sonnet, où il finit par menacer Racine & Despreaux, de *coups de bâton en plein Théâtre*. Mais le grand Condé ayant pris ces deux Auteurs sous la protection, sçut pourvoir à ce que ces menaces restassent sans effet.

Cette guerre fut suivie de plusieurs autres, moins vives, mais plus longues, & qui sont encore à peine cessées. M. Racine successivement attaqué par MM. de Vissé, Subligny, Arnault, de Fénelon, de la Motte, & de S. Marc, fut défendu d'abord par M. Despreaux; il l'a été depuis par M. l'Abbé Dolivet, enfin le digne fils de l'Auteur a paru en justifiant son pere, ne le faire qu'avec l'impartialité & les lumières qu'on pouvoit attendre d'un Juge aussi déintéressé qu'éclairé. Le récit de la mort d'Hyppolite par Thérainène, & surtout le vers où Thérainène dit,

110 *Journal des Sçavans* ;
le flot qui l'apporta recule épouvanté,
a été un des principaux sujets de
cette guerre. Nos Historiens du
Théâtre s'y rangent au nombre des
défenseurs de M. Racine.

Au détail historique de la *Phé-
dre* de Racine, succède une Histoire
beaucoup moins étendue de la *Phé-
dre* de Pradon, & un abrégé criti-
que fait par M. Subligny de cette
dernière pièce, suivant l'ordre de
ses cinq Actes.

Le surplus de l'année 1677, ne
fournit que trois autres pièces. Ces
pièces sont le *Festin de Pierre*, Co-
médie écrite en prose par Molière,
mise alors en vers par Thomas
Corneille, avec plusieurs additions
& changemens, & représentée le
12 Février sur le Théâtre de Gué-
négaud ; *Crispin Gentilhomme* Co-
médie assez passable de Monfieur,
en cinq actes en vers, représentée
sur le Théâtre de l'Hôtel de Bour-
gogne ; & *Electre* Tragedie de Pra-
don, représentée le 17 Décembre
sur le Théâtre de Guénégaud,

Janvier 1749. III

où elle eut si peu de succès que l'Auteur n'a osé la faire imprimer.

L'année 1678 fut beaucoup plus fertile ; on y vit paroître dix pièces, cinq Comédies & cinq Tragédies qui furent partagées entre le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne & celui de la rue Guénégaud, assez également pour le nombre des pièces , mais avec inégalité quant à leur mérite & à leur succès.

Entre les Tragédies la première en date , & la meilleure de beaucoup , est celle du *Comte d'Essex* , que Thomas Corneille donna au mois de Janvier , aux Acteurs de l'Hôtel de Bourgogne. Sur cette pièce , regardée comme le chef-d'œuvre de Thomas Corneille , & que son impression ainsi que ses succès continuels sur notre Théâtre , ont assez fait connoître ; nos Auteurs se contentent de joindre à l'avis de Corneille qui la précède , dans l'édition de ses œuvres , les témoignages avantageux qui lui

112 *Journal des Sçavans*,
furent alors rendus par l'Auteur
du *Mercur*e galant.

Ils s'étendent beaucoup davantage sur une autre Tragédie de même titre, qui est aussi regardée comme le chef-d'œuvre de M. l'Abbé Boyer, son Auteur, & qui fut représentée sur le Théâtre de Guénégaud, environ un mois après que celle de Thomas Corneille en parut. Cette dernière pièce est puisée dans la même source que celle de Thomas Corneille, c'est-à-dire dans l'ancienne pièce du *Comte d'Essex*, donné 40 ans auparavant par la Calprenède; mais la pièce de l'Abbé Boyer a eu avec raison peu de succès. Ainsi on ne doit pas s'étonner qu'elle soit bien moins connue que celle de Thomas Corneille.

Nos Historiens placent sous l'article de cette pièce l'abrégé de la vie de M. l'Abbé Boyer, suivi d'un Catalogue de ses ouvrages Dramatiques, dont la quantité surpasse de beaucoup la qualité toujours

Janvier 1749. 113

trop médiocre. Ils joignent à ce Catalogue ce qui a été dit de l'Auteur à l'Académie Française après sa mort, tant par M. l'Abbé Genet nommé en 1698 pour remplir sa place, que par M. l'Abbé Boileau, alors Directeur de l'Académie. La manière dont finit l'éloge que M. l'Abbé Boileau a fait de M. l'Abbé Boyer, seroit digne d'être recueillie par un Moraliste; si M. l'Abbé Boileau, pour rendre sa pensée juste, y avoit ajouté qu'en travaillant à nous rendre dignes des éloges de la posterité, ce n'est pas l'espérance de ces éloges, mais le seul droit de remplir nos devoirs & d'être utiles à nos Concitoyens, qui doit exciter nos efforts. » Nous le pleurons (dit M. l'Abbé Boyer) ainsi s'évanouit la gloire humaine. Après la mort que nous reste-t'il de nos études? Un court éloge pour donner lieu d'en faire un plus long à celui qui remplira notre place. Ces larmes répandues sur le tom-

» beau s'effuyent à la vûe du fuc-
 » cesseur..... là se terminent tou-
 » tes les louanges. Après cela tra-
 » vaillons nous pour les mériter.
 » Travaillons donc auparavant à n'
 » pas nous foucier de les obtenir.

Les trois autres Tragédies sont
Lyncée, de M. l'Abbé Abbeille
Anne de Bretagne de M. Ferrier
 dont on rapporte sur cet article
 la vie abrégée ; & la *Princesse de*
Clèves de M. Boursault. Les deux
 premières de ces pièces furent re-
 présentées sur le Théâtre de Bou-
 gogne, & la troisième sur celui de
 la rue Guénégaud. La rareté & la
 singularité de la première, ont en-
 gagé nos Auteurs à en donner un
 extrait plus long qu'elle ne mérit-
 toit par elle-même, car quelque
 belle annonce que M. de Vifé a
 fait de la pièce & de ses premiers
 succès, nos Auteurs nous la repré-
 sentent comme aussi méprisable
 par la fausseté des pensées que par
 ses défauts dans la versification. Ils
 s'étendent moins sur la seconde

Janvier 1749. 115

qui eut peu de succès, & en méritoit peu par son extrême sécheresse & l'inutilité de ses épisodes. A l'égard de la troisième, ils se contentent de renvoyer à ce qu'en a dit l'Auteur même dans une de ses Lettres, où en convenant qu'elle n'a pas réussi, il cherche à justifier le choix de son sujet.

Nos Auteurs sont assez laconiques sur les cinq Comédies de cette même année; la première est intitulée *la Dame Médecin*, elle est de Montfleury en cinq Actes & en vers; selon nos Auteurs l'intrigue en est assez passable, & il s'y trouve des Scènes d'un bon comique. La seconde & la troisième ont pour titre, *les Nobles de Province* & *les Nouvellistes*, elles sont d'Hauteroche & n'eurent à ce qu'il paroît aucun succès. Quoique la pièce des Nobles de Province ne méritât pas un meilleur sort, étant également manquée dans sa conduite & dans son dénouement; cependant, si on en juge par le

Y 16 *Journal des Sçavans*;

morceau que nos Auteurs en citent, elle dépeint assez naïvement le ridicule de la Noblesse qui n'a vu que sa Province.

La quatrième & la cinquième, qui, comme grand nombre d'autres comprises dans ce volume, ne sont connues que par les registres du Theatre, & dont les Auteurs sont anonymes, sont *le feint Lourdaud* & *le Cavalier par amour*; ainsi nos Auteurs n'ont pû en donner que les titres.

Dans les six pièces qui parurent en 1679, il y eut encore autant de Tragédies que de Comédies, mais aucune de ces pièces ne semble guères digne d'être remarquée. Des trois Tragédies, deux sont de Pradon, l'une sous le titre de *la Troade*, l'autre sous celui de *Hastira*, & quoique ce soient peut-être les moins imparfaites de l'Auteur, aucune des deux ne paroît mériter d'être tirée de l'oubli où elles sont tombées peu après leur naissance. Boursault, Auteur de

la Tragédie de *Germanicus*, que nos Auteurs n'ont placée à cette année, qu'avec quelque doute, ne paroît pas y avoir mieux réussi.

Quant aux Comédies, nous ne voyons que le titre de la première qui est le *Gentilhomme Meunier*, par un Anonyme. Celle de *Crispin Précepteur*, en un Acte & en vers, par de la Thuillerie, est selon nos Auteurs foible & dans le bas comique, & la *Devineressé* ou *Madame Jobin*, qui est presque toute de Thomas Corneille, quoique M. de Visé y ait eu quelque part, n'est presque une espèce de Vaudeville, où l'on attaque une foiblesse plus commune alors qu'à présent. Cette dernière Comédie étant restée au Théâtre, a procuré à M. de Visé, selon nos Auteurs, un honneur qu'aucune autre de ses pièces n'avoit pu lui mériter.

Ce qui rend l'année 1680 la plus remarquable de toutes celles dont ce volume contient l'Histoire, est la réunion qui se fit alors, par

l'ordre du Roy, de la troupe de l'Hôtel de Bourgogne avec celle de la rue Mazarine, ou de la rue Guénégaud (car ce Théâtre portoit indifféremment le nom des deux, étant dans la rue Mazarine vis-à-vis de la rue Guénégaud). Nos Auteurs rapportent à ce sujet la Lettre de cachet du Roy, datée du 22 Octobre, quoique selon le registre du Théâtre de la rue Mazarine, cette réunion y ait été faite dès le 25 Août précédent. Ils joignent à cette lettre l'état de la troupe, telle qu'elle fut formée par l'ordre du Roy au nombre de vingt-sept, tant Acteurs qu'Actrices, dont six n'avoient qu'une demi part, & quatre un quart de part, chacun des autres ayant une part entière : enfin ils terminent cet article par quelques détails historiques concernant quatre Acteurs & trois Actrices ; des deux troupes qui étoient décédées, ou s'étoient retirées depuis la précédente réunion faite en 1673, jus-

Janvier 1749. 119

qu'à celle de 1680. Ces Acteurs & Actrices sont les sieurs *de la Roque*, *Dupin*, de *Brie*, & de la *Fleur*; & les Demoiselles *Auxillen*, *Dauvilliers*, & de la *Thuillerie*.

Ce qui avoit donné lieu à cette réunion, étoit surtout la mésintelligence qu'on voyoit depuis quelque temps, entre les Acteurs de l'Hôtel de Bourgogne, que *Champinelle* & sa femme avoient quitté pour se joindre à ceux de la rue Mazarine. On jugea de plus que le public seroit mieux servi en rassemblant les deux troupes, pour en composer une bien choisie, qui joueroit tous les jours. Alors que les Comédiens Italiens, qui en 1673, avoient passé avec la troupe du Palais Royal, au Théâtre de la rue Mazarine & qui y représentoient alternativement avec cette troupe, s'établirent à l'Hôtel de Bourgogne, qui leur fut abandonné, au moyen de la réunion; & ils ont depuis continué d'y jouer jusqu'en 1697 que le Roy les congédia.

On voit encore dans les huit pièces qui parurent cette année 1680, autant de Tragédies que de Comédies, & à peu près la même médiocrité du côté du mérite & du succès. La première des quatre Tragédies est celle de *Genseric*, Roy des Vandales. Cette pièce est de Madame Deshoulières. Son peu de talent & de réussite en ce genre d'ouvrages, l'ont apparemment déterminée à ne plus compromettre par une seconde tentative, la réputation distinguée qu'elle s'étoit acquise par ses autres Poésies ; car c'est l'unique pièce de Théâtre que nous ayons d'elle.

Nos Auteurs terminent l'extrait & la critique de cette pièce, par un abrégé de la vie de Madame Deshoulières, presque entièrement copiée sur ce que nous en avons dit en annonçant ses poésies dans notre Journal du mois de Novembre 1725 (& non dans celui du mois de Février qu'ils citent par erreur) ce qu'ils ajoutent à notre Journal, pouvoit

pouvoit se réduire à observer que, selon toutes les apparences, c'est de Madame Deshoulières que M. Despréaux a voulu tracer le portrait, en faisant celui d'une précieuse dans sa dixième Satyre vers le milieu de la Satyre, car le tableau flatteur qu'ils en rapportent, comme l'ouvrage de M. le C. de G. & qu'ils semblent avoir voulu comme accoler au portrait trop déso-bligeant que M. Despréaux en avoit crayonné, approche tant de la fadeur & de l'indécence, pour n'en rien dire de plus, que nos Auteurs auroient bien fait de le supprimer.

La seconde Tragédie est celle d'*Adraste*, par M. Ferrier Auteur, qui selon nos Historiens, n'ayant que des talens médiocres choisif-
oit ses sujets sans goût, ignoroit l'art de les conduire, n'imaginoit aucun caractère & ne versifioit que
ien foiblement. On ne voit que
op par l'ouvrage de M. Parfait,
e ce portrait pourroit convenir à
Janvier. E.

la plûpart des autres Auteurs.

Nos Historiens portent un jugement moins défavantageux de la troisième Tragédie intitulée *Agamemnon*, dont ils reconnoissent M. Dassezan pour Auteur, quoique M. l'Abbé Boyer l'ait revendiquée. Mais ils ne sont rien moins que louangeurs sur la quatrième intitulée *Solyman*, par M. l'Abbé Abeille, que la chute de Lyncée avoit alors engagé à se cacher, sous le nom de la Thuillerie.

Quant aux quatre Comédies ils ne rapportent presque que le titre des deux premières qui sont toutes deux désignées par celui de *la Basseto* & qui paroissent avoir eu peu de succès. Ils sont à peu près aussi laconiques sur la quatrième intitulée *les Foux divertissans* par M. Poisson. Ils s'étendent un peu plus sur celle des *Carrosses d'Orléans* qui est la troisième, & dont M. de la Chapelle alors fort jeune Auteur semble avoir senti la foiblesse. Cependant selon nos Auteurs un

homme d'esprit fatigué par l'ennui & par les incommodités d'un long voyage, en carrosse de voitures, peut avouer une pareille pièce, dont l'intrigue est assez neuve & passablement rendue. Mais en imitant l'exemple de M. de la Chapelle, il faut éviter d'en donner un autre semblable.

L'année 1681 fournit cinq Tragédies & quatre Comédies.

Zaide & Cléopâtre, Tragédies qui sont la première & la dernière de ces neuf pièces, ont pour Auteur M. de la Chapelle. Ces deux pièces ne sont point sans mérite & paroissent avoir eu du succès. La dernière surtout, selon nos Historiens, fait voir dans M. de la Chapelle le premier Auteur qui ait profité des exemples de Corneille & de Racine, en surpassant tous les Contemporains par l'art & le goût, en ne cherchant les portraits que dans la nature, & en suppléant autant qu'il l'a pu par son esprit à ce qui lui manquoit de talens poë-

124 *Journal des Sçavans*,
tiques. Nos Historiens après avoir
rapporté quelques morceaux de
chacune de ces pièces, placent à
la fin de celle de Cléopatre, l'a-
bregé historique de la vie de M.
de la Chapelle, mort en 1723,
Doyen de l'Académie Française.

Les trois autres Tragédies sont
Endimion, pièce Anonyme aussi
inconnue que son Auteur; *Oreste*
par MM. le Clerc & Boyer, pièce
non imprimée & qui n'eut pas de
succès du moins à Paris, mais que
M. de Visé disoit alors avoir réussi
à la Cour, & *Hercule* de M. l'Abbé
Abeille sous le nom de la Thuille-
rie, ouvrage assez bien reçu quoi-
que médiocre.

La première des Comédies est
intitulée *la Comète*, elle n'a qu'un
acte en prose, elle est de M. de
Visé & ne dément point la médio-
crité de ses autres ouvrages.

La Pierre Philosophale forme le
sujet de la seconde non imprimée,
& M. de Visé eut encore l'honneur
de s'y voir associé comme Auteur

Janvier 1749. 125

avec Thomas Corneille. Quoique cette pièce n'ait eu que deux représentations, la singularité de son sujet a engagé nos historiens à en donner le plan avec un très-long détail, dont il paroît résulter que ce sujet, ou n'étoit pas propre au Théâtre, ou devoit y être traité d'une manière plus intéressante.

Les titres des deux autres Comédies sont le *Laquais fille*, pièce d'un Anonyme non imprimée; & *Crispin bel esprit*, ouvrage en un Acte & en vers de la Thuillerie, qui n'a presque fait qu'y produire avec un léger changement dans l'intitulé, ce qui forme le fond de la Comédie de Crispin Précepteur.

On ne trouve encore que du médiocre ou quelque chose de moins dans les quatre Tragédies & dans les quatre Comédies que produisit l'année 1682.

Pradon, l'Abbé Genet, l'Abbé Boyer, & M. de la Chapelle, sont les Auteurs de ces quatre Tragédies, intitulées *Tarquin*, *Zélonide*

226 *Journal des Sçavans ,*
Princesse de Sparte , Artaxéxe , &
Téléphonte. Le peu de réussite de
la première & de la troisième en
annonce assez la foiblesse. La se-
conde sans en mériter davantage,
étant aussi froide que mal condui-
te, eut cependant 17 représenta-
tions. La dernière est la plus re-
marquable par l'intérêt qu'y four-
nit la reconnoissance que Mérope
y fait de Téléphonte. Ce sujet y
est sans doute bien mieux conduit
qu'il ne l'avoit été en 1642, par
Gilbert. Mais l'imperfection de la
versification y laissoit encore à dé-
sirer les talens supérieurs qui s'y
sont exercé en dernier lieu avec
tant de succès.

Quant aux quatre Comédies, la
première & la troisième sous le ti-
tre du *Parisien* & de la *rue S. De-*
nis, sont de Champmélé, qui après
avoir quitté le commerce, s'avisa
dans la seconde de ces pièces, à y
tourner en ridicule sa première
profession. Cet Auteur, selon nos
Historiens, imité depuis jusques

dans ses défauts par Dancourt, releva en quelque sorte par la pièce du *Parisien*, la scène comique languissante depuis plusieurs années. Cette pièce surtout qu'il mit en cinq Actes & en vers, & qui eut ainsi que celle de la rue S. Denis, assez de succès, est fort plaisante; depuis le commencement jusqu'à la fin les caractères y sont bien naturels: mais la versification ainsi que le dénouement, n'y sont pas supportables.

Les deux autres Comédies sont les *Bouts-rimés*, en un Acte & en Prose, par M. de S. Gal, Abbé de S. Ussans, qui s'égaya à y ridiculiser le goût du temps: & la *Rapinière* ou *l'Intéressé*, en cinq Actes & en vers par M. Robbe, plus connu comme Géographe que comme Auteur Dramatique. Cette dernière pièce quoique des plus foibles du temps ne fut pas sans succès. Les *Partisans* que M. Robbe y mit sur la scène, où M. Chapuzeau les avoit introduits vingt ans

128 *Journal des Sçavans*,
avant lui, y ont été remis depuis
en 1709 par M. le Sage, avec
plus d'art & de finesse dans la Co-
médie de *Turcaret*.

Cette même année 1682, ayant
donné naissance le 6 Août, à M.
le Duc de Bourgogne; le Théâtre
François célébra le sur-lendemain,
cet événement par une représenta-
tion gratuite du Bourgeois Gen-
til-homme, pièce pour eux de dé-
pense pour les entrées & les ballets.
Le Public y témoigna sa joye par
des chœurs fort multipliés de *vive*
le Roy. Il y marqua même sa re-
connoissance envers les Acteurs, en
s'y contenant en très-bon ordre
quoique toute la salle fût pleine.

L'année 1683 ne fut pas plus
heureuse que les précédentes dans
les huit pièces nouvelles qu'elle
produisit; ce fut apparemment ce
qui engagea les Comédiens à y re-
mettre au Théâtre, avec un nou-
veau prologue de M. de la Cha-
pelle, la *Toison d'Or* de P. Cor-
neille.

Janvier 1749. 129

Les autres pièces représentées cette année, c'est-à-dire, les trois Tragédies & les cinq Comédies nouvelles qui parurent alors, sont *Virginie*, *Nitocris*, & *Marie Stuart*, *Reine d'Ecosse*, Tragédies dont la première est de Campistron, la seconde Anonyme, & la troisième de Boursault; & les *Joueurs*, le *Mercur galant*, ou la *Comédie sans titre*, le *Rendez-vous*, la *Cassette*, le *Divorce*; Comédies dont les Auteurs sont inconnus, si l'on en excepte la seconde qui est de M. Boursault. Nos Historiens ne donnent presque aucun détail sur ces pièces non imprimées pour la plupart, & dont aucune n'a eu de succès. Mais ils ont mis à la suite du *Mercur galant* une vie de M. Boursault, où l'on trouve plusieurs anecdotes intéressantes, telles sont singulièrement celles qui concernent les Gazettes, l'aventure des Capucins qui les firent cesser, la brouillerie & la réconciliation de cet Auteur avec Boileau, & le

choix que Louis XIV. avoit fait de lui , sur le vû de son traité de *l'étude des Souverains* , pour être Sous-Précepteur de MONSEIGNEUR : choix dont le défaut de latinité ne permit pas à Boursault de profiter.

Dans les douze pièces nouvelles qui furent représentées en 1684 , on trouve encore beaucoup plus de Comédies que de Tragédies.

Mais le brodequin comique n'y fut pas pour cela plus en honneur que le cothurne tragique : l'un & l'autre y ayant été sans éclat. Nous ne sçavons plus que le titre de trois de ces pièces , dont l'une est le *Docteur extravagant* , Comédie de Bauregard ; une autre est la *Mere ridicule* , Comédie d'un Anonyme ; & l'autre la *mort d'Alexandre* , Tragédie d'un Anonyme ; toutes ces pièces n'ayant eu que peu de représentations.

Nous connoissons un peu mieux les autres qui ont eu plus de représentations , ou du moins dont plu-

Janvier 1749. 131

ſieurs ont été imprimées. La *Penelope*, Tragédie de M. l'Abbé Génét, méritoit plus de ſuccès qu'elle n'en a eu. C'eſt du moins le témoignage que lui rendent nos Hiſtorienſ qui en rapportent un morceau, ſuivi de ſa préface & de quelques détails hiſtoriques ſur la vie de l'Auteur. Ils s'étendent moins & jugent moins favorablement de la Tragédie d'*Arminius*, Prince de Germanie, par M. Campiſtron; & ſur celle d'*Ajax*, par M. de la Chapelle, qui nonobſtant le ſuccès qu'eut alors ſa pièce ne l'a pas fait imprimer.

L'extrait de la Comédie de la *Dame inviſible*, ou l'*Eſprit Follet*, pièce de M. Hauteroche, eſt ſuivi de la vie de cet Auteur, qui joignant ce titre à celui de bon Acteur dans les récits, donna encore cette même année la Comédie du *Cocher ſuppoſé*, & dont pluſieurs pièces ſont reſtées au Théâtre.

Les quatre autres Comédies de

132 *Journal des Sçavans*;

cette année, intitulées *Ragotin*, ou *le Roman Comique*, par M. de la Fontaine; *les Fragmens de Molière*, par Champmélé; *l'Amante Amant*, par M. Campistron; & *Timon* ou *le Misanthrope*, par Brécourt, n'offrent rien de bien remarquable.

Entre les trois Tragédies qu'offre l'année 1685, qui est la dernière de celles dont ce volume donne l'Histoire; le mérite & le succès de l'*Andronic* & de l'*Alcibiade* de M. Campistron, lui donnèrent un rang distingué qui rappella au public l'idée de Corneille & de Racine, dont cet Auteur parut moins éloigné que les Autres. Le titre d'*Aristobule*, & l'anecdote de trois représentations, est tout ce qu'ont pu découvrir nos Auteurs sur l'autre Tragédie de cette année.

Ils offrent assez de détails sur les neuf Comédies qui parurent la même année. On pourroit peut-être refuser ce titre à quatre de ces *pieces*, intitulées l'*Usurier*, par un

Janvier 1749. 133

Anonyme qu'on soupçonne être M. de Vifé ; *le Rendez-vous des Thuilleries*, ou *le Coquet trompé*, & *les Enlevemens*, par M. Baron, & *le Notaire obligant*, par M. Dancourt : car on pourroit dire de ces pièces qu'elles ne sont qu'un tissu de scènes dialoguées, dont quelques-unes présentent du neuf & de l'intéressant. Mais en formant un pareil jugement sur ces pièces, il faudroit l'étendre à tant d'autres de ce volume & des précédens, qu'à peine en resteroit-il une très-petite partie digne du titre de Comédie.

Les cinq autres Comédies de cette année, sont *le Florentin*, pièce de M. de la Fontaine, où le jeu des Acteurs fait beaucoup & qui est restée au Théâtre : *Angélique & Médor*, attribuée à Dancourt, pièce foible par l'intrigue & par le dialogue, mais où l'on voit une forme de parodie nouvelle : *l'Héroïne* & *l'Opérateur*, pièces sans succès dont les Auteurs ne se sont

134 *Journal des Sçavans*,
point nommés & ont négligé l'im-
pression ; & les façons du temps ,
pièce en prose & en 5 actes, imprimée
en Hollande en 1696, & que nos
Auteurs croyent être de M. de
Saintcyon. Le mérite & la rareté
de cette pièce , ont engagé nos
Auteurs à en donner un extrait
assez étendu ; ils ont même rap-
porté plusieurs scènes , dont au
moins les premières nous ont paru
d'un fort bon comique. Nous au-
rions même volontiers inséré dans
ce Journal une partie des scènes ,
comme des morceaux des plus cu-
rieux de ce douzième volume ,
si les bornes prescrites à notre ou-
vrage nous l'avoient permis , & si
nous avions pu en donner quel-
que partie sans en affoiblir le mérite.

Ce qu'on peut encore observer
sur l'année 1685 , est un régle-
ment qui y fut fait par Madame
la Dauphine (ANNE CHRISTIENNE
VICTOIRE , PRINCESSE DE BA-
VIÈRE) en huit articles , arrêtés le
31 Avril 1685 , suivant ses ordres ,

Janvier 1749. 139

par M. le Duc de S. Aignan ,
comme premier Gentilhomme de
la Chambre alors en exercice , &
suivis le 29 Octobre de la même
année de quatre autres articles ar-
rêtés de même. Le goût que cette
Princesse avoit pour la Comédie ;
lui avoit fait confier par le feu
Roy , le soin de ce Spectacle , ainsi
que de celui des Italiens en 1684.
Les principaux objets du régle-
ment , rapportés en entier par nos
Historiens , étoient en confirmant
ce qui avoit été ordonné lors de
la réunion de 1681 , de fixer les
pensions qui devoient être payées
aux Acteurs ou Actrices , qui s'é-
toient retirés , de maintenir dans
le nombre de 23 les parts de ceux
& de celles qui représentoient en-
core , de conserver aux Auteurs le
droit de disposer des rôles de leurs
pièces , & à M. le premier Gentil-
homme de la Chambre , celui de
régler les différens qui pourroient
s'élever entre les Acteurs & Actri-
ces. Nos Historiens ont placé à la

136 *Journal des Sçavans* ;
suite de ce règlement , quelques
détails historiques sur les Acteurs
& Actrices qui quittèrent alors le
Théâtre.

NOUVEAU PARALLELE
en abrégé des différentes métho-
des d'extraire la pierre de la
vesse.

IL est peu d'opération de Chi-
rurgie , dont la perfection in-
téresse davantage le public que
celle de la Lithotomie.

M. le Dran a beaucoup travaillé
sur ce sujet , mais il n'a pas encore
conduit cette opération à son der-
nier degré de perfection ; il est
donc important d'y travailler de
nouveau. Pour y mieux réussir je
vais faire le parallele des différen-
tes méthodes de tailler, en y joi-
gnant mes réflexions. J'ai prié MM.
les Auteurs du *Journal des Sçavans*
d'insérer ce petit ouvrage dans le
Journal, afin qu'il soit connu de
tous les Chirurgiens du Royaume ,

dont une grande partie peut ne pas connoître celui de M. le Dran ; heureux par là si je puis exciter l'émulation des Chirurgiens , & les engager à faire de nouvelles découvertes pour la perfection de cette opération ! Quoique les Chirurgiens des Provinces ne soient pas communément aussi scavans que ceux de Paris , ils ne doivent pas moins travailler à la perfection de cette opération : car le hazard pourra les favoriser , comme il a récemment favorisé M. Daran , Chirurgien de Province , qui a trouvé le moyen de guérir toutes les maladies de l'uréthre qui ont pour cause un virus vénérien , par des bougies dont les plus habiles Chimistes n'ont pu découvrir la composition.

Je commence ce parallele par le petit appareil , qui est proscriit de la bonne Chirurgie. Il ne convient que lors que les pierres sont dans l'uréthre.

Les inconvéniens du grand appa-

238 *Journal des Sçavans* ;
reil sont le déchirement & la meur-
trissure du bulbe de l'urèthre & des
prostates ; inconvéniens , qui sont
d'autant plus considérables que la
meurtrissure seule de ces parties y
attire quelquefois inflammation,
suppuration , & gangrène ; acci-
dens , qui font perir des taillés.
Indépendamment de ces accidens
la playe reste quelquefois fistuleu-
se , & les malades deviennent su-
jets aux incontinenances d'urine. On
perce aussi quelquefois le rectum
au lieu de la vessie. Les avantages
de cette méthode sont de pouvoir
ouvrir toutes sortes de vessies , de
les nettoyer facilement des sables ,
des glaires , du pus , & des frag-
mens de pierres qui s'y trouvent ,
par la pente naturelle de leurs par-
ties postérieures , sans qu'on soit
obligé d'employer de canule que
très-rarement , & par là on peut
prévenir la formation de nouvelles
pierres qui pourroient exposer un
sujet à perdre la vie , en l'obligeant
à subir une nouvelle opération.

Les autres avantages de cette méthode, sont qu'on n'est point exposé à ouvrir de vaisseaux qui puissent intéresser la vie, ni à couper les vesicules séminaires; enfin les malades ne sont point sujets à l'infiltration du pus, de l'urine, ni à de grandes fontes graisseuses, &c.

Les inconvéniens du haut appareil sont que toutes les vessies ne peuvent pas être ouvertes au-dessus des os pubis, soit parce qu'elles sont malades, ou trop petites, & qu'il faut forcer leurs parois par les injections qu'on est obligé d'y faire, ou par la quantité de boisson qu'on fait prendre, ce qui peut y attirer une paralysie. De plus on peut entrer dans le bas ventre. L'infiltration du pus, & de l'urine, dans le tissu cellulaire attirent encore de grands accidens. Si les pierres s'écrasent, on ne peut pas en tirer tous les fragmens, ni donner issue au sables, aux glaires, & au sang, ce qui peut devenir cause de rétention d'urine & même de pierres.

qui exposeroient les taillés à une nouvelle opération. Les avantages de cette méthode se réduisent à ce qu'on peut tirer de plus grosses pierres, sans faire tant de douleur & de meurtrissure que dans le grand appareil ; & à ce que les taillés ne sont point sujets à des incontinences d'urine, ni à des fistules, & qu'on peut promener les tenettes en tout sens dans la vessie. Ce dernier avantage est commun au grand appareil.

Les inconvéniens de l'appareil de M. Rau, & du frere Jacques, ou de l'appareil latéral, sont la grande distance de la vessie à l'endroit où l'on doit commencer l'incision, principalement dans les personnes grasses ; & la difficulté qu'il y a en trouvant une vessie petite & raccourcie qui ne peut s'étendre assez pour se rendre sensible, malgré les injections & la boisson qu'on feroit prendre en quantité pour la rendre plus spacieuse. Les autres inconvéniens sont l'ouverture

des artères honteuses, des vésicules seminaires, & des vaisseaux éjaculatoires, le défaut de pente, qui donne occasion à une infiltration de pus, & d'urine, & qui ne permet pas aux sables, aux glaires contenues dans la vessie, d'en sortir facilement sans le secours d'une canule, qui attire de grands accidens; enfin la fonte graisseuse, plus considérable dans cette méthode que dans le grand appareil. Ses avantages, sont de tirer plus facilement de grosses pierres sans causer tant de meurtrissure & de douleur que dans le grand appareil, & les taillés ne sont pas sujets à l'incontinence d'urine, ni si souvent à la fistule que dans le grand appareil, si on a la précaution de ne pas faire un mauvais usage des canules & des tentes.

Les inconvéniens de l'appareil de M. Cheselden, sont la sonde qu'on est obligé de faire tenir à un aide qui ne la tient pas souvent comme il conviendrait; l'ouverture

142 *Journal des Sçavans*,
de l'artère honteuse externe, & de
l'artere qui se porte au prostates;
inconvéniens communs au grand
appareil lorsqu'on est obligé d'ex-
traire de grosses pierres. Les avan-
tages de cette méthode sont de ti-
rer plus facilement de grosses pier-
res que par le grand appareil, &
de ce que les taillés ne sont point
si sujets à l'incontinence d'urine.

Les inconvéniens de la nouvelle
méthode latérale sont en grand
nombre; les premiers sont d'é-
frayer les personnes qui sont pré-
sentes & qui assistent à cette opé-
ration. On se sert d'un troiscart
& d'un lithotome en forme de
couteau, qu'on voit pousser au
hasard dans le bassin d'un taillé,
qui font une ouverture toujours
suivie d'un jet de sang & d'urine
extrêmement rapide; les autres
inconvéniens sont de faire beau-
coup boire les malades, de les
obliger à retenir les urines, & d'in-
jecter leurs vessies; inconvéniens
communs au haut appareil; de

plus de faire pousser fortement la vessie du haut en bas avec une grosse pelotte qui peut meurtrir les parties sur lesquelles elle agit ; & y attirer de grands accidens. Malgré ces méthodes employées pour rendre une vessie plus spacieuse , afin d'y entrer plus sûrement , on donne souvent à côté & on ouvre tantôt les uréteres , l'artere honteuse , ou le rectum ; en entrant dans la vessie on peut la percer de part en part ; le tamponnage qu'on est toujours obligé de faire plus ou moins fort , à cause de l'hémorragie qui suit cette méthode , est encore un grand inconvénient & souvent infructueux pour arrêter l'hémorragie ; car si le sang ne sort pas au dehors , il entre dans la vessie ou s'infiltre dans le tissu cellulaire & le taillé meurt ; de plus l'infiltration du pus & de l'urine dans le même tissu par la grande distance de la vessie au-dehors , le défaut de pente , qui ne permet pas la sortie des sables , des glai-

res & autres corps étrangers, obligent les partisans de cette méthode à se servir d'une grosse cannule qui détruit une grande partie des avantages de cette méthode; et la douleur continuelle que fait un corps étranger semblable à une cannule, attire inflammation, douleur, suppuration & gangrène qui font périr les taillés; ou, s'ils ne meurent pas, il reste quelquefois une playe fistuleuse, malgré l'intention de l'Auteur de cette méthode, qui se propose de prévenir ces derniers accidens qu'il fait redoutables dans le grand appareil. La fonte graisseuse est encore plus grande dans cette méthode que dans les autres; enfin il ne faut pas oublier la difficulté qu'il y auroit à tirer une petite pierre qui se seroit nichée au-dessous du col de l'ouverture qu'on fait à la vessie, ou qui se seroit engagée dans son col comme cela est quelquefois arrivé. Les avantages de cette méthode ne sont que ceux du grand appareil.

Janvier 1749. 145

appareil , qui font de tirer plus facilement de grosses pierres , sans faire tant de meurtrissure & de douleur que par les autres méthodes , & de ce que les taillés ne sont point sujets à l'incontinence d'urine. On peut donc dire que si cette dernière méthode n'a pas plus d'avantages que le haut appareil , elle a beaucoup plus d'inconvéniens.

Après avoir fait un parallèle exact & impartial des différentes méthodes de tailler , il paroît que les moins périlleuses & les plus avantageuses sont le haut & le grand appareil , mais le dernier est plus sûr & plus facile , ce qui est prouvé par la raison & l'expérience.

La raison démontre que la partie postérieure & inférieure de la vessie , où l'on devoit finir l'incision au grand appareil , sont les parties de la vessie les plus favorables à cette opération : car une pierre par son propre poids tombe

Janvier,

G

à la partie inférieure de la vessie, & se présente d'abord à la gueule des tenettes. Aussi voyons nous qu'on a bien plutôt chargé une pierre par cette méthode que par les autres où les pierres s'éloignent des tenettes. Il m'est arrivé une fois en taillant qu'une pierre sortit de la vessie par l'ouverture que j'y avois faite, & si j'avois voulu la tirer avec les doigts, je l'aurois pu après l'avoir cherchée dans la vessie avec les tenettes ; on a encore la facilité de tirer les pierres qui se trouvent dans le commencement de l'urètre comme cela s'est vu quelques fois, & de promener les tenettes en tous sens dans la vessie pour charger les pierres où elles se trouvent, & les dégager si elles sont engagées en quelque endroit, ce qu'on ne peut pas faire si facilement par les méthodes latérales, comme je l'ai fait observer dans la nouvelle méthode ; les glaires, le pus, les sables, les frag-

mens de pierres , & l'urine sortent facilement par leur propre poids , aidés par la pente de la partie postérieure & inférieure de la vessie ; sans qu'on soit obligé d'employer les pernicieuses cannulles , ce qui prévient des infiltrations de pus , de sang , d'urine , & la formation de nouvelles pierres ; il ne s'y fait presque point de fonte graisseuse si l'on passe à plat & mollement ; il n'y a point d'hémorragie à redouter , on ne craint pas d'ouvrir les vésicules seminales , ni les urétères ; on ne doit point non plus appréhender de ne pas entrer dans la vessie lorsqu'on est accoutumé à faire cette opération ; toutes les vessies petites & raccourcies peuvent la souffrir ; ce qui est bien différent des autres méthodes qui demandent des conditions avantageuses aux vessies. Ceux qui disent qu'il faut tailler tantôt selon une méthode , tantôt selon une autre , raisonnent contre leurs propres

250 *Journal des Sçavans*;

cher, & ne pas travailler à le perfectionner? On lui reproche de ne permettre que très-difficilement la sortie de grosses pierres, ce qui meurtrit & cause beaucoup de douleur; que les taillés sont sujets à l'incontinence d'urine, à la fistule, & de ce qu'on peut percer le rectum.

: On peut prévenir ces accidens. Pour tirer de grosses pierres & éviter le déchirement, la meurtrissure, la douleur, & l'incontinence d'urine, il faut faire l'incision plus grande qu'à l'ordinaire en l'étendant jusqu'au corps de la vessie. Cet article a été traité par un célèbre Chirurgien; mais la multiplicité des instrumens dont il est obligé de se servir, & l'obligation où il est de faire l'incision à la vessie en deux temps, rendent cette méthode sujette à des inconvéniens, qui ont engagé à chercher d'autres moyens, qu'on a cru trouver par différens lithotomes, dont les

Janvier 1749. 151

uns sont droits & les autres courbes : les droits sont plus longs & plus étroits que les anciens , les courbes sont de différentes formes ; j'en ai imaginé un avec une espèce de pomme , à peu près semblable à celui de M. le Dran , mais différent en ce qu'il est tranchant des deux côtés & un peu plus courbe pour mieux s'accommoder à la convexité de la sonde , dont la crenelure ne sçauroit être trop profonde ; je crois qu'on seroit moins gêné en opérant avec ce lithotome qu'avec les autres , qu'il seroit plus facile d'entrer dans la vessie & d'étendre l'incision plus loin ; ceux qui travailleront à la perfection de cette méthode pourront l'expérimenter : car il peut avoir les inconvéniens que les autres lithotomes courbes paroissent avoir.

1°. Indépendamment de tous ces moyens pour tirer plus facilement de grosses pierres, on pourroit encore dilater la playe avec

le gorgeret dont on se sert pour la nouvelle méthode , qui dilateroit mieux que les doigts. Si je n'étois pas borné à un si petit espace , j'en expliquerois les raisons.

2^o. Quant à la blessure du rectum, un bon Lithotomiste ne tombera jamais dans cette faute : ceux qui auront cette crainte pourront se servir des lithotomes courbes , qui sont inventés en partie pour éviter cet accident.

Enfin quant à la fistule qu'on craint dans cette méthode , il n'y a qu'à ne point se servir de cannulle , ni de tente , & panser à plat , mollement , en tendant toujours à la réunion. Si on veut déterger une vessie qui sera sale , il faudra faire boire aux taillés les premiers jours de l'opération d'une ptisanne diurétique & deterfive. La playe sera pour lors assez grande pour laisser sortir les corps étrangers qui s'y trouveront , sans qu'on soit obli-

Janvier 1749. 153

gé de se servir de cannulle. Quant on aura jugé que la vessie sera dégagée, on travaillera à la réunion, en rapprochant les lèvres de la playe par un appareil & un bandage convenables. Dans ce même temps on fera peu boire les taillés pour prévenir l'abondance d'urine qui pourroit s'opposer à la réunion de la playe, & on leur donnera pour lors du bouillon plus fort, mais peu à la fois, afin qu'il ne se produise pas beaucoup d'urine.

Quelque temps après que les taillés seront guéris, si on vouloit leur nettoyer la vessie, je croirois qu'il seroit toujours bon d'employer les apéritifs diurétiques, qui trouveront après l'opération le passage de l'urine assez ouvert pour faire sortir les corps étrangers qui se trouveroient encore dans la vessie.

En finissant ce petit ouvrage, je prévient que c'est un abus de croire

254 *Journal des Sçavans*,
qu'il y a des remèdes qui ont la
vertu de dissoudre les pierres les
plus dures de la vessie. Ces vertus
sont chimériques, & l'expérience
est contraire à tout ce qu'en peu-
vent dire les Charlatans.

*HISTOIRE ECCLESIASTI-
QUE & Civile de la Ville &
Diocèse de Carcassonne, avec les
pièces justificatives, & une notice
ancienne & moderne de ce Dio-
cèse, par le R. P. BOÜGES,
Religieux des Grands Augustins
de la Province de Toulouse, in-
4°. pp. 664. A Paris, Quay
des Augustins, chez Pierre Gan-
douin, P. Emery, & P. Piget
1742.*

QUELQUES amateurs de notre
Histoire s'étant plaint de ce
que nous n'avions fait aucune men-
tion de l'histoire de la Ville & du
Diocèse de Carcassonne, nous
avons cru, quoi qu'il y ait déjà

Janvier 1749. 155

quelques années qu'elle ait paru, que le Public nous sçauroit gré de lui en donner du moins une idée sommaire ; nous le faisons avec d'autant plus de plaisir , qu'il se trouve dans cet ouvrage beaucoup de choses aussi intéressantes pour tous les François même, que pour les habitans de la Ville de Carcassonne , par le rapport qu'elles ont avec l'histoire générale du Royaume.

L'Auteur s'est proposé dans celle-ci de réunir dans un seul corps tout ce qu'il a trouvé de plus certain , tant sur l'histoire Civile que sur l'histoire Ecclesiastique de Carcassonne. M. de Besse , Avocat de la même Ville , avoit déjà publié en 1645. l'histoire de ses Comtes , & en 1667 M. De Vic , Chanoine de la Cathédrale , avoit donné la chronique de ses Evêques ; mais le nouvel Historien prétend que ces deux Auteurs n'avoient apporté ni assez de soin dans la

recherche des anciens monumens du pays , ni assez de critique dans le choix de ceux qui leur étoient tombés entre les mains , & qu'ils les ont suivi avec plus de confiance que d'examen , sans y distinguer le vrai du faux , & le réel du fabuleux.

Pour lui , il nous assure dans sa Préface qu'il n'a rien oublié pour éviter les mêmes reproches , & pour suppléer par son exactitude à ce qui pouvoit lui manquer du côté des agrémens du style, & des autres qualités nécessaires pour rendre la lecture de l'Histoire aussi agréable qu'utile.

Il a divisé celle-ci en deux parties. La première , qui selon lui est la plus intéressante , contient ce qui s'est passé de remarquable dans la Ville haute , qui a retenu le nom de Cité de Carcassonne sous les Volscs Tectosages , qui sont connus pour les premiers peuples qui aient habité le Carcassonnois , &

Janvier 1749. 257

ensuite sous les Romains , sous les Visigoths , sous les Sarrasins , & enfin sous les François.

Quoiqu'il soit prouvé que Carcassonne, dès le temps même que César entra dans les Gaules, jouît du droit Latin, qu'elle eût un Sénat & toutes les prérogatives que les Romains accordoient aux plus grandes Colonies, le P. Bouges avoue cependant que pendant plus de 500. ans que cette Ville fut entre leurs mains, il ne paroît pas contre leur ordinaire qu'ils l'aient illustrée par aucun monument remarquable, ou du moins que s'ils l'ont fait, il n'en reste plus aucun vestige.

Il prouve très-bien que la Religion Chrétienne y a été annoncée long-temps avant le sixième siècle; mais, véritablement jaloux de l'honneur de sa patrie, qui ne peut être fondé que sur la vérité, sans s'arrêter à des fables appuyées sur de fausses légendes, qui don-

258 *Journal des Sçavans*,
nent à Carcassonne des Evêques
dès le troisiéme siècle de l'Eglise
il reconnoît que le premier Evêque
de cette Ville, dont on a une
connoissance certaine, est Se-
gius, qui assista & souscrivit au
troisiéme Concile de Toléde, tenu
l'an 589.

Il développe ensuite les différentes révolutions par lesquelles la Ville & le Comté de Carcassonne, qui, après la chute de l'Empire Romain, avoient été pendant plusieurs siècles sous la domination des Visigoths, & environ quarante ans sous celle des Sarrasins, passa aux François. La victoire que Pepin remporta sur les Infidèles leur enleva la Septimanie dont le Comté de Carcassonne faisoit partie.

Après avoir démontré comment ce Comté, qui jusqu'alors avoit été renfermé dans la Septimanie, fut démembré, & devint par le partage que Louis le Débonnaire

fit de ses Etats entre ses enfans une dépendance de l'Aquitaine ; notre Historien nous apprend à quelle occasion Carcassonne eut alors ses Comtes particuliers , qui , d'amovibles qu'ils étoient dans leur origine , devinrent dans la suite héréditaires , les uns par concession du Souverain , & les autres par usurpation.

Le Pere Bouges nous donne l'histoire de ces Comtes , dont les premiers sont peu connus , & fixe environ à l'an 948. le temps où ils prirent le titre & l'autorité de Souverains. Il s'attache surtout à prouver , contre le sentiment général des Historiens , que Raimond surnommé Tête d'Étoupes , Comte de Barcelonne , & son fils Raimond Béranger , doivent être mis de ce nombre ; il relève en cet endroit plusieurs autres fautes considérables , où sont tombés presque tous ceux qui ont parlé des Comtes de Carcassonne , ou qui

260 *Journal des Sçavans*;
nous ont donné leur généalogie.

Delà il passe à la manière dont Bernard Atton, Vicomte de Béziers, devint possesseur du Carcassonnois, sous ce même titre de Vicomte. Il lui fut conféré par les Comtes de Barcelone. Les descendans d'Atton en jouirent jusqu'à Roger V. surnommé Raymond Roger, qui en fut dépossédé par les Croisés comme fauteur des Albigeois.

L'Auteur s'étend à cette occasion sur les commencemens & sur les progrès de ces Hérétiques; c'est un détail qui entre d'autant plus naturellement dans son Histoire, que la Ville de Carcassonne ayant embrassé leurs sentimens, fut la victime de son opiniâtreté à les soutenir. Prête à être emportée d'assaut par Simon de Montfort, chef de la Croisade qui avoit été publiée contre les Albigeois, toute la Capitulation que les Habitans de cette Ville purent obte-

Janvier 1749: 168

nir du Legat du Pape qui étoit à la tête de cette expédition , fut de sortir avec leurs seuls habits , selon M. De Thou ; mais Rigord prétend qu'il ne leur fut permis que de conserver ceux qui étoient absolument nécessaires pour cacher ce que la pudeur oblige de couvrir. Trois autres Historiens que notre Auteur cite , assurent que les Croisés n'eurent pas cette délicatesse , & que les Habitans de Carcassonne furent obligés de sortir absolument nus.

A l'égard de Raymond Roger , Vicomte de Carcassonne , qui jusqu'à l'exécution du Traité devoit demeurer prisonnier dans le Château de la Ville , on prétend qu'il mourut de dysenterie huit jours après la reddition de la place. En lui , dit notre Historien , finit l'illustre Maison de Carcassonne , d'où sont sortis les Comtes de Foix , des Rois & des Reines de Navarre.

Sept Commissaires choisis entre

262 *Journal des Savans* ;
les Principaux des Croisés nom-
mèrent Simon de Montfort, Gou-
verneur de Carcassonne & des au-
tres Villes conquises sur les Albi-
geois , pour les posséder en Sou-
veraineté ; mais à condition d'en
faire hommage au Pape , & de
payer tous les ans à la Chambre
Apostolique trois deniers pour cha-
que maison située dans les pays
dont il avoit fait ou feroit la con-
quête.

. Le Pere Bouges nous représen-
te Simon de Montfort nonseu-
lement comme un Héros , mais
même comme un Héros vraiment
Chrétien , & ne s'arrête pas à réfuter
les Historiens qui l'ont accusé
d'avoir été dans toute cette guer-
re beaucoup plus occupé de ses
propres intérêts que de ceux de la
Religion.

. Simon de Montfort ayant été
tué au siège de Montpellier, la Ville
de Carcassonne se souleva contre
Amaury de Montfort son fils qui

Janvier 1749. 163

lui avoit succédé , & tout le diocèse rentra dans le parti des Albigeois. Celui-ci se croyant dans l'impossibilité de leur résister , fit au Roy Louis VIII. donation de ce Comté & de toutes les Terres qu'il possédoit à titre de conquêtes sur les Albigeois. En conséquence de cette donation le Roy entra dans la Croisade publiée contre ces Hérétiques , reprit la ville de Carcassonne , & obligea bientôt Trincavel , fils du Comte Raymond Roger , à lui céder tous les droits qu'il avoit sur la Ville & le Comté de Carcassonne. Après la mort de Louis VIII. Trincavel en fit une nouvelle cession au Roy S. Louis , moyennant une rente de 600 livres.

• Une époque si remarquable fait le commencement de la seconde partie de cette Histoire. Le Père Bouges y rapporte l'origine de la ville Basse de Carcassonne , en donne la description aussi bien que de

164 *Journal des Sçavans*,
l'ancienne, ce qui comprend aussi
celles des Eglises & des Monastères
qu'on y voit aujourd'hui, avec
l'histoire de leur fondation.

Comme les principaux Bourgeois, les Consuls même, & un grand nombre d'Habitans de la Ville étoient encore déclarés pour les sentimens des Albigeois, ou du moins qu'ils les favorisoient en secret, ils employèrent souvent la violence pour en chasser les Dominicains qui étoient à la tête du Tribunal de l'Inquisition. Ils allèrent même l'an 1305. jusqu'à former une Conjuraison pour se donner à Ferdinand III. fils du Roy de Majorque, qui leur avoit promis de les délivrer de ce redoutable Tribunal.

Les Conjurés étoient convenus sous prétexte d'une procession, de porter une épée couverte de cire en forme de flambeau, dont ils devoient se servir pour égorger la Garde de la Ville ancienne; mais

Janvier 1749. 163

le Senéchal de la ville les prévint, en fit arrêter les principaux, & pendre le premier Consul qui étoit à leur tête avec six autres de ses complices.

Le Pere Bouges décrit ensuite tout ce que la ville de Carcassonne souffrit pendant que la France fut en guerre avec les Anglois, surtout depuis la prise du Roy Jean, & pendant les troubles qui furent une suite de sa prison; les violences que le Duc de Berry y exerça après s'être emparé du Gouvernement du Languedoc, dont le célèbre Gaston III. Comte de Foix, surnommé Phébus, avoit été mis en possession par Charles V. le voyage que Charles VI. fit à Carcassonne pour y rétablir l'ordre, & la réception honorable qui lui fut faite par le Comte de Foix, qui avoit toujours été fidèle à ce Prince.

Nous rapporterons ici la description que notre Historien en

fait, tant pour donner un échantillon de son style, qu'une idée de la galanterie des fêtes de ces temps-là.

» Gaston, Comte de Foix, en-
» voya, dit-il, au-devant du Roy
» cent jeunes Gentilshommes,
» grands & de bonne mine, dégui-
» lés en paysans, qui au milieu
» d'un grand chemin lui présentè-
» rent de sa part un grand nombre
» de moutons, de bœufs gras, &
» autant de beaux chevaux, qui
» tous portoient des colliers d'ar-
» gent & des sonnettes de même
» métal, qui par leurs différentes
» grandeurs rendoient autant de
» sons différens. Le Roy reçut
» agréablement ce présent con-
» duit par ces prétendus paysans.
» Mais quelle fut la joye, lorsque
» ces Gentilshommes accompa-
» gnés de tous les instrumens de
» musique parurent à son dîner,
» habillés magnifiquement ! Leur
» air noble & martial porta le Roy

Janvier 1749. 167

» à demander au Comte qui man-
» geoit avec lui , quels ils étoient.
» Le Comte lui répondit , que
» tous étoient ses très-humbles ser-
» viteurs , & qu'ils lui obéiroient
» comme des Bouviers & des Pâ-
» tres font à leur maître.

Notre Auteur raconte sous l'an-
née 1450. d'après les archives de
la Ville, qui n'en marquent cepen-
dant pas la raison , que Charles
VII. priva les Consuls de Carcas-
sonne de la Robe d'écarlate qu'ils
avoient coutume de porter les jours
de cérémonie , & les condamna à
paroître tous les ans au jour de
la fête de Tous les Saints dans
l'Eglise des Cordeliers , portant
au col une corde ; que cette cé-
rémonie humiliante dura pendant
quelques années ; que dans la sui-
te cette corde fut changée dans
un cordon de soye verte ; enfin
qu'insensiblement ils quittèrent l'un
& l'autre , mais qu'ils ont toujours
continué de se rendre tous les ans ;

168 *Journal des Sçavans*,
& à pareil jour, dans la même Eglise pour y entendre la Messe.

Il n'oublie pas qu'on voit par une requête des habitans de Carcassonne à Louis XI. qu'ils étoient en possession depuis long-temps de faire un commerce considérable de draps dans le Levant. Il décrit les différentes révolutions que ce commerce a essuyées jusqu'à nos jours, » soit par les efforts que les Anglois & les Hollandois ont fait pour le traverser, soit même par la négligence ou par l'infidélité des Marchands, qui ont souvent altéré la qualité de leurs draps, ce qui fait, dit-il, que le Roy tient à Carcassonne un Inspecteur pour prévenir la pente naturelle que les Marchands de cette Ville ont à faire de mauvaises marchandises pour s'enrichir en peu de temps, & ensuite quitter ce commerce.

Il observe que les draps destinés

stinés pour le Levant , n'occupent pas seuls la ville de Carcassonne , qui n'est , dit-il , à proprement parler, qu'une manufacture de toutes sortes de draps ; on y fait , ajoute-t'il , encore des draps fins pour le Royaume , & des grossiers , qu'on envoie en Allemagne , en Flandres , en Suisse , à Gênes , en Sicile , à Malthe , &c. On y fabrique aussi des droguets , dont il assure que le debit est fort grand.

Un article encore fort curieux dans cet ouvrage est celui qui regarde les désordres que le Luthéranisme causa dans Carcassonne. On y apprend qu'il s'y répandit principalement par la protection que Marguerite de Navarre , sœur de François premier , accorda à Jacques le Fèvre & à Gerard Roussel , qui étant infectés des sentimens des Novateurs , furent obligés de venir chercher un asyle auprès de cette Princesse. Du reste,

170 *Journal des Sçavans,*
si les Sectaires y portèrent leurs
dogmes & l'esprit de révolte qui
en étoit presque toujours la suite,
le Pere Bouges assure qu'ils ne
furent jamais les plus forts à Car-
cassonne, & s'inscrit en faux sur
le martyre de quatorze Religieux
de la Mercy, que l'Archevêque de
Tarragone * prétend y avoir été
mis à mort par les Huguenots en
1566. On voit par les registres de
la Ville que ceux qui étoient réel-
lement de ce nombre, n'osoient se
déclarer publiquement pour tels ;
& ces registres sont d'ailleurs si
exacts, qu'on n'y auroit pas omis
un fait de cette importance, s'il
avoit été vrai.

La ville de Carcassonne, quoi-
que menacée par l'Amiral de Co-
ligny, ne tomba même point au
pouvoir des Religionnaires par la
vigilance du Maréchal de Danvil-
le, Gouverneur du Languedoc,
qui en confia la défense à Puget,

* Coll. Bibl. Ord. S. Mar. de Mercedis

Chevalier de S. Jean de Jérusalem. Celui-ci, qu'on accusa dans la suite d'avoir voulu faire plaisir aux Religionnaires, commença par faire abattre le Couvent Royal de S. Dominique, & celui de S. François, qui étoient dans les Fauxbourgs de la Ville, prétendant que sans cette précaution, il étoit impossible d'y tenir ferme. L'Auteur remarque qu'un Religieux Jacobin mourut de douleur au pied de l'Autel, en voyant cette démolition, qui fit couler les larmes & les gémissemens de ceux-mêmes qui ne l'avoient point empêchée.

Nous avertirons ici en passant que l'Auteur a semé son Ouvrage de différens petits faits assez curieux. Nous en rapporterons encore un qui mérite d'autant plus d'être connu, qu'il fait voir avec combien d'opiniâtreté, & d'adresse, les personnes même les plus foibles & les moins instruites, peu-

vent soutenir une imposture, dont elles espèrent de grands avantages. En 1600. une jeune Payfanne, qui avoit mandié son pain pendant sept ans à Carcassonne, se donnant pour muette & pour sourde, annonça partout que se promenant sur le bord de la rivière près de la Ville, *une belle & noble Dame habillée de blanc* lui étoit apparue; que cette Dame, qui ne pouvoit être que la Sainte Vierge, lui avoit mis certaine herbe dans la bouche, & qu'aussitôt elle avoit eu l'usage de la langue & des oreilles. De ce moment la jeune Payfanne devint une personne respectable. Déjà les Consuls avoient fait dresser un procès-verbal de ce prétendu miracle, & ordonné une enquête pour le constater, lorsqu'une personne de son Village la reconnut, & attesta que cette fille parloit & entendoit avant que d'être venue à Carcassonne; la chose ayant été avérée, elle fut condam-

Janvier 1749. 173

née par Sentence du Sénéchal au fœuet & au bannissement. Le Parlement de Toulouse confirma la Sentence, & y ajouta que cette fille porteroit un fagot, lorsqu'elle seroit bannie de la Sénéchaussée.

Nous renvoyons à l'Ouvrage même pour tout ce qui regarde la part que prit la ville de Carcassonne aux troubles de la Ligue; la division qui s'y mit entre les Habitans des deux Villes, dont ceux de la Basse tenoient pour les Politiques, tandis que ceux de la Cité soutenoient le parti des Ligueurs; il nous suffira de dire, que Carcassonne ressentit alors en particulier tous les maux, que le Royaume éprouva en général pendant ces temps de désordre & d'aveuglement.

L'Auteur a joint à cette Histoire une notice ancienne & moderne du Diocèse de Carcassonne avec la liste de ses Evêques, celle de

174 *Journal des Sçavans*,
ceux qui ont exercé les Charges
de Senéchaux, de Lieutenans-Gé-
néraux, d'Inquisiteurs de la Foi. Le
premier de ces Inquisiteurs fut S.
Dominique, & le dernier nommé
Frere Jean Vidal, est marqué sous
l'année 1685. On y trouve aussi la
liste des Consuls de Carcassonne de-
puis l'année 1294. jusqu'en 1740.

L'Historien a placé à la fin de
tout l'Ouvrage les preuves tant
pour la partie Civile, que pour la
partie Ecclesiastique de cette His-
toire; mais, bien éloigné, comme
on l'a reproché à plusieurs Au-
teurs, d'avoir cherché par ce moyen
à grossir inutilement ce volume, il
n'a donné en entier ces anciens
monumens que lorsqu'ils apparte-
noient directement aux différens
sujets qu'il a traités; dans les au-
tres occasions, il s'est contenté de
les mettre par extrait, en indi-
quant cependant aux curieux les
sources où il les a puisés; enfin il
n'a rien omis de tout ce qui avoit

Janvier 1749. 175
quelque rapport à son dessein, &
qui pouvoit mériter la reconnois-
sance de ses Concitoyens, plutôt
par la fidélité avec laquelle il l'a
exécuté, que par les ornemens
dont il a cherché à l'embellir.



NOUVELLES LITTERAIRES.

ANGLETERRE.

DE LONDRES.

ON publie ici par souscription un ouvrage intitulé *Uranographia Britannica*, c'est-à-dire, *description exacte des Cieux*, sur cinquante grandes planches en taille douce, actuellement gravées, où l'on voit dans leurs vraies positions toutes les étoiles fixes observées par Ticho Brahé, Kepler, Riccioli, les Peres Anthelme, Noël, Tachard, & autres Missionnaires, ainsi que celles de MM. Richer, Halley, & Flamsteed, & un nombre considérable d'autres qui ont été découvertes depuis peu avec des instrumens très-justes.

Outre les constellations modernes de Bartschius, d'Hevelius, d'Halley, &c. on a ajouté dans chaque planche les ébauches de

tous les astérismes circonvoisins, avec toutes leurs étoiles, ce qu'on souhaitoit dans l'ouvrage de Jean Bayer, dont on a conservé les figures. La position de chaque étoile peut être justifiée par une autorité suffisante. On trouvera dans chaque planche une double nomenclature, sçavoir celle de Ptolomée, & celle de Bayer. Les lieux des étoiles de Ptolomée en l'an 138 de Jesus-Christ, sont tirés de l'édition Grecque de M. Halley, intitulée *G. ographia veteris scriptores graci minores*, & on a marqué d'un astérisque les nombres qui sont différens de ceux du troisième tome de l'*Histoire celeste* de M. Flamsteed. Les espaces vuides après les nomenclatures sont remplis de remarques sur chaque constellation, par exemple, sur les étoiles dont la situation a changé, sur les nouvelles & doubles étoiles, les nebuleuses, celles qui varient périodiquement en grandeur,

278 *Journal des Sçavans,*
qui disparoissent & paroissent de
nouveau, &c. Ces planches seront
précédées d'une introduction, qui
sera imprimée en Anglois, & en
François, & les Souscripteurs au-
ront la liberté du choix, ou de
prendre les deux. L'introduction
sera suivie d'une table alphabéti-
que de toutes les particularités con-
tenues dans l'introduction & les re-
marques, & d'un catalogue com-
plet de toutes les étoiles renfer-
mées dans l'Uranographie. Le tout
sera imprimé sur de très-beau pa-
pier, fait exprès pour cet ouvrage,
qui a été composé sous la direction
& avec le secours des Astronomes
Anglois les plus distingués. Le prix
de la souscription est de deux gui-
nées, qui seront payées en souscri-
vant, & sera de deux livres quinze
shillings sterlings pour ceux qui
n'auront point souscrit. Nous n'a-
vons reçu ce projet de souscription
que depuis peu de jours, & il au-
roit été inutile d'en annoncer les.

Janvier 1749. 179

conditions , puisqu'elle a été fermée à Noel dernier , si M. Julien , demeurant à Paris à l'Hôtel de Soubise , n'avoit souscrit pour cent exemplaires , pour lesquels il recevra des souscriptions jusqu'au mois de Mars prochain , à raison de 48 liv. l'exemplaire ; après quoi , s'il lui en reste , il ne les délivrera que pour le prix de 66 liv.

On trouvera l'Uranographie ; chez MM. les héritiers d'Homann , Géographes à Ntremberg ; S. Paul , chez S. E. M. le Comte de Schmettau à Berlin ; Schatz , Professeur en l'Université de Strasbourg ; Reimfand , Libraire à Thurin ; Jeandron , Marchand à Lisbonne ; Daudet , Marchand d'Estampes à Lyon ; Covens & Mortier , Libraires à Amsterdam ; Bourguignon , Libraire à Liège ; J. Léonard , Libraire à Bruxelles ; P. de Goësin , Libraire à Gand ; & Bachelet , Marchand , rue des Sœurs noires à Lille. On pourra voir des épreu-

H vj

180 *Journal des Sçavans* ;
ves de cet ouvrage chez ledit sieur
Julien, & sçavoir en quel temps
on le délivrera tout complet.

F R A N C E.

D E P A R I S.

Il vient de paroître une nouvelle Carte, qui a été dressée par M. Bellin, Ingénieur ordinaire de la Marine. Cette Carte contient les quatre parties du monde, ou les deux hémisphères. On étoit dans l'usage de représenter l'hémisphère oriental sur une carte, & l'hémisphère occidental sur une autre. L'Auteur a voulu qu'on vît d'un coup d'œil le rapport & la situation qu'ont entr'elles les diverses parties de la terre; & c'est ce qui est très-bien exécuté sur la Carte que nous annonçons. M. Bellin a compté les degrés de longitude en partant de l'Île de Fer, mais au dessous de ces mêmes divisions il a mis la longitude en comptant du mé-

Janvier 1749. 181

ridien de Paris , de sorte qu'on voit tout d'un coup la différence des longitudes dans l'une & l'autre supposition. Il étoit encore assez curieux de trouver les heures que l'on compte dans un endroit qui est plus ou moins oriental, en le rapportant au méridien de Paris , & l'Auteur a eu soin de le marquer ; ce qui est non seulement agréable , mais encore utile dans les observations. Les divisions des degrés de latitude sont faites de cinq en cinq. A tout cela on a ajouté les rhumbs de vent , de sorte que cette carte peut être regardée comme hydrographique. Une chose encore extrêmement utile est la ligne des latitudes croissantes par laquelle on résout les lieues de longitude en degrés , & les degrés de longitude en lieues. La gravure de cette Carte est fort nette , & le papier en est très beau. Ceux qui seront curieux d'en avoir pourront s'adresser à l'Auteur même , qui de-

182 *Journal des Sçavans*,
meure rue Dauphine à Paris.

Catalogue des Livres de M.
Gluc de S. Port, Conseiller hono-
raire au grand Conseil, disposé
par J. Boudot, Libraire. A Paris,
chez P. Prault, Quay de Gesvres,
au Paradis, 1749. in-8°. Ce Ca-
talogue qui contient 3476 numé-
ros est terminé par une table alpha-
bétique des Auteurs. On ne peut
donner des livres qu'il contient
une idée plus avantageuse, qu'en
disant que le fond de cette Biblio-
thèque est celle du célèbre de la
Monnoie, qui a enrichi de ses no-
tes un assez grand nombre de
volumes en tous genres d'érudition.
M. de S. Port a beaucoup aug-
menté ce fond, & ne l'a augmen-
té que de bons livres. Il y en a
plusieurs de rares, outre un grand
nombre de Mss. La vente s'en fera
au commencement de ce mois au
plus offrant & dernier enchéris-
seur, & sera indiquée par des
affiches.

Janvier 1749. 18

L. Cæcilii Firmiani Lactantii opera omnia, editio novissima, quæ omnium instar esse potest, ad LXXX & amplius Mss. Codices, editosque XL collecta & emendata, atque notis uberioribus illustrata; cui manus primam adhibuit Joannes Baptistæ le Brun, Rothomagensis, extrenam imposuit Nicolaus Lenglet Dufresnoy, Presbyter ac Theologus Parisinus. Lutetia Parisiorum, apud Joannem de Bure, Bibliopolam, ad ripam Augustiniensem, 1748. in-4^o, 2. vol. Cet ouvrage, dédié à M. le Cardinal de Rohan, est un des plus beaux qui soit sorti depuis longtemps des presses Françaises. Le papier en est bon, & le caractère neuf, & nous croyons rien hazarder en prévenant nos Lecteurs, à qui nous le ferons connoître plus particulièrement, qu'ils seront aussi contents du travail des Auteurs, & de l'exactitude du texte, que de l'élégance de l'édition.

Nouvelles Etrennes utiles & agréables, contenant un recueil de chansons morales, & d'emblèmes sur de petits airs & vaudevilles connus, notés à la fin pour en faciliter le chant, avec un calendrier pour l'année 1749. A Paris, chez P. N. Lottin, & J. H. Butard, Libraires, rue S. Jacques, à la vérité. Vol. *in-24*. relié en veau & doré sur tranche 3 liv. & broché 48 f. Ce petit volume contient plus de 400 chansons morales, & environ 200 emblèmes, ce qui occupe plus de 300 pp. sans compter le calendrier, & la musique qui est à la fin. On ne peut qu'applaudir au zèle des Libraires, qui font ce qui dépend d'eux pour mettre entre les mains de la jeunesse, qui fait du chant une partie de ses plaisirs, des chansons instructives, au lieu des chansons propres à corrompre les mœurs & à salir l'imagination, qui ne sont que trop communes dans le temps présent.

Janvier 1749. 185

Les mêmes Libraires mettront incessamment en vente une nouvelle traduction de Salluste avec des notes. C'est un volume *in-12.* de 324 pp.

Elémens de Chimie théorique, par M. Macquer, Docteur Regent de la Faculté de Médecine de Paris, & de l'Académie Royale des Sciences. A Paris, chez Jean Thomas Hérissant, à S. Paul & à S. Hilaire, 1749. *in-12.*

Pensées sur différens sujets de morale & de piété, tirées des ouvrages de feu M. Maïsson, Evêque de Clermont, ci-devant Prêtre de l'Oratoire, l'un des quarante de l'Académie Françoisé. A Paris, chez la Veuve Etienne, & Fils, Libraires, rue S. Jacques, à la Vertu, & Jean-Thomas Hérissant, aussi rue S. Jacques, à S. Paul, & à S. Hilaire 1749. *in-12.*

Traité d'éducation Chrétienne & littéraire, propre à inspirer aux jeunes gens les sentimens d'une so-

186 *Journal des Sçavans*;

l'ide pieté , & à leur donner le goût des Belles-Lettres , ouvrage également utile aux maîtres , aux parens & à la jeunesse , 2. vol. in-12. A Paris , chez Jean-Thomas Hérissant , Libraire, rue S. Jacques, à S. Paul & à S. Hilaire , 1749. Cet ouvrage est le meme qui parut en 1687. en deux vol. in-12. chez Michallet , sous ce titre , *les règles de l'éducation des enfans , où il est parlé en détail de la manière dont il se faut conduire pour leur inspirer les sentimens d'une solide pieté , & pour leur apprendre parfaitement les Belles-Lettres.* Il fut composé par Pierre Coustel , natif de Beauvais. C'est le fruit des réflexions qu'il avoit faites dans le temps qu'il fut chargé de l'éducation des neveux de Guillaume Egon , Prince de Furstemberg , Cardinal, éducation qui lui fit beaucoup d'honneur , par le progrès de ses élèves dans la vertu & les Belles-Lettres. Il eut encore lieu de

Janvier 1749. 187

se convaincre de la solidité des mêmes réflexions dans d'autres éducations terminées aussi heureusement pour le maître & les disciples; de sorte qu'il n'est point douteux que cet ouvrage ne soit aussi avantageux à la Société que le titre ne l'annonce.

Œuvres de M. Autreau, à Paris, chez Briasson, rue S. Jacques, à la Science, 1749. 4. vol. in-12. Le premier contient trois Comédies, & le second quatre, les sept jouées à la Comédie Italienne; le troisième en contient trois jouées à la Comédie Françoisé, & le quatrième cinq Pièces composées pour le théâtre Lyrique, & des Poësies diverses, parmi lesquelles sont plusieurs Chançons avec leurs airs notés. On trouve aussi la musique des airs chantés dans les pièces Italiennes. Pour donner une idée du mérite de M. Autreau, il suffit de rappeler au Lecteur que c'est lui qui est

188 *Journal des Sçavans*;
Auteur des *Amans ignorans*, & de
Démocrate prétendu fou.

Nous avons annoncé dans nos nouvelles du mois d'Avril dernier un Poème intitulé, *Petri de Ebu-lo carmen de moribus Siculis, & rebus inter Henricum VI. Imp. Rom. & Tancredum Sa'ulo XII. gestis*, imprimé à Basse en 1746, in-4°. & nous avertissons les Curieux qu'il se trouve à Paris chez de Bure l'aîné, Quay des Augustins, à l'image de S. Paul.

On trouve aussi chez le même Libraire une brochure intitulée, *Mémoire présenté au Roi sur la nécessité d'un règlement général au sujet des Enterremens*, par M. Jacques-Jean Bruhier, Docteur en Médecine, seconde édition, revue, corrigée, & augmentée, 1749. in-12.

Recueil de traités sur l'électricité traduit de l'Allemand & de l'Anglois, divisé en trois parties.

Janvier 1749. 189

avec des planches , contenant 1^o. un essai sur la nature , les effets , & les causes de l'électricité , traduit de l'Allemand de M. Winckler , Professeur à L.éipsick ; 2^o. des expériences & observations pour servir à l'explication de la nature & des propriétés de l'électricité , traduites de l'Anglois d'après la seconde édition de M. Watfon de la Société Royale de Londres , avec la suite de ces mêmes expériences & observations ; 3^o. un essai sur la cause de l'électricité , & sur son influence dans les rhumatismes du corps humain , dans la nielle des arbres , dans les vapeurs des mines , dans la plante sensitive , &c. traduit de l'Anglois d'après la seconde édition de M. Freke de la Société Royale de Londres , & Chirurgien de l'Hôpital de S. Barthélemi à Londres , avec un supplément ; 4^o. un essai sur l'électricité , contenant des re-

190 *Journal des Sçavans*,
cherches sur la nature, les causes,
& les propriétés, fondées sur la
théorie du mouvement de vibra-
tion, de la lumière, & du feu, de
M. Newton, & sur les phénomé-
nes exposés dans quarante-deux
expériences capitales, avec quel-
ques observations qui ont rapport
à l'utilité de la vertu électrique,
traduit de l'Anglois de M. Martin,
Lecteur de Physique. Ce recueil
se trouve à Paris, chez Sébastien
Jorry, Imprimeur-Libraire, Quay
des Augustins, près le pont S.
Michel, aux Cigognes, 1748.
p. 12.

. Les Tablettes de l'Oracle, Etren-
nes pour les Demoiselles, conte-
nant un jeu nouveau propre à amu-
ser toutes sortes de compagnies
sans crainte d'aucune perte, pour
l'année 1749. À Paris, chez Mes-
nier, Libraire-Imprimeur du Con-
seil du Roy, rue S. Severin, au
Soleil d'Or.

Le Calendrier des Dames, con-

Janvier 1749. 191

tenant le portrait des Femmes Illustres à chaque mois , un ordre chronologique de la Monarchie Françoisé , avec les curiosités du parc de Versailles , & un plan de Paris , pour l'année 1749 , chez le même Libraire.



T A B L E
DES ARTICLES CONTENUS
dans le Journal de Janv. 1749.

<i>M E M O I R E</i> sur différens sujets de Mathématiques, &c.	3
<i>Essai sur la Castramétation</i> , &c.	19
<i>Bibliothèque choisie de Médecine</i> , &c.	42
<i>Histoire générale des Voyages</i> , &c.	62
<i>Observations sur les causes & les ac- cidens</i> , &c.	81
<i>Histoire du Théâtre François</i> , &c.	103
<i>Nouveau parallèle en abrégé</i> , &c.	136
<i>Histoire Ecclésiastique & Civile de Carcassonne</i> , &c.	154
<i>Nouvelles Littéraires</i> , &c.	176

Fin de la Table.

LE
JOURNAL
DES
SCAVANS,
³
POUR
L'ANNÉE M. DCC. XLIX.
FEVRIER.



A PARIS,
Chez G. F. QUILLAU, Pere, Imprimeur
Juré-Libraire de l'Université, rue
Galande, à l'Annonciation.

M. DCC. XLIX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.





L E
JOURNAL
DES
SCAVANS.



FÉVRIER M. DCC. XLIX.

SYSTEME MODERNE DE
Cosmographie & de Physique
générale; *Cosmographia sicut Geo-*
graphia.

*Sidereos motus, tractus maris
atque recessus*

*Pingere terrarum, simili labor
ac opus arte*

Volume in-4°. de 82. pages. A
Paris, Quay des Augustins, chez
Février. liij

S'IL est vrai que Ptolomée soit l'inventeur du système qu'on lui attribue, il n'a songé en l'imaginant qu'à expliquer les diverses apparences du mouvement des Cieux, & peut-être n'étoit-il pas persuadé que l'arrangement qu'il donnoit au firmament fût celui de la nature; mais avec cette hypothèse il satisfaisoit au cours qu'on observoit dans le Soleil, dans les Planètes, & dans les Etoiles. On étoit alors plus occupé à calculer les mouvemens des astres, qu'à rechercher la cause qui pouvoit produire les phénomènes que l'on remarquoit. C'étoit beaucoup que d'apprendre à prédire les retours périodiques des corps célestes, leurs éclipses, & leurs distances.

Copernic a perfectionné le système qui porte son nom: depuis cet Astronôme toutes les observa-

tions & les découvertes que l'on
 a faites , semblent n'avoir été trou-
 vées que pour aider à former une
 théorie qui est regardée aujour-
 d'hui comme la seule qu'on puisse
 admettre : les loix de l'optique ,
 celles de la physique , sont autant
 de preuves qui concourent à for-
 tifier un système , qui par sa simpli-
 cité annonce que c'est celui que
 le Créateur a voulu suivre.

Voici cependant un nouveau sy-
 stème du monde & de Physique ,
 nous disons un nouveau , car ce
 n'est ni celui de Ptolomée , ni
 celui de Copernic ; il diffère en-
 tièrement de ceux qui sont connus ;
 il est de l'invention de l'Auteur
 qui l'a composé. On adopte bien
 quelque chose des deux Astronô-
 mes que nous avons nommés ; on
 emprunte encore l'idée de quelques
 anciens Philosophes , mais le tout
 ensemble est neuf & forme un sy-
 stème que personne ne peut reven-
 diquer.

On prétend dans ce nouvel ar-

198 *Journal des Sçavans*,
rangement que l'on donne à l'univers, montrer qu'il n'y a aucun mouvement qu'on ne puisse expliquer infiniment mieux dans tout autre : on promet de satisfaire aux apparences d'une manière très-exacte. Un pareil cours doit être dans la bouche de tous ceux qui proposent une nouvelle hypothèse ; les faiseurs d'un système ne sçauroient s'écarter des observations. L'ouvrage dont nous parlons n'est qu'un court abrégé d'un plus étendu qui est préparé à paroître : celui-ci a été composé dans la vûe de présenter au Public en peu de mots, les nouvelles idées de l'Auteur. Cet abrégé est divisé en deux parties ; la première est entièrement systématique, & la seconde traite des idées de la Physique ; c'est dans la dernière que l'on cherche à accommoder l'hypothèse astronomique de l'Auteur avec les idées reçues sur la Physique ; ces idées sont également nouvelles & particulières.

res à l'Auteur. Nous nous contenterons de faire l'exposition de ce système & de la manière la plus abrégée que nous pourrons.

Notre Auteur établit comme un principe certain que la terre tourne sur elle-même, d'Occident en Orient; Copernic a fait la même supposition pour expliquer les apparences du jour & de la nuit; mais chez notre Auteur ce n'est plus la terre qui parcourt l'écliptique par son mouvement annuel, en nous faisant correspondre successivement aux différens signes du Zodiaque; on suppose avec Ptolomée que le Soleil décrit l'écliptique: il faut ajouter à ceci que la terre parcourt une petite orbite en tournant sur son axe autour du même centre que l'écliptique. Cette orbite est nommée l'orbite terrestre, elle est concentrique à l'écliptique, elle a pour rayon 187 diamètres de la terre; ce rayon répond à l'excentricité du Soleil. Ce ne sont point encore les seules suppositions de

200 *Journal des Sçavans* ;
l'Auteur , il reconnoit dans la terre un second mouvement qu'il appelle de *regression* , c'est un mouvement conique de son axe sur son centre contre l'ordre des signes : on veut par ce mouvement de *regression* satisfaire à la rétrogradation des signes de l'écliptique. Il y a encore un troisième mouvement que l'Auteur nomme de *progression* , par lequel la terre décrit l'orbite dont nous venons de parler ; c'est pour tâcher d'expliquer l'élongation de l'apogée solaire sur l'*anticipation* des signes du firmament ; l'arc annuel que la terre décrit , est proportionnel à cette élongation. Voilà trois mouvemens qu'il faut distinguer , avec lesquels on cherche à rendre raison de la précession des équinoxes , du changement de la latitude des étoiles , & de l'aberration des fixes : nous avons oublié de dire que l'axe de la terre fait sur le plan de son orbite un angle de $23^{\circ} 45'$ environ.

Il s'agit présentement de voir

quelles courbes décriront Vénus & Mercure; on ſçait que dans le ſyſtème de Copernic ces deux planètes ſont placées entre la terre & le Soleil , & que cet aſtre lumineux occupe le foyer de l'ellipſe qu'elles décrivent; il en eſt tout autrement dans l'hypothèſe de l'Auteur: ce n'eſt point une ſeule courbe qu'on puiſſe décrire par un mouvement continu & qui rentre en elle-même telle que l'on conçoit des ellipſes; ce ſont des courbes qui ont divers nœuds & que l'on peut appeller *Courbes feuillées*, il y auroit ici de quoi occuper un profond Géomètre, ſ'il en conſidéroit la nature, le genre, & les autres propriétés: il faut imaginer qu'après une révolution compoſée de pluſieurs nœuds ou ſerpentemens, les planètes recommencent à retracer une nouvelle courbe analogue à la première, & qui coupe celle-ci dans des points différens. Tout ceci poſé, concevez que Vénus & Mercure décri-

202 *Journal des Sçavans*,
vent des courbes feuillées & des
épicycloïdes, qui englobent l'éclip-
tique, ce qui fait dans certains temps
& dans certaines positions, rentrer
l'une & l'autre planète dans l'éclip-
tique ; de manière que par les
nœuds de la *courbe feuillée*, l'éclip-
tique est coupé par l'orbite de ces
deux planètes. Il en est de même de
l'orbite de Mars qui tantôt coupe
l'orbite solaire, & tantôt en sort,
mais dans un rapport beaucoup plus
grand que les orbites de Vénus & de
Mercure, car on sçait combien Mars
est excentrique. Ces courbes feuil-
lées sont représentées dans un des
mémoires de l'Académie des Scien-
ces de l'année 1709, comme dans
l'ouvrage dont nous parlons. Ceux
qui ont lu ce mémoire peuvent se
rappeller que M. Cassini prend ces
courbes pour des apparences pure-
ment optiques, mais l'Auteur les
regarde ici comme réelles.

Quant à Jupiter & à Saturne, il
n'arrive jamais que les *courbes feuil-
lées* que ces planètes décrivent cou-

pent l'écliptique, il suffit seulement d'admettre que tantôt elles s'en approchent, & tantôt elles s'en éloignent. Par rapport aux Satellites de ces planètes, ils ont le mouvement commun avec la planète principale par laquelle ils sont emportés; cependant par leur mouvement propre ces Satellites décrivent des Ellipses. Comme les orbites des Comètes sont fort excentriques, on a imaginé que leurs orbes sont composés d'épicycloïdes & de courbes feuillées, mais plus analogues à celles de Mars, qu'à celles des autres planètes supérieures.

Kepler a rejeté avec raison les excentricités des cercles, & les épycicles; il a substitué aux orbites circulaires l'ellipse Apollonienne; c'est à ce grand Astronôme que nous devons la fameuse règle qui porte son nom & qui sert de fondement à l'Astronomie nouvelle, comme à tout le calcul de Newton. On voit que notre Auteur ne veut point de ces ellipses; il

reconnoit cependant que les temps des révolutions des planètes & des distances suivent le rapport que cet illustre Astronôme a assigné.

. On considère dans la seconde partie de cet ouvrage, ce que c'est que l'éther, de quelle matière notre globe est composé. L'Auteur examine combien on peut distinguer de différens globes, & de quelle nature sont les comètes & les étoiles. Enfin on lit différentes choses par lesquelles on cherche à montrer le rapport de la Physique avec le système astronomique que nous venons de rapporter. Jusqu'à présent les Physiciens avoient distingué deux systèmes, celui des *tourbillons*, l'autre de *l'attraction*, celui-ci peut-être nommé le système de *l'électricité*.

On peut distinguer dans cet ouvrage une troisième partie que l'Auteur doit regarder comme très-importante puisqu'elle donne l'explication de l'arrangement du nouveau système que nous avons tâché

d'expliquer. Le Lecteur fera très-bien de consulter & de lire le discours même de l'Auteur, pour entrer avec plus de facilité dans ses idées. On y trouvera des éclaircissements qui donnent l'intelligence des planches qui sont au nombre de quatre.

Les trois premières représentent le plan du cours annuel du Soleil, autour de l'Ecliptique. On veut y montrer les rapports actuels de cet orbe & de ses lignes avec ceux du firmament à raison de la position actuelle de la terre.

La quatrième & dernière planche représente le mouvement que notre Auteur attribue à Saturne, à Jupiter, & à Mars, considéré à l'égard de la terre & du soleil. On nous assure qu'on a tâché d'y mettre une si grande précision & tant d'exactitude, qu'on peut comparer ces cartes célestes aux meilleures cartes Géographiques.

On doit se contenter de ce court extrait ; il seroit inutile que nous

206 *Journal des Sçavans,*
entraissions dans un plus grand détail ; on a besoin pour toute hypothèse de faire un grand nombre de calculs, & de comparer plusieurs observations. Si d'un autre côté les Physiciens désiroient que nous fissions quelques observations sur le nouveau système de l'Auteur, il n'est personne de ceux qui sont initiés dans ces sciences qui ne puissent les faire ; de plus l'Auteur est persuadé que les preuves que les Géomètres apportent en faveur du système de Copernic, ne sont d'aucune force ; on doit encore moins s'attendre que nous cherchions à fortifier ce nouveau système de quelques raisonnemens qui certainement ne seroient pas goûtés des Physiciens ; nous les abandonnons à l'Auteur d'autant plus volontiers qu'il est seul en état de les faire ; mais de quelque manière que l'on pense, il seroit injuste de se prévenir au point de ne vouloir point examiner : tout ce qui est de système est sujet à bien des

Février 1749.

207

révolutions; il vaut donc mieux
que ceux qui voudront être in-
struits plus au long, aient recours
à l'ouvrage même, c'est le vrai
moyen d'en juger avec connois-
sance de cause, & c'est ce que
desire l'Auteur: il sçait qu'il a en-
trepris une chose difficile en vou-
lant substituer ses propres idées à
celles de Copernic; on est prévenu
si avantageusement pour le systé-
me de ce célèbre Astronôme qu'il
n'y a guères d'apparence que l'on
change sitôt. Cependant on ne
peut trop louer l'Auteur de con-
sacrer son loisir aux sciences; elles
se font honneur d'occuper quel-
qu'un d'une naissance si illustre, &
dont les ancêtres se sont distingués
depuis plusieurs siècles dans les plus
hauts emplois de la guerre.



COURS DE BELLES-LET-
TRES distribué par exercices,
troisième volume in-12. Chez
 Dessaint & Saillant, rue S. Jean
 de Beauvais, à Paris.

L'AUTEUR, ayant terminé les deux premiers volumes par des Lettres, sur la phrase Françoisise comparée avec la phrase Latine, commence son troisième par plusieurs Lettres qui ont rapport à la même matière, mais en la considérant sous une autre face. Les premières Lettres n'avoient presque pour objet que le grammatical. Ici on considère la phrase comme oratoire, c'est-à-dire, selon les qualités qu'elle doit avoir pour entrer dans un discours d'éloquence, où il s'agit de toucher, de plaire & de persuader. Il y avoit dans la phrase des Orateurs Grecs & Latins, un certain art qui faisoit presque toute leur énergie. Quel est cet Art? L'avons nous, ou pou-

vons nous l'avoir dans notre Langue ? Voilà l'objet de ces Lettres , qu'on peut regarder comme autant de dissertations.

L'Auteur entre dans des détails que certaines gens pourroient regarder comme des minucies & des remarques de pure subtilité. Mais ceux qui sçavent l'art , n'ignorent point que ce sont ces prétendues minucies qui font toute la perfection du style ; que c'est delà que dépendent ces charmes secrets , ces nœuds invisibles , qui nous retiennent malgré nous , cette espèce de magie qui nous enchante par une puissance dont nous éprouvons l'empire sans en voir les ressorts. D'ailleurs , l'art de bien dire est si beau , il est d'une utilité si éternelle , qu'il n'en est point qui mérite d'être étudié avec plus de soin.

„ Un Peintre , dit l'Auteur , tra-
„ vaille toute sa vie pour parvenir
„ à représenter au naturel les gout-
„ tes d'eau , le duvet des fruits ,
„ la moiteur de la rosée ; un Mu-

210 *Journal des Sçavans.*

» sicien étudie les plus petites dif-
» férences des sons ; il s'exerce sans
» fin & sans relâche , pour attein-
» dre toutes les finesse d'un air
» qui n'amuse qu'un moment ; &
» l'Eloquence qui gouverne les
» cœurs , qui immortalise la vertu ,
» qui est le plus grand & le plus
» doux lien des hommes , ne mé-
» riteroit pas toute notre appli-
» cation ?

Il y a en général deux parties à
considérer dans un discours : les
choses qu'on y dit , & la manière
dont on les dit. Cette dernière
partie appartient à l'élocution , &
c'est la seule qu'on considère ici.

Les mots sont des sons signifi-
catifs : & en cette qualité , ils doi-
vent 1°. représenter avec vérité ;
2°. avoir un certain rapport avec
les choses signifiées ; 3°. être par-
tagés de manière qu'il y ait des
repos pour l'esprit & pour la res-
piration. Ce qui fait la matière de
trois Lettres , dont la première est
Sur la Naveté ; la seconde, sur l'Har-

monie ; & la troisième , sur le Nombre.

De toutes les qualités qui regardent les mots considérés comme signes de nos pensées , l'Auteur se fixe à la Naïveté , parce que celle-là seule les comprend presque toutes.

Il y a beaucoup de différence entre la Naïveté & ce qu'on appelle une *Naïveté*. On définit l'une & l'autre. Une Naïveté ne convient qu'à un sot , qui parle sans être sûr de ce qu'il dit. Au lieu que la Naïveté ne peut appartenir qu'aux grands génies, aux vrais talens, aux hommes supérieurs.

Comme la Naïveté n'est guères qu'une nuance , il falloit distinguer les pensées *naïves* de celles qui ne sont que *naturelles*, ou *tirées*, ou *forcées*. L'Auteur les définit clairement , & en donne des exemples frappans , par des analyses de quelques endroits de Tite-Live qui n'est queiquefois que naturel , qui est même *tiré & forcé* en quelques

droits, au lieu que Virgile est toujours naïf : & il l'est surtout dans l'endroit cité pour modèle.

Après avoir montré ce que c'est que la Naïveté, il falloit dire en quoi elle consiste. C'est 1^o. dans la brièveté des signes. 2^o. Dans un arrangement conforme à l'intérêt de celui qui parle. 3^o. Dans la liaison des parties. Voici à quoi peuvent se réduire les preuves du premier article.

Toutes nos idées sont complexes : elles peuvent par conséquent être toutes rendues avec plusieurs mots. Mais comme rien n'est plus impatient que l'esprit, quand il attend; si on lui épargne la peine d'entendre ces mots, & que cependant on ne lui en dise pas moins; il a le plaisir de connoître, de connoître vite, & de connoître mieux; parce que la multiplicité des signes partage l'attention & embarrasse les idées. Donc tout homme qui veut plaire doit éviter les longueurs & les circuits; ce qui cependant

Février 1749.

213

a sa restriction, mais restriction, qui ne fait que confirmer le principe.

Quand au second moyen de parvenir à la naïveté, l'Auteur prétend que les mots doivent être, autant que la langue le permet, arrangés dans une phrase, comme les idées le sont dans l'esprit. Or les idées sont dans l'esprit comme les objets dans un tableau. Il y en a un principal qui regne sur les autres, & sur lequel l'attention se porte d'abord. Si cet objet est enfoncé, éclipsé par d'autres objets, le peintre a manqué à la première loi de son art. Le Principe est développé, & prouvé par des exemples qui le rendent sensible.

Le troisième moyen est la liaison intime des parties. Elles se tiennent toutes dans la nature, & doivent se tenir de même dans le discours bien fait. Mais pour aller à ce point, il faut avoir approfondi la matière, il faut en connaître toutes les parties & tou-

tes les articulations. Les Ecrivains médiocres veulent mener la matière parce qu'ils ne peuvent la suivre ; & faute d'avoir reconnu & saisi une partie médiane , qui seroit de liaison , ils font aboutir les unes aux autres des parties qui ne sont point taillées pour joindre. De là ces transitions artificielles , ces tours gauches employés pour couvrir un vuide , enduire une cicatrice, & tromper ceux qui jugent de la solidité de l'édifice par le plâtre dont il est revêtu.

On prouve ensuite que nos bons Ecrivains François peuvent avoir & ont réellement ces trois qualités dans leurs écrits ; que malgré la résistance de la langue , la nature fait arriver à son but , & obtenir à peu près tout ce qu'elle veut , quand on écoute sa voix , & qu'on suit le chemin qu'elle montre. On convient que notre langue étoit autrefois plus naïve qu'elle ne l'est aujourd'hui : on en dit les causes ; & on finit en disant par quel moyen

Février 1749.

215.

on peut parvenir à être naïf quand
on écrit.

Les deux Lettres sur l'Harmonie,
& sur le Nombre, sont intéressantes
pour quiconque aime les Lettres
& surtout les Lettres Françoises.
L'Auteur prouve que quoique nos
bons Ecrivains n'aient pas eu le
secours d'une prosodie rédigée en
art, ils n'en ont pas moins suivi les
règles. La nature agit dans les
hommes excellens. Quand on leur
refuse le secours de la doctrine elle
les met en état de s'en passer, &
les porte elle-même dans une sphé-
re; où, sans avoir connu les règles,
ils en deviennent les modèles. Ainsi
quel que soit l'agrément de l'har-
monie & du nombre, s'il est fondé
sur la nature; il doit être dans
les bons Auteurs François comme
il est dans les Grecs & les Latins.
Non au même degré, au moins
de la même espèce, puisque nous
sommes des hommes aussi bien
qu'eux. Il ne s'agit donc que de
voir précisément en quoi consiste

116 *Journal des Sçavans*,
stè le nombre & l'harmonie, car
il ne faut pas les confondre.

L'harmonie est un accord de
sons qui se suivent sans interrup-
tion, comme un fleuve qui roule
ses flots avec bruit. Le nombre est
un mouvement partagé par espa-
ces, c'est l'eau qui tombe goutte
à goutte. Ainsi les phrases consi-
dérées comme une suite de sons
qui se succèdent, sont soumises
aux règles de l'harmonie; & quand
on les considère comme terminées,
elles le sont à celles du nombre.

Pour mettre la nature de l'har-
monie dans un jour convenable, il
falloit remonter jusqu'aux premiers
élémens du langage, faire voir
quelle a été la génération des mots,
quels sons sont durs, secs, sourds,
clairs, doux, harmonieux. Ces
principes posés & expliqués, l'Au-
teur distingue deux sortes d'harmoni-
e, l'une qu'on appelle chant,
mélodie dans la musique & qui
dans le discours est l'accord des
syllabes & des mots entr'eux; l'aut-
re

tre qui retient le nom du genre, c'est l'accord de ces mêmes syllabes & de ces mots avec les choses qu'ils représentent & qu'ils contiennent.

Pour mettre la mélodie dans le discours, il faut éviter les chocs des consonnes & les hiatus. La langue Française a en ce point de l'avantage sur la Latine, l'Auteur le prouve par des détails. Il prétend même qu'elle est une des langues, où il y ait plus de mélodie, sans en excepter même la Grecque, & que c'est une des raisons qui lui ont donné cet ascendant qu'elle a pris aujourd'hui dans toute l'Europe.

L'harmonie consiste dans l'accord des sons avec les objets significatifs & du style avec le sujet. Les extraits ne nous permettent pas d'entrer dans le détail des preuves dont se sert l'Auteur, sont présentées nettement, & sont accompagnées d'exemples qui y ajoutent un nouveau mérite.

218 *Journal des Savans* ;
degré d'autorité. Il diffère ici
deux morceaux , l'un tiré des Let-
tres de Madame de Sévigné, & l'au-
tre de M. Flechier , de manière à
donner l'idée la plus claire du style
simple , & du style élevé.

Ce que dit l'Auteur sur le nom-
bre demande à être lu avec beau-
coup d'attention. La matière est
subtile par elle-même , il s'agit de
discuter ce qu'il y a de plus fin
dans la partie musicale de l'oraison.

Le nombre n'est ainsi nommé
parce qu'il ne peut-être que de
plusieurs. L'unité ne fait pas nom-
bre dans l'arithmétique ; un seul
temps ne fait pas mesure dans la
musique ; une seule ligne dans la
géométrie ne fait ni symétrie ni
proportion ; ainsi dans le discours
un seul mot , un seul membre de
période , considéré comme seul ,
ne peut produire ce qu'on appelle
nombre. Le nombre ne peut-être
qu'entre des parties multipliées ,
qui ont entr'elles quelque rapport
d'égalité ou d'inégalité : *Distinctio.*

*et equalium et sapè inaequalium intervallo-
rum percussio. numerum con-
fioit. Cic.*

Pour marcher avec ordre l'Au-
teur prend le terme de nombre dans
les differens sens qu'on lui donne.
Il y en a quatre. Dans le premier
il signifie un espace, quel qu'il soit,
ayant rapport avec un autre espace.
Dans le second, il s'entend de la
manière dont une phrase se termi-
ne : c'est ainsi qu'on dit une chute
nombreuse. Dans le troisième il si-
gnifie ce que les Musiciens appel-
lent le mouvement. Enfin dans le
quatrième c'est le metre des Grecs,
& le pied des Latins.

L'Auteur explique ces quatre
sens, fait voir comment le nombre
peut se trouver dans un discours
François dans chacun de ce sens,
soit de la même espèce que chez
les anciens, soit en équivalent;
mais il s'étend surtout sur le nom-
bre pris dans le premier sens. Il
distingue les espaces ou intervalles
qu'exige la respiration, ceux de

l'esprit, ceux de l'oreille, ceux de l'objet. Il fait voir l'origine de la versification & de ses principales règles, qui consistent dans la distribution des intervalles, il montre que les intervalles agréables dans la poésie, sont les mêmes dans la prose, il cite des morceaux de Flechier, de Bourdaloue, où tous les membres de phrases sont marqués dans l'intervalle même de nos vers, c'est-à-dire, qu'ils sont de douze temps, ou en deçà. Il examine les combinaisons des intervalles, tantôt égaux, tantôt inégaux : leur progression, tantôt ascendante, tantôt renversée, tantôt rompue ; enfin toute cette Lettre, aussi bien que les deux précédentes est remplie d'observations nouvelles, ou qu'on n'avoit pas encore présentées avec cette netteté.

Nous ne dirons qu'un mot sur une dernière Lettre ajoutée à celles-ci. Elle a pour objet la déclamation : l'Auteur ne se propose point de donner des règles, mais

seulement de faire voir quel est l'importance de cette partie dans l'Orateur. Le langage du geste & du ton de voix, a une signification que tout le monde entend, chaque homme en particulier a le sien, qui lui est propre, individuel, attaché à sa personne. Il est susceptible de toutes les beautés & de tous les défauts de l'élocution, il a sa naïveté, sa vérité, son énergie, sa mélodie, son harmonie, les variations, les intervalles, les repos, les chutes, son mouvement, & il n'y a pas une de ces parties qui n'ait besoin d'art & de règles. D'où l'Auteur conclut que quiconque veut être Orateur doit cultiver cette partie avec le plus grand soin.

Toutes ces Lettres, qui sont au nombre de dix, y comprises celles du second Volume, n'entrent point absolument dans le plan d'un ouvrage, destiné aux jeunes gens. Elles sont plus pour ceux qui savent déjà les Belles-Lettres, que

222 *Journal des Sçavans*,
pour ceux qui les apprennent. Ce-
pendant comme elles roulent sur
des matières qui tiennent essentiell-
lement, au goût & à l'art, soit
poétique, soit oratoire, l'Auteur
a cru qu'il seroit bon d'expliquer
ces matières une bonne fois, afin
de pouvoir y renvoyer dans l'oc-
casion.

Après ces Lettres l'Auteur ren-
tre entièrement dans son plan,
pour n'en plus sortir. Il donne un
Exercice sur la poésie Didactique.
Son premier dessein avoit été d'en-
faire un sur l'art poétique d'Hora-
ce ; mais comme il considère la
Littérature par le côté philoso-
phique, c'est-à-dire, en établissant
d'abord les règles & les principes,
& en donnant ensuite les différens
ouvrages des bons Auteurs, com-
me des modèles de l'application
de ces règles, il a trouvé qu'il se-
roit mieux de développer la nature
même du poème Didactique, &
d'employer l'art poétique d'Ho-
race comme un exemple de ce gen-

re. Ce plan est d'autant plus avantageux qu'il donne occasion d'expliquer la nature du poëme Didactique, ce que personne n'avoit fait avec une certaine étendue; & qu'en même temps, la comparaison du poëme de doctrine avec le poëme de fiction répand beaucoup de jour sur la nature de celui-ci.

L'objet naturel de la prose est d'instruire. Celui de la poésie est de plaire. Néanmoins comme il s'est trouvé des hommes qui réunissoient en eux-mêmes les connoissances instructives, & le talent poétique, ils ont voulu réunir dans leurs ouvrages ce qui étoit réuni dans leurs personnes. Ils ont mis en vers les matières de doctrine. Les uns ont écrit des faits; leur poëme a été *Historique*; d'autres ont pris pour objet des systèmes à établir, ils ont fait des *poëmes Philosophiques*; enfin s'ils ont traité des Arts & donné des règles; on a appelé leurs ouvrages *poëmes Didactiques*, du nom du genre, par-

ce que le mot *Didactique* renferme les trois espèces. L'Auteur développe avec assez d'étendue tout ce qui a rapport à la matière, & à la forme de ce genre, il cite quelques morceaux de Lucrèce, qu'il compare avec le commencement des *Géorgiques* de Virgile, mais il se hâte d'arriver à l'art poétique d'Horace qui est son principal objet.

De tous les Poètes Latins Horace est celui qu'on lit le plus; & de toutes les poésies d'Horace, il n'y en a point qui mérite d'être lue plus que son *Art Poétique*. C'est en quelque sorte le code de la raison & du bon sens, par rapport aux beaux Arts.

Mais comme on a droit de demander, à quiconque entreprend d'expliquer un art poétique, ce que c'est qu'un art en général; comment les arts se sont formés; quelles en sont les espèces, ce que les beaux arts, les arts d'imitation, ont de commun entr'eux; l'Auteur répond à toutes ces que-

sions; & conclut en faisant voir que l'art poétique d'Horace est la règle de tous les arts, qu'on appelle beaux arts par excellence.

La traduction qu'il donne est nouvelle d'un bout à l'autre, elle est exacte & serrée, & de proche en proche; le Traducteur qui ne traduit que pour faciliter l'instruction, s'arrête pour expliquer le texte, pour développer les principes, faire voir toute l'étendue des idées du Poète: & quoiqu'il y ait dans cette explication beaucoup de choses qui aient déjà été dites, cependant on voit qu'elle coule de source, & que c'est le fruit d'une étude sérieuse & approfondie.

Nous n'en donnerons qu'un morceau par lequel on pourra juger du reste. Voici la traduction & l'explication de ce fameux passage sur les mœurs & les caractères qu'on doit donner aux personnages.

Aus famam fignere: aut sibi convenientia

sequi.

226 *Journal des Sçavans ;*
Scriptor honoratum si forte reponis Achillem ;
Impiger , iracundus , inexorabilis , acer ,
Jura neget sibi nata ; nihil non arroget armis.
Sic Medea ferox , invictaque ; flebilis Ino ,
Perfidus Ixion ; Io vaga , tristis Orestes .
Si quid in expertum seena committis , & audes
Personam formare novam ; servetis ad
imam ,

Qualis ab incepto processerit : & sibi constet .
Difficile est propriè communia dicere : in quo
Actino Iliacum carmen deducis in actus ,
Quam si proferres ignota , indiétaquo primus .

» Peignez d'après la renommée ;
 » ou si vous créez , que toutes les
 » parties se conviennent. Si par ha-
 » zard vous remontrerez Achille ven-
 » gé ; qu'il soit actif , emporté , in-
 » flexible , ardent ; qu'il se croie
 » au dessus des loix , qu'il s'arroge
 » tout par les armes. Médée se-
 » ra fière , inébranlable ; Ino gé-
 » missante ; Ixion perfide , lo er-
 » rante ; Oreste sombre & rêveur.
 » Si vous osez donner au Thés-

„tre un sujet entièrement neuf,
 „ & créer un caractère; qu'il soit
 „ à la fin tel que vous l'aurez mon-
 „ tré au commencement; qu'il ne
 „ se démente nulle part. Il est bien
 „ difficile de donner des traits pro-
 „ pres & individuels, à ce qui n'a
 „ rien que de générique. Il vaut
 „ mieux mettre sur le Théâtre
 „ quelque sujet tiré de l'Illiade, que
 „ de donner des choses inconnues,
 „ & dont personne n'ait jamais
 „ parlé.

Ce morceau, dit l'Auteur, est
 rempli de difficultés, & demande
 une assez longue discussion.

„ Peignez d'après la Renommée :
 „ ou se vous créez, que toutes les
 „ parties se conviennent. Voilà le
 „ principe, la règle, que donne
 „ Horace par rapport aux caracté-
 „ res poetiques.

„ Le Poète n'a que deux moyens;
 „ le premier est de peindre d'après
 „ les idées du Public; le second est
 „ de peindre d'après ses propres
 „ idées.

» Pour expliquer ceci nettement ;
 » on peut distinguer en quelque for-
 » te quatre mondes : le monde exi-
 » stant , c'est la société de laquelle
 » nous faisons partie ; le monde hi-
 » storique qui est peuplé de grands
 » noms , & rempli de faits célèbres ;
 » le monde fabuleux , qui est rempli
 » de Héros & de Dieux imaginaires ;
 » & enfin le monde possible , où tous
 » les êtres existent dans les généra-
 » lités seulement , & où l'imagina-
 » tion peut créer des individus cara-
 » ctérisés par tous les traits d'exi-
 » stence , & de propriété Ainsi Ari-
 » stophane peignoit Socrate , sujet
 » tiré de la société actuellement exi-
 » stante. Les Horaces sont tirés de
 » l'Histoire , Medee est tirée de la
 » Fable , & Tartuffe du monde pos-
 » sible. Dans les trois premiers mon-
 » des , le Poète peint d'après la Re-
 » nommée Dans le quatrième il ne
 » peint que d'après les propres idées.
 » Peignez d'après la renommée.
 » Les choses fussent elles fausses
 » pourvu que la peinture soit con-

» forme à l'opinion qu'on en a , le
 » Public saisira la ressemblance , &
 » il dira que vous avez bien peint.
 » Horace dit , d'après la Renom-
 » mée , & non d'après la vérité. La
 » vérité , quoique vérité , ne peut
 » flatter dans la copie qu'on en fait ,
 » qu'autant qu'elle est connue elle-
 » meme ; parce que sans cela , la co-
 » pie & le modèle ne peuvent avoir
 » le rapport de ressemblance pour
 » les Spectateurs. On ne veut pas di-
 » re que le portrait d'un homme
 » qu'on ne connoit nullement lui
 » ressemble , quoiqu'il lui ressemble
 » en effet. Ainsi le Poëte doit s'em-
 » barasser moins de la réalité des
 » choses , que de l'opinion de ceux
 » qui les croient réelles.

» Voilà ce que le Poëte doit fai-
 » re touchant les caractères tirés
 » de la société actuelle , ou de l'Hi-
 » stoire , ou de la Fable.

» Quant aux caractères de pure
 » création & dont les Spectateurs
 » n'ont d'eux-mêmes aucune idée ,
 » voici ce qu'Horace veut qu'on pra-

» tique. Etablissez-les une bonne,
 » fois par des traits frappans, &
 » qu'ils se montrent toujours con-
 » formes à ce qu'ils ont paru être la
 » première fois. C'est delà que par-
 » tira le Spectateur pour vous juger :
 » & le caractère sera vrai, non par
 » la ressemblance avec un modèle,
 » puisqu'il n'en a de connu ni par
 » l'Histoire, ni par la Fable, mais
 » par celle qu'il a avec lui même; de-
 » sorte que pris dans différentes scé-
 » nes, il sera modèle dans les pre-
 » mières, & copie fidelle dans les
 » autres.

» De ces deux manières, la pre-
 » mière au jugement d'Horace, est
 » bien plus aisée que la seconde :
 » parce que, *difficile est propriè com-
 » munia dicere*, il est difficile de
 » donner un caractère individuel à
 » ce qui n'a rien que de générique.
 » Comment donner à l'homme A,
 » ou B, un caractère qui lui soit pro-
 » pre ? Le connoit-on ? Des que
 » vous dites que c'est un homme, je
 » conçois qu'il a les parties essen-

tielles de l'homme, que c'est un
 animal doué de raison : il a l'essen-
 ce, *communis*, ce qui est commun
 à tous les individus de l'espèce.
 Mais n'ayant jamais existé ni dans
 la Fable, ni dans l'Histoire, il n'a
 aucun caractère propre par où je
 puisse le distinguer de la masse
 commune : *diffusæ est propria di-*
cere. Qu'on me nomme Néron,
 Achille, aussi-tôt je vois non-seu-
 lement les qualités qui leur sont
 communes, mais leurs qualités
 caractéristiques & personnelles,
 la cruauté & la valeur. Si au con-
 traire on eut nommé il y a deux
 cens ans Tartuffe, on auroit dit
 c'est un homme ; mais n'annon-
 çant rien de propre à caractériser
 la personne, on l'eut regardé
 comme un être imaginaire & qui
 n'a point de forme propre. Qu'on
 le nomme aujourd'hui, depuis
 que Molière lui a donné une exis-
 tence poétique sur son Théâtre,
 il a un caractère individuel, on
 dit : *Tartuffe est un homme hypo-*

» crite, de même qu'on dit: Néron
 » est un homme cruel.

» Il me semble que ce passage ne
 » peut point avoir d'autre significa-
 » tion. *Communis* en bon Latin, si-
 » gnifie choses génériques, surtout
 » quand il est opposé à *proprie*, qui
 » signifie choses particulières, per-
 » sonnelles, & comme nous avons
 » dit, individuelles. *Frère*, dit Quin-
 » tilien, *communis*, *generalis* sunt.
 » Et une ligne au-dessus, *communibus*
 » *ad propria* *ve* *riamus*. D'ail-
 » leurs ce qui précède, & ce qui suit
 » le prouve suffisamment. Tout ce
 » morceau étant un, une partie doit
 » expliquer l'autre. Il vaut bien
 » mieux, dit Horace, mettre sur le
 » Théâtre quelque personnage con-
 » nu, que d'y montrer des choses
 » dont personne n'ait parlé, *inditæ*;
 » & qu'on ne connoisse en aucune
 » manière, *ignota*; tels sont les êtres
 » qui ne sont que possibles, & qui
 » n'ont jamais eu aucune sorte d'e-
 » xistence.

» Telle est la manière dont l'Au-

leur traite les endroits difficiles, s'il n'atteint pas toujours le vrai sens, ce que nous ne décidons pas, du moins il présente celui qu'il adopte, avec tout ce qui peut lui donner un air de probabilité & de vraisemblance. Une remarque particulière de l'Auteur, c'est qu'Horace, selon lui, n'a eu pour objet que de traiter de la Tragédie. Il en donne une raison plausible, qui est qu'Horace, ayant approfondi la matière, avoit compris que tout l'Univers poétique étoit renfermé dans le vraisemblable, & que s'il traitoit bien cet objet, quoique sur un seul genre, il auroit traité les autres genres suffisamment, & qu'ainsi il s'étoit élevé au-dessus des menues analyses, pour se porter tout d'un coup aux principes, laissant au Lecteur intelligent, à tirer des conséquences particulières pour chaque genre.

Le volume se termine par quelques morceaux de Vida, de Des-

234 *Journal des Savans ;*
préaux, de Sables, tellement choi-
sis, que cette partie peut être re-
gardée comme un sorte de Rhé-
tique ou de Poétique, où on trou-
ve les principes communs qui peu-
vent régler les Orateurs & les Poë-
tes quand ils composent, & les
Lecteurs, quand ils veulent juger
de la poésie, ou de l'éloquence.

*DISSERTATION SUR L'U-
TILITE' de la soie des Araignées
en-Latin & en François ; à la-
quelle on a joint l'analyse chimique
de cette soie, avec quelques au-
tres piéces qui ont été faites à ce
sujet ; par M. BON, Conseiller
d'Etat, & premier Président ho-
noraire en la Cour des Comptes,
Aides & Finances de Montveller.
A Avignon, chez François Gi-
rard, place S. Didier, 1748.
in-8°. de cent-onze pages. Et
se trouve à Paris, chez Huart &
Moreau, Libraires de la Reine,
& Libraire-Imprimeur de M. le*

Florian 1749. 234
Dauphin, à la Justice & au grand
S. Bazile, rue S. Jacques.

MONSIEUR Bon fait voir en commençant sa dissertation les agrements & l'utilité de l'histoire naturelle, & combien de personnes illustres l'ont cultivée avec soin. Il remarque que François I. sans autre étude que celle de la conversation des Sçavans Jacques Cholin, & Pierre Castellan, n'ignoroit rien de tout ce que les Auteurs anciens & modernes avoient écrit, tant sur les animaux, insectes, plantes, métaux, que sur les pierres précieuses. Peut-on suivre un modele plus respectable que celui d'un Prince nommé avec justice le pere des Muses?

Après cette espece d'apologie que donne l'Auteur de l'emploi qu'il fait d'un temps, qu'on ne pourroit certainement lui reprocher d'avoir consacré à des delassemens moins utiles à la société, il annonce sa découverte, qui consiste à tirer des

Araignées une soie aussi forte, & aussi lustrée, que celle que fournissent les Vers à soie.

Il n'entre point dans le detail de toutes les especes d'Araignées ; il se contente de remarquer que c'est des Araignées à pattes courtes que vient la soie dont il parle, & après une courte description de la partie superieure de leur corps, il s'arrête principalement à celle de leur anus, parce que c'est l'endroit d'où elles tirent leur soie. Voici les propres paroles de l'Auteur.

„ Il est certain que toutes les
„ Araignées filent par l'anus, au-
„ tour duquel il y a cinq mamme-
„ lons, qu'on prend d'abord pour
„ autant de filieres par où le fil
„ doit se mouler. J'ai trouvé que
„ ces mammelons estoient muscu-
„ leux, & garnis d'un sphincter.
„ J'en ai remarqué deux autres un
„ peu en dedans, du milieu des-
„ quels sortent veritablement plu-
„ sieurs fils en assez grande quan-
„ tité, tantôt plus & tantôt moins ;

„ & c'est par une mécanique sin-
 „ guliere que les Araignées s'en-
 „ servent, lorsqu'elles veulent pas-
 „ ser d'un lieu à un autre. Elles se
 „ pendent perpendiculairement à
 „ un fil. Tournant ensuite la tête
 „ du côté du vent, elles en lancent
 „ plusieurs de leur anus, qui par-
 „ tent comme des traits, & si par
 „ hazard le vent qui les allonge
 „ les colle contre quelque corps
 „ solide, ce qu'elles sentent par la
 „ résistance qu'elles trouvent en les
 „ tirant de temps en temps avec
 „ leurs pattes, elle se servent de
 „ cette espece de pont pour aller
 „ à l'endroit où ces fils se trouvent
 „ attachés. Mais si ces fils ne ren-
 „ contrent rien à quoi ils puissent
 „ se prendre, elles continuent tou-
 „ jours à les lacher jusqu'à ce que
 „ leur grande longueur, & la for-
 „ ce avec laquelle le vent les pousse
 „ & les agite surmontant l'equili-
 „ bre de leur corps, elles se sen-
 „ tent fortement tirer. Alors, rom-
 „ pant le premier fil qui les tenoit

» suspendues, elles se laissent em-
» porter au gré du vent, & volti-
» gent sur le dos, les pattes éten-
» dues; c'est de ces deux manieres
» qu'elles traversent les chemins,
» les rues, & les plus grandes rivie-
» res. »

Les Araignées ont de deux sor-
tes de fils, un foible, qui ne leur
sert qu'à faire la toile dans laquelle
les mouches viennent s'embarraf-
ser; l'autre beaucoup plus fort,
d'ont elles enveloppent leurs œufs,
pour les mettre à couvert du froid
& des insectes. Ces fils entortillés
d'une maniere lâche autour des
œufs, sont assez semblables aux
coques des Vers à soie préparées
& ramollies pour les mettre sur une
quenouille. Les Araignées les sus-
pendent en quelque endroit à l'a-
bri du vent & de la pluie. Ce sont
ces coques qui fournissent une soie
qui ne le cede en rien à la beauté
de la soie ordinaire, qui prend
aisément toutes sortes de couleurs,
& dont on fait des étoffes d'un sort

bon usage. L'Auteur en a fait faire sur le métier des bas, & des mitaines; ce qui prouve qu'elle est en état de soutenir toutes les secousses des métiers. Car celui qui sert à la fabrique des bas est un de ceux qui fatiguent le plus les matières.

Il faut voir dans l'Auteur de quelle manière il prépare les coques avant qu'on en puisse fabriquer des étoffes, de quels expédiens il s'est servi pour en avoir un nombre qui put fournir assez de soie pour la travailler, & les avantages qu'on pourroit retirer de cette soie pour les manufactures; s'il étoit possible d'en avoir une assez grande quantité.

Mais ce n'est point seulement pour les manufactures que la soie des Araignées peut être utile. Elle fournit par la distillation une grande quantité d'esprit & de sel volatils, c'est-à-dire au moins autant que la soie ordinaire, celui de tous les mixtes qui en donne la



Février 1749. 241

Prendent du sel volatil qu'on prend en
grande quantité, on met la cor-
dans un fourneau de reverbera-
los, & l'on y adapte un grand
on, dont on lute exactement
ointures avec plusieurs papiers
és, & une vessie de cochon
pillée par dessus. On commen-
ce à faire un feu très-lent, que
l'on augmente de demi-heure en
demi-heure jusqu'au dernier degré.
Sort d'abord une liqueur blan-
che comme de l'eau, aussi est-ce
un véritable phlegme: une heure
après la liqueur devient roussâtre;
à une autre heure après le ballon
se remplit de vapeurs blanches,
qui s'attachent à ses parois, & for-
ment un sel concret. Quand le bal-
lon n'est plus trouble, au moyen
d'un feu très-violent on fait sortir
une huile épaisse, & on laisse re-
poser le tout quand il ne passe
plus d'huile.

Le lendemain on agite tout ce
qui est dans le ballon pour que le
concret se dissolve, & on verse.

Février.

L

plus. Ce sel & cet esprit sont extrêmement actifs, & beaucoup plus que celui de crane humain, de corne de cerf, & de beaucoup d'autres mixtes, & peut être employé à la composition de gouttes analogues à celles qui sont connues sous le nom de gouttes d'Angleterre.

Ces gouttes, inventées par M. Lister, Medecin du Roy d'Angleterre Charles II, sont composées de l'esprit volatil de soie crue. C'est la description que M. Bon en a vue dans les memoires de l'Academie des Sciences de Paris, qui lui a donné l'idée de distiller les coques d'Araignées, & l'evenement a répondu à ses esperances, puisque cinq onces de coques d'Araignées lui ont donné cinq dragmes de sel alcali volatil, par le procédé que nous allons decrire d'après lui.

Après avoir mis dans une cornue de verre bien lutée une quantité suffisante de coques, ou même de toiles d'Araignées, car celles-ci contiennent

Février 1749. . . . 241

contiennent du sel volatil quoiqu'en moindre quantité; on met la cornue dans un fourneau de réverbère clos, & l'on y adapte un grand ballon, dont on lute exactement les jointures avec plusieurs papiers collés, & une vessie de cochon mouillée par dessus. On commence par faire un feu très-lent, que l'on augmente de demi-heure en demi-heure jusqu'au dernier degré. Il sort d'abord une liqueur blanche comme de l'eau, aussi est-ce un véritable phlegme: une heure après la liqueur devient roussâtre, & une autre heure après le ballon se remplit de vapeurs blanches, qui s'attachent à ses parois, & forment un sel concret. Quand le ballon n'est plus trouble, au moyen d'un feu très-violent on fait sortir une huile épaisse, & on laisse refroidir le tout quand il ne passe plus d'huile.

Le lendemain on agite tout ce qui est dans le ballon pour que le sel concret se dissolve, & on verse

Février,

L.

toute la liqueur dans un entonnoir garni de papier gris , sur lequel reste une huile grasse , que l'Auteur donne comme un baume excellent contre les rhumatismes & les sciaticques. On rectifie à un bain de sable doux la liqueur qui a passé au travers le papier gris , & l'on distille jusqu'à ce que la liqueur sorte lymphide. On délute alors les vaisseaux , & l'on garde à part celle qui a passé dans le recipient.

Si l'on veut faire des gouttes dans le goût de celles d'Angleterre , sur chaque once d'esprit , on met douze gouttes de bonne essence de canelle , & pareille quantité d'essence de girofle. On met ces liqueurs en digestion pendant un mois suivant les regles de l'art , & on les conserve dans des bouteilles bien bouchées pour s'en servir au besoin.

En mêlant au lieu des essences de girofle & de canelle , celles de genievre , de rhue , ou de castor ,

on en compose des gouttes hysteriques , propres pour calmer les maladies nerveuses connues sous le nom de vapeurs.

Enfin en y mêlant l'essence de castor & le laudanum , il en résulte des gouttes anodynés propres à certaines maladies convulsives , ou spasmodiques.

Il est bon de remarquer que l'Auteur nomme alexiteres celles de la premiere description , & qu'il les recommande dans tous les cas où les liqueurs ont besoin d'être animées , & notamment dans l'apoplexie , la paralysie , &c.

La decouverte de M. Bon , qui n'est plus nouvelle aujourd'hui , puisqu'elle est de 1708 ou 1709 ; n'a pas eu des suites aussi avantageuses qu'il s'en étoit flatté. La difficulté d'élever des Araignées en assez grande quantité pour substituer leur soie à la soie ordinaire a degouté les curieux. Cette même difficulté a influé sur les preparacions medicinales dont nous ve-

244 *Journal des Sçavans*,
nous de parler, & l'esprit volatil
de soie crue n'a plus été troublé
depuis longtemps dans la posses-
sion où il étoit de servir à la con-
fection des gouttes d'Angleterre.
Ceci soit dit, non pour diminuer
le mérite des travaux de M. Bon,
mais pour n'induire en erreur au-
cun de ceux qui pourront lire no-
tre extrait.

On trouve à la suite de l'analyse
chimique de la soie des Araignées,
qui fait la seconde piece du recueil,
une These soutenue dans les Eco-
les de Medecine de Montpellier,
par M. Billebot, sous la presidence
de M. Bezac, sur la question : *si les*
gouttes de Montpellier (c'est ainsi
que l'on nommoit les gouttes ale-
xiteres) *conviennent dans l'apople-*
xie, & la conclusion est affirmative.
Au reste le mérite de la nouveauté
n'a point assez fait prestige au Ba-
chelier pour lui faire regarder les
gouttes de Montpellier comme
convenables à toutes les especes
d'apoplexies ; il ne veut qu'on les

Février 1749. 245

employe que contre celle qui est produite par l'épaississement de la lymphe ; & l'engorgement du cerveau qui en est la suite. Nous allons donner le précis de ce morceau, le seul de ceux qui suivent l'analyse chimique qui soit susceptible d'extrait. Les autres sont une lettre de M. Fagon , premier Medecin du Roy à M. Bon , pour remercier ce Magistrat des gouttes d'Araignées qu'il lui avoit envoyées , & lui apprendre que l'analyse qu'on avoit faite de leurs coques au Jardin Royal étoit conforme à celle qu'il avoit faite à Montpellier ; une Eglogue Latine du P. Vaniere , Jesuite , où M. Bon , sous le nom de Menalque , est félicité de sa découverte ; & une lettre du P. Poujet , Prêtre de l'Oratoire , sur le même sujet. Revenons à notre Thèse.

M. Billebot définit l'apoplexie, *une abolition contre nature des fonctions animales, principales & subalternes, pendant que les fonctions vitales & naturelles subsistent, mais*

246 *Journal des Sçavans,*
s'exécutent avec embarras & diffi-
culté.

L'exercice de toutes les fonctions dependant de l'abord des esprits aux parties organiques, il faut qu'il manque d'en aborder à celles qui ne peuvent executer leurs mouvemens; or le cerveau ne peut manquer d'en distribuer à toutes les parties, si les couloirs destinés à leur secretion sont libres. Ils ne peuvent cesser de l'être que par la compression ou par l'obstruction. L'obstruction se fait par des matieres épaisses, & la compression par l'affaissement du crane à l'occasion de quelque coup, les inflammations, les suppurations, ou la trop grande rarefaction du sang, par quelque cause qu'elle soit produite.

Les causes de l'apoplexie étant telles qu'on vient de le deduire, il est plus etonnant que les esprits continuent de se distribuer à quelques organes, qu'il ne l'est qu'ils manquent à quelques-uns. Mais si quelques-uns n'en sont point pri-

vés, c'est que leurs nerfs ne viennent pas du même endroit qui les fournit à ceux qui le font ; or les nerfs qui servent aux mouvemens vitaux & naturels viennent du cer-
velet, dont la tiffure plus ferme le garantit en partie de l'action des causes qui compriment ou ob-
struent le cerveau.

Il y a donc, continue l'Auteur, deux especes d'apoplexie ; une san-
guine, produite par la rarefaction du sang ; l'autre pituiteuse, pro-
duite par son epaississement. Il est evident qu'un remede aussi volatil que les gouttes d'araignées aug-
menteroit l'activité de la premiere cause ; mais il le paroît être égale-
ment que cette même volatilité les rend tres-propres à combattre avec succès l'apoplexie produite par l'epaisseur de la lymphe. Au reste pour qu'elles puissent produire l'ef-
fet desiré, il convient d'y preparer le malade par les evacuations con-
venables, provoquées au moyen des emetiques & des purgatifs, lesquels

248 *Journal des Sçavans,*
nettoient les premières voyes des
impures, qui sont communement
le foyer de la maladie.

Les gouttes d'Araignées n'étant
plus d'usage, nous aurions crain-
tu'on ne nous reprochât de nous
amuser en décrivant la manière de
s'en servir, si les gouttes d'Angle-
terre ne demandoient les memes
precautions dans leur application.
Or elles ne sont point encore exclues
de la pratique ordinaire. On pour-
ra leur appliquer ce que nous avons
dit de celles de Montpellier.

Nous terminerons cet extrait
par un avis au Libraire d'Avignon ;
c'est de faire corriger les ouvrages
par une personne intelligente. S'il
n'est pas possible qu'il n'échappe
quelques fautes à ceux qui sont le
plus au fait de la correction des
epreuves, elles sont du moins en
plus petit nombre, & moins essen-
tielles que celles qui se trouvent
dans le Latin de l'ouvrage dont
nous venons d'entretenir nos Le-
cteurs.

PLUTARCHI DE ISIDE ET
OSIRIDE liber græce & Angli-
cè. Græca reccusuit, emendavit,
commentario auxit, versionem
novam Anglicanam adjecit Sa-
muel Squire. A. M. Archidia-
conus Bathoniensis; accesserunt
Xylandri, Baxteri, Bentleii,
Marklandi conjecturæ & emen-
dationes. Cantabrigiæ Typis
Academicis. C'EST-A-DIRE: *traité de Plutarque sur Isis, & Osiris en Grec & en Anglois, corrigé & traduit par M. Samuel Squire, Maître-ès-Arts, Archidiacre de Bath.* A Cambridge, 1744. in-8°. pp. 189. pour le texte Grec, & 112 pour la version Angloise, sans y comprendre la préface.

C E traité de Plutarque a toujours été regardé par les Sçavans comme un monument extrêmement utile pour l'intelligence des antiquités Egyptiennes. Ceux qui se sont appliqués à la Mythologie ;

y ont trouvé les plus grands secours, soit qu'ils se soient proposé de ramener la fable à la vérité de l'Histoire, soit qu'ils ayent cherché à démêler quelles étoient les loix & les coutumes des Anciens, soit qu'ils ayent voulu pénétrer quelles étoient leurs opinions sur différentes questions de la Philosophie, & quels étoient les dogmes de leur religion. Ceux même d'entre les Sçavans qui ont recherché les premiers établissemens des Empires & des Dynasties, & qui ont voulu suivre les peuples dans leurs migrations, ont tiré de grandes lumières de cet ouvrage. Enfin c'est le seul livre ancien, qui nous fournisse une explication suivie des vérités Historiques, des dogmes & des cérémonies Religieuses, que les Egyptiens avoient pris soin d'envelopper de leurs figures & caractères hiéroglyphiques.

On peut juger par là, combien on est redevable à M. Squire d'avoir choisi ce traité entre tous les ou-

Février 1749. 251

vrages de Plutarque, pour en donner une nouvelle édition. Mais il n'appartient qu'à ceux qui ont tenu de le lire dans les éditions précédentes, de sentir toutes les obligations, qu'on a au nouvel Editeur. Le texte Grec étoit ci-devant, non seulement mal ponctué, & rempli de fautes; mais il y avoit des constructions entières si défigurées qu'il n'étoit pas possible d'y trouver aucun sens. Il y avoit même des lacunes de plusieurs mots; notre Editeur a fait les plus grands efforts pour rétablir le texte dans toute sa pureté. Quoiqu'il ait été destitué du secours des manuscrits, il y a suppléé par la sagacité de son esprit & par la profonde connoissance qu'il a de la littérature Grecque. Les corrections qu'il a faites, sont la plûpart très heureuses; elles sont fondées en partie sur d'autres passages de Plutarque où cet Auteur explique plus nettement la pensée sur le même sujet, & elles sont en partie justifiées par des

252 *Journal des Sçavans*,
citations d'Hérodote, de Diodore,
de Sicile, de Platon, & d'autres
Auteurs qui ont écrit de l'Egypte,
& qui ayant voyagé dans le pays,
ont été à portée de s'instruire des
usages & des idées particulières à
cette nation.

M. Squire a suivi le texte de l'édition de Francfort, excepté dans les endroits où il y avoit des fautes visibles. Il a conféré les deux éditions de Basle & celle d'Alde, & il a profité des variantes que Xylander avoit tirées du MS. de Petau, & qu'il avoit rapportées à la fin de son édition. Il a distingué le texte en paragraphes contre l'usage ordinaire des MSS. qui ne mettant aucune distinction dans les matières, & n'ayant point d'*Alinéa* donnent beaucoup de peine, à ceux qui veulent chercher quelque passage. Enfin l'Editeur a mis à profit les corrections & les remarques de Xylander, de Baxter, de Bentley, & de Markland, auxquelles il a joint ses propres corre-

Février 1749. 253.

ctions, & conjectures. Il a souvent donné sous le nom de *Baxter* & de *Xylander* des notes & des conjectures qu'il avoit faites lui-même, avant qu'il eût vu le travail de ces Scavans.

Le texte Grec est imprimé en beaux caractères, il est accompagné de notes, qui justifient les corrections, ou qui donnent des explications tirées des meilleurs Auteurs, sur les endroits difficiles.

La version Angloise est séparée du texte. Elle se trouve à la fin du livre, elle est précédée d'une préface où l'Auteur rendant compte de sa traduction, fait en même temps la critique de celles qui l'ont précédées, & où il donne par manière d'introduction une explication historique de la fable d'Isis & d'Osiris.

Il avoit paru deux traductions Angloises de ce traité avant celle de M. Squire. M. Holland & M. Baxter en étoient les Auteurs. Suivant M. Squire, le style & le

caractère d'Holland est trop connu pour qu'on imagine que la traduction puisse être préférée à un nouvel ouvrage en ce genre. La traduction de M. Baxter recommandable par sa fidélité manque de l'élégance nécessaire pour plaire aux oreilles délicates. M. Squire la compare à un amas de pierres & de sable sans ciment. La traduction Française d'Amyot lui a paru manquer aussi de cette exactitude qui caractérise plusieurs autres ouvrages de ce fameux Traducteur. Il n'entre point dans la critique des traductions Latines. Il se contente de faire observer qu'en général on doit avoir beaucoup d'indulgence pour ceux qui ont entrepris de traduire le traité d'Isis & d'Osiris. La difficulté de bien saisir la pensée de Plutarque en plusieurs endroits de cet ouvrage , la nature du sujet qui est par lui-même très abstrait ; & les fautes innombrables de Copistes dont il étoit remplis sont des titres suffisans pour

autoriser un Traducteur à compter sur l'indulgence du public.

La traduction Angloise de M. Squire nous a paru reunir toutes les bonnes qualités, que doit avoir une traduction libre & qui n'est point faite pour. être mise à côté du texte. Si l'Auteur ajoute quelque chose au texte original, ce n'est que dans les endroits où la brièveté & l'énergie de l'expression Grecque ne pouvoit être rendue en Anglois que par des periphrases, ou lorsqu'il a cru que la pensée de Plutarque demandoit quelque éclaircissement. Pour autoriser sa manière de traduire. M. Squire fait observer, que lorsque Plutarque parle de Philosophie, ses sentimens sont souvent trop subtils, trop raffinés, & trop abstraits, & que ce raffinement de pensées, qui tient en quelque sorte de l'obscurité, lui étoit venu du grand commerce qu'il avoit toujours eu avec les Pythagoriciens & les Platoniciens. Il remarque encore que quoi-

256 *Journal des Sçavans*,

que ses transitions soient pour l'ordinaire naturelles & aisées, elles sont quelquefois aussi très-brusques, & elles ne font point sentir la liaison des pensées. D'ailleurs cet Auteur, dit-il, s'engage fréquemment dans des digressions subites, qu'il n'a point préparées, & dont il n'avertit pas le Lecteur. Son style en général est nerveux & concis, ses expressions bien choisies, mais elles sont quelquefois si pressées & si embarrassées les unes dans les autres, qu'un traducteur est obligé d'user de longs détours pour les tirer au clair & les rendre intelligibles dans une autre langue. Ce n'est que dans ces sortes d'occasions que M. Squire ajoute quelque chose au texte. Il étend des périodes, qu'une trop grande brièveté rendoit obscures. Il supplée des transitions pour faire sentir au Lecteur la liaison des pensées; il remplit les lacunes, & souvent il décompose des tours d'expressions trop forts & trop concis pour

pouvoir être rendus clairement, & mot à mot, dans une autre langue.

Comme la fable d'Isis & d'Osiris est susceptible de toutes sortes d'explications, & qu'en effet elle a été expliquée différemment par divers Auteurs; nos Lecteurs nous sauront peut-être gré de leur présenter ici celle que M. Squire a imaginée. Elle est purement historique & conforme à ce que l'antiquité nous a appris de plus certain ou du moins de plus probable touchant l'établissement de la première colonie Asiatique, qui a habité les bords du Nil.

Il suppose d'abord ce que tout Chrétien doit croire, sçavoir que le déluge a été universel, & que la partie de l'histoire d'Egypte qui remonte à des temps plus reculés, n'est qu'une pure fable qui ne mérite aucune attention.

Suivant la narration de Moyse, cette contrée, dit-il, n'a commencé à être peuplée, que trente ans après le déluge par une colonie

258 *Journal des Sçavans*,
d'Asiatiques, qui vinrent s'y éta-
blir sous la conduite de Cham,
fils de Noé; de là vient que l'Egy-
pte est souvent appelée dans l'E-
criture *le pays de Cham*; & *Chémis*
par les Auteurs profanes. C'est aus-
si ce qui a pu donner occasion aux
Historiens Grecs instruits par les
Prêtres Egyptiens, de dire que
le premier Roy du Pays fut nom-
mé *Helius* ou *Soleil*, c'est-à-dire,
Ham ou *Chamma*, en langue Hé-
braïque, qu'on doit regarder com-
me une des plus anciennes langues
du monde, si on ne la tient pas
pour la première de toutes.

Pendant le Gouvernement de
Ham, *Ammon*, ou *Helius*, la co-
lonie devoit être peu nombreuse,
le bas pays qui borde le Nil étoit
extrêmement fangeux, le haut
pays, quoique fertile par lui-mê-
me, devoit être couvert d'arbres
& de brossailles. Le premier soin
des Habitans fut sans doute de dé-
fricher la terre & de pourvoir à
leur subsistance. Ils n'eurent pas le

temps de cultiver les sciences & les Arts, de l'ancien monde, dont la famille de Noé avoit conservé quelque connoissance. Leur Religion devoit être la même que celle de Noé leur Ayeul.

Entre les enfans de *Ham*, l'Histoire fait mention en particulier de *Thyphon*, d'*Osiris*, d'*Aroueris*, d'*Isis* & de *Nephtys*. *Thyphon* suivant la coutume des premiers temps épousa la sœur *Nephtys*. Et *Osiris*, que l'Ecriture appelle *Metzor*, ou *Metzraim*, & à qui les Egyptiens ont aussi donné le nom de *Menis*, épousa *Isis*.

Après la mort de *Ham*, le soin de la Colonie fut confié à *Osiris*, Prince sage & plein d'humanité; car quoique *Thyphon* fut l'aîné, si nous nous en rapportons au témoignage de *Synelius*; son caractère fier, dur & sauvage le firent juger peu propre à gouverner une nation naissante, dont les accroissemens ne pouvoient devenir considérables & l'établissement solide.

360 *Journal des Égyptiens*,
que par un gouvernement plein de
douceur & de sagesse.

Osiris répondit à l'attente du
peuple par sa bonne conduite. Il
encouragea l'agriculture, il mon-
tra l'art de bâtir des maisons dura-
bles & capables de mettre les hom-
mes à couvert des injures des sai-
sons. Il rassembla les sujets dans
les Villes, il établit des loix, & il
s'appliqua au réglemeut de leurs
mœurs par les conseils d'*Aroueris*,
(*Thot*, *Hermès* ou *Mercure*.) Il
ajouta cinq jours à l'année, qui
avant le déluge n'étoit composée
que de 360 jours. Il fut secondé
dans le soin du gouvernement par
sa femme Isis, (à qui on a aussi
donné le nom d'*Athéna* de Minerve
& de Cérés.) Cette Princesse pa-
roit avoir été douée d'un esprit
solide & avoir beaucoup contribué
au bonheur des peuples. C'est ce
qui a engagé la postérité reconnoi-
sante à regarder ce Prince & cette
Princesse, comme les bienfaiteurs
de l'Égypte & les fondateurs de

la Nation , & à consacrer leur mémoire par toutes sortes de monumens.

Osiris ne borna pas ses bienfaits à la seule Egypte : soit qu'il fut invité par les peuples voisins , soit que son inclination à obliger les hommes en général ne lui permît pas de demeurer en repos , il sortit de son pays accompagné d'un grand nombre de ses sujets pour procurer aux habitans de l'Arabie , de la Phénicie , & de la Syrie les mêmes avantages , dont les Egyptiens jouissoient déjà par ses soins. Son expédition fut tout-à-fait paisible , du moins n'est-elle pas représentée par aucun symbole , qui marque des exploits de guerre. Pendant son absence Isis aidée des conseils d'*Aroueris* ou *Mercuré* , fut chargée du gouvernement de l'Egypte.

Thyphon envieux de la gloire de son Frere , & de l'attachement qu'avoit pour lui le peuple Egyptien , chercha les moyens de le

perdre. La jalousie se joignit à l'envie, & acheva de lui inspirer cette haine implacable, qui produisit dans la suite les événemens les plus funestes. Il s'étoit apperçu que Nephtys la femme aimoit Osiris, & que s'étant déguisée & ayant pris les habits d'Isis, elle avoit trompé ce Prince & qu'elle en avoit eu un fils. Voulant donc se venger de la même manière, dont il avoit été outragé, Thyphon profita de l'absence d'Osiris pour tâcher de séduire la Reine, & si on en croit quelques Mythologues, ses soins auprès d'Isis ne furent pas sans succès.

Il n'osa cependant pas dans l'absence de son frere, entreprendre de s'emparer du Gouvernement; la constante vigilance d'Aroueris, l'affection du peuple pour Osiris, & les forces qui étoient toujours sur pied pour la défense des intérêts du Prince, lui ôtèrent toute espérance d'y réussir. Il crut devoir attendre le retour d'Osiris,

persuadé que le caractère de ce Prince plein de candeur & de confiance, lui fourniroit un moyen facile d'exercer sa fureur; en effet Osiris étant de retour en Egypte, Thyphon lui tendit un piège, le tua & régna en sa place.

Tout ce qu'Isis put faire dans la grande désolation où l'avoit jetée la mort de son mari, ce fut de sauver Orus son fils de la fureur de son oncle. Elle le cacha dans les endroits de l'Egypte les plus inaccessible, où il fut élevé avec Anubis, que Nephtys avoit eu de son commerce avec Osiris. Ceux qui furent chargés de son éducation ne manquèrent pas de lui inspirer des sentimens de haine & de vengeance contre les meurtriers de son pere. Quand Orus fut en âge de former quelque entreprise considérable, les amis de son pere se rassemblèrent autour de lui: Isis même qui peu de temps après la mort d'Osiris, avoit enlevé son corps & s'étoit réfugiée dans la Phénicie, trouva la

moyen de rejoindre son fils. On mit une armée sur pied, on attaqua Thyphon, le Tyran fut vaincu, fait prisonnier, & remis à la garde d'Ilis. Mais soit en considération de leurs liaisons précédentes, soit par égard pour le proche degré de parenté, soit pour quelque autre raison, la Princesse laissa échapper Thyphon de la Prison. Cet acte de clémence irrita tellement Orus, qu'il priva sa mere de la part qu'elle avoit eue jusqu'alors au Gouvernement. Mais la mere & le fils se réconcilièrent bientôt par l'entremise de l'hot ou Mercure.

Thyphon ne perdit pas de temps, il rassembla une armée & pour affaiblir le droit de son adversaire à la Couronne, il l'accusa d'être illégitime. Cette accusation étoit trop grave pour ne pas attirer toute l'attention des Egyptiens, la matière fut remise à l'examen des principaux Citoyens, qui assistés des conseils de Mercure, déclarèrent

Février 1749. 265

rent unanimement qu'Orus étoit fils légitime d'Osiris. Le Tyran confondu eut recours aux armes, mais il fut vaincu en deux occasions différentes, & il y a apparence qu'il fut tué dans la dernière.

La paix étant rétablie dans le Royaume & la Couronne affermie sur la tête d'Orus, Isis ne songea plus qu'à se laver de l'imputation qu'on lui avoit faite de s'être abandonnée au plus grand ennemi de sa famille, & de lui avoir donné la facilité de s'échaper de la prison. Occupée de cette pensée elle porta jusqu'à l'extravagance les démonstrations d'attachement & de respect pour la mémoire de son mari. Elle lui éleva des monumens en plusieurs endroits de l'Egypte; elle voulut qu'on fit l'anniversaire de ses obsèques avec des hymnes & des chants lugubres, & avec toutes les marques de la plus grande affliction. On institua aussi des fêtes suivant la coutume de ce pre-

Février.

M

mier âge du monde , pour célébrer la délivrance du peuple , qui avoit secoué le joug du Tyran : le peuple établit des cérémonies par lesquelles il exprimoit son horreur contre Thyphon , & sa reconnoissance pour Osiris. Les Nations voisines , telles que les Syriens & les Phéniciens qui avoient partagé les bienfaits de ce Prince , se joignirent aux Egyptiens pour la célébration de ses funérailles , & donnèrent de concert avec eux les témoignages de la plus parfaite estime , en reconnoissance des bienfaits qu'ils en avoient reçu.

Voilà , dit M. Squire , quel a été le premier fondement des Fables qu'on a imaginées depuis. Ce n'est autre chose que le *simple récit de la fondation de la Monarchie Egyptienne , & l'histoire des Rois ses fondateurs.*

Mais qui est-ce qui a donné occasion , continue M. Squire , à ce nombre infini de fictions extravagantes , des Mythologistes , & des Poètes ,

Février 1749.

26

à ces froides remarques des Histo-
riens, à ces explications intéressées
des Prêtres Egyptiens, à ces allé-
gories raffinées des Philosophes &
des spéculatifs de toute espèce.
C'est la manière, dit M. Squire,
dont on a transmis cette Histoire à
la postérité, c'est-à-dire, les *pein-
tures hiéroglyphiques* qui représen-
toient & imitoient les faits que nous
avons racontés, par des signes &
des symboles, & qui dans les pre-
miers temps étoient l'unique ma-
nière d'écrire que l'on connut, l'usa-
ge de l'alphabet n'ayant été trouvé
que long-temps après, comme l'a
fort bien prouvé M. Warburton,
dans son second volume de la *Mis-
sion divine de Moïse*.

Suivant cette écriture quand les
Egyptiens vouloient exprimer *Os-
iris*, ils employoient la figure d'un
homme, en y ajoutant un *œil* ou
un *Sceptre*, par lesquels signes ils
désignoient la *puissance*, la *science*
& la *vigilance* de ce Prince dans
le Gouvernement. Le grand usage

M ij

qu'on fait du *Bœuf* pour le service de la vie , a rendu cet animal un symbole très-expressif de la bonté de ce Prince , qui par des soins & des travaux continuels , a procuré tant d'avantages au genre humain. *Le Faucon & le Serpent*, désignent en ce Prince les bonnes qualités , qui caractérisent ces animaux. *Isis* qui a partagé avec *Osiris* les travaux & la gloire du Gouvernement , ne pouvoit pas être mieux représentée que par une *Vache*, *Mercur*e par un *Chien vigilant*, *Thyphon* par le *Crocodile*, l'*Hippopotame*, & d'autres animaux malfaisans.

On conçoit à combien de Fables , & d'Allégories les combinaisons & les diverses interprétations de ces symboles ont pu donner occasion , surtout en Egypte , où les Prêtres , c'est-à-dire , les Sçavans , avoient coutume de subtiliser leurs pensées , & aimoient les idées abstraites. Il est certain que le traité de *Plutarque* ne contient qu'une

petite partie des interprétations que l'on donnoit à ces signes. Ceux qui ne l'ont pas encore lû , seront cependant étonné d'y en trouver un si grand nombre.

*OPERATION DE LA
TAILLE. Tenette propre à cas-
ser une grosse pierre dans la
vessie.*

LE particulier qui a donné dans le dernier Journal la composition du Lithotome caché annonce avec une grande satisfaction qu'il n'a rien outré dans la supériorité qu'il lui a donnée sur tout ce qu'on a découvert jusqu'à présent pour guérir de la pierre par l'opération ; & il donne dans celui-ci un détail complet & circonstancié de la première opération faite sur le vivant , & dont il a déjà donné un abrégé dans le dernier , dans lequel il s'est glisé une faute d'impression , en disant que l'urine a passé par la playe jusqu'au 21. au lieu de jusqu'au 13.

M. de la Roche Maître Chirurgien à Paris, près le Palais Royal, s'est servi du Lithotome caché pour tailler M. le Roy, marchand de chaux de la Ville de Melun, âgé de 60 ans, d'une complexion délicate, & attaqué depuis trois ans de souffrances continuelles, que lui causoit une pierre dans la vessie. L'opération fut faite le 8 Octobre de cette année, & la douleur fut si légère, que le malade s'endormit deux heures après, ce qui continua le reste du jour & de la nuit suivante, à l'exception des temps qu'on lui donnoit bouillons ou boissons, & qu'on changeoit les draps sous les reins. Pendant les premières 24 heures, les urines lui causoient une légère cuisson en passant par la playe; mais après ce temps-là, il n'a plus rien souffert jusqu'à une parfaite guérison, arrivée en moins de 20 jours. Les urines passèrent dès le même jour de l'opération par la voye ordinaire en partie, ce qu'elles ont continué

Février 1749. 298

de faire, en augmentant jusqu'à treize de l'opération qu'elles y ont passé en entier. Le malade n'a pas été en danger un instant, plus que s'il n'avoit été que saigné. Ceux qui douteront de ce récit pourront s'en assurer par la bouche du malade & du Chirurgien. La playe n'a point suppuré, &, sans beaucoup de glaires dont les urines étoient chargées, il n'est pas douteux qu'elle n'eût été réunie en fort peu de jours, de même qu'une playe simple.

L'événement de cette guérison sera consolant pour ceux qui ont tenté le désagrément, & la longueur, presque toujours infructueuse, des Lithontriptiques si dégoûtans qui ont paru dans ces derniers temps. Ces malades, s'ils s'adressent à des Opérateurs habiles, seront surs de se tirer d'affaires, & ils auront un effroi de moins pour l'appareil de l'opération; car ils pourront être taillés par cette méthode aussi avantageusement sur

leur propre lit que s'ils étoient liés sur un échafaud dont la seule vue feroit presque toujours trembler les plus déterminés. Et en cas que leur lit par les pieds ne puisse se présenter à la lumière d'une fenêtre, on y en pourra construire un sur une table avec un bon matelas, & un oreiller pour relever la tête. Cet avantage peu effrayant, n'a jamais pu compatir avec l'opération au grand appareil.

Le même particulier, au défaut des Lithontriptiques fluides, en a promis un plus solide pour ce Journal, qui consiste en la description, & l'usage d'une Tenette propre à casser une grosse pierre dans la vessie, & dont l'extraction, si elle étoit possible, feroit toujours périr le malade.

Il a été lui-même témoin de deux opérations, où les pierres se trouvèrent si grosses, par le long-temps qu'il y avoit qu'elles avoient pris naissance, qu'il fut impossible de les tirer, ni de les pouvoir cas-

fer, & il fallut prendre le triste parti de laisser mourir les malades dans les douleurs, sans y pouvoir apporter aucun soulagement. Il y a fort peu de Chirurgiens expérimentés qui n'en aient vu périr beaucoup d'autres par les seuls déchiremens & contusions que de grosses pierres ont accoutumé de faire en les tirant ; & il est bien rare que cela s'arrive lorsque le volume de la pierre excède 3 ou 4 onces de pesanteur ; au lieu qu'aussitôt que l'Opérateur s'apercevra par l'écartement de sa Tenette ordinaire, que la pierre est du volume ci-dessus, ou qu'elle l'excede, il pourra substituer la Tenette à casser la pierre, à celle dont il se sert ordinairement ; & ayant cassé la pierre en deux ou trois morceaux, alors il retirera la forte Tenette pour tirer les morceaux plus doucement avec la Tenette ordinaire : s'il en reste quelques morceaux trop gros, il faut rentrer dans la vessie pour les casser.

La Tenette dont il s'agit a sept

174 *Journal des Sçavans,*
pouces de longueur depuis le clou
qui joint les deux branches jus-
qu'au bout des anneaux qui servent
à la tenir, & trois pouces quelques
lignes, depuis le clou jusqu'au bout
des cuillières ou mordaches. Les
branches ont 4 lignes de diamé-
tre en grosseur : elles sont fort
nourries à l'endroit du clou. Les
cuillières ou mordaches, sont de
même fort nourries par leur racine
ou baze, étroites de 6 lignes sur
leur largeur, & épaisses de 4 li-
gnes à leur baze, & de 3 lignes
sur leur pointe. Elles sont écartées
par leur milieu, & se rejoignent
par leur bout, de la même façon
que les Tenettes ordinaires ; mais
ce qui en fait essentiellement la
différence, c'est qu'au lieu des sim-
ples dents en forme de rape à bois,
dont les ordinaires sont garnies en-
dedans de la partie intérieure des
cuillières, celles-ci sont garnies à
chaque cuillère de trois clous d'a-
cier bien trempé, dont la tête a 2
lignes de longueur, de forme pira-

Andale, carrée & pointue, large d'une ligne deux tiers par la base ; laquelle se termine par une petite vis qui entre dans un trou qui perce l'épaisseur de la cuillère en écrou ; cette queue n'excede point la surface externe de la cuillère. Ces trois clous sont posés à trois ou quatre lignes l'un de l'autre, y en ayant un au bout & les deux autres en descendant vers le milieu de la longueur de la cuillère, ce qui fait un bon pouce de distance du premier au dernier.

Ils sont posés latéralement les uns des autres, quoi qu'en long, afin de mieux conserver la force des cuillères. Ces clous se montent & se démontent avec une clef où la tête du clou entre par le bout, & on tourne de la même façon dont on monte & démonte la pyramide de la couronne d'un trépan. On a jugé qu'il étoit mieux d'avoir posé ces trois clous en longueur qu'en triangle fort court, parce que par cette disposition, il peut se recon-

trer des occasions, où celui du bout ne pourroit agir sur la pierre, & où l'un ou l'autre des deux suivans pourroit agir.

Pour se servir utilement de cette Tenette, il ne faut jamais laisser qu'un clou à chaque cuillère ou mordache quand on veut s'en servir; & il faut toujours préférer celui du bout le premier, parce que les deux ensemble, un de chaque côté, prendront toujours la pierre par son milieu, ou même un peu plus avant; car si on la prenoit trop par le bout qui répond à la playe, elle pourroit reculer vers le fond de la vessie en la serrant, ce qui feroit très-dangereux. Mais au contraire, en la tenant par son milieu, ou plus avant, les deux clous, un de chaque côté, agiront avec force, & ce parti sera toujours le plus sûr pour une très-grosse pierre. Mais quand elle sera d'un volume de 3, 4, ou 5 onces, il sera à propos de préférer les clous du milieu, ou même si ceux-là n'agis-

soient pas les deux derniers. Il est bon aussi de faire observer que pour que la tenette puisse se bien ouvrir, il faut que les cuillères soient entièrement dans la capacité de la vessie. Le parti de ne jamais faire agir qu'un clou à chaque mordache à la fois, est plus sûr, que de les laisser tous les trois, parce qu'un seul a toute la force du levier des branches, & qu'alors, quelque dure que soit la pierre, il y entrera; or pour peu qu'il y entre, en serrant par secousses, & étant de figure pyramidale, un de chaque côté, la pierre se fendra; d'ailleurs, si elle résiste on pourra changer en tournant sur un autre côté de la pierre, jusqu'à ce qu'on sente qu'elle obéit. À l'égard de l'introduction de la Tenette, il sera toujours mieux de la faire entrer fermée & par dessous la pierre, & de l'ouvrir ensuite doucement pour que la pierre s'y place d'elle-même, & que l'épaisseur que forment les

378 *Journal des Savans*,
cuillières avec les clous ne nuise
point à la vessie.

Les Chirurgiens qui taillent
beaucoup pourront avoir trois
Tenettes par degrés, afin de pou-
voir les proportionner aux volumes
des pierres, & aux differens âges,
& pour lors il n'y aura aucun cas
qui leur résiste, & où ils ne puis-
sent conserver la vie aux malades.

Le Particulier qui a approprié
le bistoury caché & cette Tenette,
espère avoir satisfait à tout ce
qui restoit à desirer pour la satis-
faction de ceux qui pratiquent cette
opération; & encore plus pour la
guérison presque certaine de
ceux qui auront le malheur d'être
attaqués de cette maladie, à qui
l'opération jusqu'à présent a tou-
jours laissé autant de certitude
d'en mourir que d'en guerir.

L'ouvrier qui a fait la Tenette,
est le nommé Gaud, Contellier
dans S. Jean de Latran à Paris.

HISTOIRE DU THEATRE

FRANÇOIS depuis son origine
 jusqu'à présent, avec la vie des
 plus célèbres Poëtes Dramatiques,
 un Catalogue exact de leurs pièces,
 & des Notes historiques &
 critiques. Tome treizième. A Paris
 chez P. G. le Mercier, Imprim-
 meur-Libraire, rue S. Jacques
 au Livre d'Or, & Saillant, Li-
 braire, rue S. Jean de Beauvais
 vis-à-vis le Collège, 1748. in-
 12. pages 562, y compris les
 4 tables qui sont à la fin, &
 dont nous avons rappelé l'ob-
 jet dans le Journal du mois
 précédent, en parlant du dou-
 zième Tome, & non compris
 16 pages de préface.

CE volume commence avec
 l'année 1686, & se termine
 avec l'année 1692. La plus grande
 partie de la Préface consiste dans
 une réponse à la critique, que l'Au-
 teur des nouveaux mémoires sur

280 *Journal des Savans*,
la vie de Racine (édition de 1747
en deux petits volumes in-12) à
faire, de la manière dont MM.
Parfait ont donné cette vie dans
leur dixième volume. Nos Auteurs
y paroissent un peu piqués & leur
défense est assez vive. Mais l'atta-
que ne l'étoit guères moins, & la
vie de Racine, telle qu'ils l'avoient
présentée sembloit mériter plus de
ménagement, vu surtout l'espèce
d'impossibilité de la donner alors
meilleure. Sans entrer dans la dis-
cussion de cette querelle littéraire;
il nous suffira d'observer que nos
Auteurs nous ont paru y répondre
à tout.

Mais comment nos Auteurs,
après s'être tant occupés de Racine
dans leur préface, l'ont-ils ensuite
oublié dans le détail de ce volume,
au point d'omettre jusqu'au nom
de ses deux dernières pièces, c'est-
à-dire, d'*Ester* & d'*Italie*, qui
sont des années 1688 & 1690 &
qui auroient mérité plus qu'aucune
des pièces qui ne leur ont point

échappé, quelques détails historiques sur ce qui y a donné lieu & sur leur succès ? C'est ce que nous avons eu d'abord quelque peine à comprendre, & ce qui seroit imparadonnable si l'omission étoit sans excuse. Mais ce qui nous a pu pouvoir justifier, à cet égard nos Auteurs, & ce qu'ils n'auroient pas mal fait d'exposer dans leur préface, est que les Tragédies d'*Ester* & d'*Athalie*, quoique représentées dès 1688 & 1690, n'ayant paru alors qu'à S. Cyr, & n'étant devenues publiques sur le Théâtre François qu'en ce siècle, savoir *Athalie* en 1716 & *Ester* en 1721, ils auront sans doute remis à ces dernières époques, l'histoire de ces deux morceaux si intéressans.

Quoiqu'il en soit, loin de nous fonder sur cet exemple de nos Auteurs, pour renvoyer jusqu'à un terme si éloigné, ce que nous aurions souhaité pouvoir offrir beaucoup plutôt à nos Lecteurs ; nous

profiterons au contraire des premières époques de ces deux dernières pièces de Racine, pour tracer aujourd'hui en abrégé la vie d'un Auteur si distingué par ses talens & qui n'a pas moins mérité par les qualités de son cœur. Nous saisissons même cette occasion d'autant plus volontiers que l'espérance qui nous avoit empêché d'entrer plutôt dans ce détail, & dont nous avions flaté nos Lecteurs dans le Journal du mois de Novembre 1747, au sujet du dixième volume de l'ouvrage de MM. Parfait, n'étant plus capable de nous arrêter, il paroît que nous n'avons plus à présent d'autres éclaircissimens à attendre sur une vie si intéressante, mais qui n'avoit point encore paru avec le détail & l'exactitude qu'elle méritoit.

En effet si on s'en rapporte sur cette vie à ce qui est observé dans les derniers mémoires qui la concernent, la vie qui est à la tête de la dernière édition des œuvres

de l'Auteur ; n'est ni assez détaillée, ni assez exacte dans le peu de détail qu'elle présente. M. de Valincourt auroit été à la vérité plus en état que tout autre, de donner avec exactitude la vie d'un amir si illustre avec lequel il avoit vécu long-temps, & qu'il avoit remplacé dans la fonction d'Historiographe de Sa Majesté : mais la lettre à M. l'Abbé Dolivet, qui est tout ce qu'on trouve à ce sujet dans l'histoire de l'Académie François, est fort imparfaite, parce qu'il n'y a pas employé le temps nécessaire. » Le peu qu'en a écrit M. Perrault (dans les Hommes Illustres) est » vrai, parce qu'il consulta la famille : & par la même raison l'article du supplément de Moréry » (édition de 1735) est exact. » Mais le P. Niceron (auquel on joint les Auteurs de l'histoire du Théâtre François dont nous avons observé la justification à cet égard) » n'ont fait, dit-on, » que compiler la vie qui est à la

» tête de l'édition de 1736, où
» la Lettre de M. de Valincourt,
» les notes de Brossette, & le Bo-
» lzana recueil très-peu sûr en plu-
» sieurs endroits. « Il étoit donc
véritablement à désirer que cette
vie fût plus éclaircie & mieux dé-
veloppée. Nous souhaiterions en-
core qu'elle eut parue de la ma-
nière dont nous l'attendions. Mais
ne pouvant plus attendre une posi-
tion plus avantageuse; nous croyons
devoir profiter à présent de celle
dans laquelle nous nous trouvons.

Jean RACINE, dont il s'agit, na-
quit le 21 Décembre 1639 à la
Ferté Milan, petite Ville du Valois,
dans laquelle sa famille paternelle
étoit déjà connue depuis long-
temps. Il étoit fils de Jean Racine,
Contrôleur du Grenier à Sel de cet-
te Ville, & de Marie Desmoulins. Sa
mere, étant restée bientôt veuve,
& s'étant retirée à l'Abbaye de
Port Royal des Champs, où elle
avoit deux sœurs Religieuses, le
mit en pension d'abord au Collé-

ge de la Ville de Beauvais , où il apprit le Latin , & ensuite aux Granges maison voisine de l'Abbaye de Port Royal. Le célèbre Claude Lamelot , Sacristain de cette Abbaye , étant alors devenu son Maître en Grec , le mit en moins d'un an , en état d'entendre les Tragédies de Sophocle & d'Euripide.

Le jeune Racine prit dès ces premières années tant de goût pour la poésie , que son plus grand plaisir étoit de s'aller enfoncer dans les bois de l'Abbaye , avec ces deux Poètes , qu'il sçavoit presque par cœur. On cite de lui dans ce temps un trait singulier qui justifie également & son goût pour la poésie , & les ressources que lui fournissoit sa mémoire qu'il avoit sans doute bien cultivée. Ayant trouvé le Roman Grec des amours de Théagène & de Cariclée , il le dévoroit , lorsque Claude Lancelot , son Maître , lui arracha ce livre & le jeta au feu. Un second exemplaire

286 *Journal des Sçavans,*
ayant eu le même sort; le jeune
Racine en acheta un troisiéme &
prit la précaution de l'apprendre
entiérement par cœur; après quoi
il l'offrit à son Maître pour le brû-
ler comme les autres. Il s'étoit
exercé dès ce temps à la poësie La-
tine & Françoisé, mais ce fut d'a-
bord avec peu de succès, surtout
quant à la poësie Françoisé. Il pa-
roit encore que dès le même temps,
ou peu après, il avoit déjà traduit
le commencement du Banquet de
Platon, & fait outre plusieurs re-
marques sur Pindare & sur Homé-
re, des extraits Grecs de quelques
traitez de S. Basile.

Etant sorti de la maison des
Granges, il vint à Paris faire sa
Philosophie au Colléged'Harcourt.
A peine l'eut-il finie qu'il fit con-
noître ses talens par l'Ode intitulée
la Nymphe de la Seine, qu'il donna
en 1660 au sujet du mariage du
Roy. Cette piéce fut jugée la meil-
leure de toutes celles que publié-
rent les Poètes du temps, qu'un si

grand sujet avoit excités à marquer à l'envi leur zele. Chapelain qui présidoit alors au Parnasse & que le jeune Racine avoit consulté sur son Ode, parla si avantageusement à M. Colbert, & de l'Ode, & du Poëte, que ce Ministre envoya au jeune Racine cent Louis de la part du Roy, & le mit peu de temps après sur l'état pour une pension de 600. liv.

Ce premier succès n'ayant servi qu'à l'attacher davantage à la poésie; le rendit sourd à toutes les propositions qui lui furent faites pour l'engager d'abord dans la carrière du Barreau, & ensuite dans l'état Ecclesiastique, où le Pere Sconin son oncle maternel & ancien Abbé de Sainte Geneviève cherchoit à l'attirer. Quelque complaisance pour cet oncle avoit cependant fait commencer à Racine, auprès de lui à Uzès, l'étude de la Théologie. Mais à la compagnie de cet oncle & de S. Thomas, il joignoit celle de Virgile & de l'Arioste.

288 *Journal des Sçavans,*

ste : il étudioit la langue François-
se : il n'oublioit point les Poètes
Grecs, & il prit dès-lors dans Eu-
ripide le sujet de la Thébaidé, qu'il
avança beaucoup avant que d'avoir
abandonné la Théologie.

Etant revenu à Paris au plûtard
en 1664 ; il y fit connoissance avec
Molière, il acheva la Thébaidé &
il fit paroître son Ode intitulée
la renommée aux Muses, qu'il por-
ta à la Cour, où le Roy le récom-
pensa par une gratification de 600
liv. Cette gratification qui lui fut
ensuite continuée tous les ans, sous
le titre de pension d'hommes de
Lettres, a été même portée par
degrés jusqu'à deux mille livres,
& la famille en a encore joui après
sa mort. Indépendamment de ces
pensions, Louis XIV. l'honora
en divers temps de différentes au-
tres gratifications, dont la totalité
a excédé 40 mille livres.

La même année 1664 est l'épo-
que de la liaison de Racine avec
Boureau, qui se vançoit de lui avoir
appris

appris à rimer difficilement : & cette dernière liaison a duré jusqu'à la mort de Racine dans la plus parfaite intimité.

On sera peut-être étonné du jugement que le grand Corneille porta de Racine dans ces commencemens. Racine voulant donner au public en 1665 la Tragédie d'*Alexandre*, & l'ayant lûe à Corneille : Corneille lui dit, cette pièce me fait voir en vous de grands talens pour la poésie, mais ces talens ne sont point pour le genre Tragique. Cette pièce d'*Alexandre* que l'Auteur retira alors à la troupe de Molière, par laquelle elle avoit été représentée d'abord, pour la donner aux Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, causa entre Racine & Molière une espèce de refroidissement, qui dura toujours depuis, mais qui ne les empêcha point de se rendre réciproquement justice sur leurs ouvrages.

La Tragédie d'*Andromaque* qui parut en 1667, & dont le succès

290 *Journal des Sçavans*,
a été regardé comme pareil à celui
du Cid, fut suivie en 1668 de la
Comédie des *Plaideurs*, & en 1669,
1670, 1672, 1673, 1674, &
1677, des Tragédies de *Britanni-*
cus, *Berénice*, *Bajazet*, *Mithrida-*
te, *Iphigénie*, & de *Phedre*. Ce
que nous avons déjà observé, sur
ces pièces, en rendant compte des
précédens volumes de l'histoire du
Théâtre François, nous dispense
de nous y arrêter davantage à pré-
sent : & les éclaircissemens que nous
fourniront sans doute quelques-uns
des volumes suivans, sur les pièces
d'*Ester* & d'*Athalie*, aux époques
de 1721 & de 1716, ou plutôt,
nous font remettre aux temps où
ces volumes paroîtront les remar-
ques historiques que méritent ces
deux dernières tragédies.

Par rapport aux Tragédies pré-
cédentes qui sont toutes des pièces
profanes, nous n'entrerons point
ici dans le détail des démêlés qu'el-
les causerent à leur Auteur avec la
maison de Port Royal. Ce qu'on

lit à ce sujet , à la fin du premier volume de la dernière édition de ses œuvres , peut en donner une idée suffisante : & on sçait assez que ce fut par l'entremise de Boileau que se fit la réconciliation.

L'usage que Racine a fait dans ses Tragédies profanes de l'amour , qui en forme comme le fonds & qui y est exprimée avec tant de feu & d'énergie , a fait aisément croire que cet Auteur avoit éprouvé plus qu'une autre les impressions de cette dangereuse passion , & qu'il n'avoit pas été exempt des foiblesses qui en font si souvent l'effet & le terme. Ses assiduités auprès de la Champmélée , qui étoit alors avec tant de réputation sur le Théâtre François , ont fait présumer qu'il l'avoit long-temps aimée & qu'il composoit les pièces conformément au goût de cette Actrice. On a même prétendu qu'il en avoit eu un fils naturel , qu'il n'avoit renoncé au commerce de cette Comédienne , que lors-

qu'elle l'avoit quitté pour s'attacher le Comte de Clermont Tonnerre : ce qui donna lieu de dire alors *qu'un Tonnerre l'avoit déracinée* : & ces derniers faits se lisent dans la vie contenue dans l'édition de ses œuvres.

Cependant toutes ces présomptions paroissent aujourd'hui sinon détruites, du moins bien affoiblies par plusieurs considérations. Il semble d'abord qu'on n'a jamais connu dans la famille de l'Auteur ce prétendu fils naturel, dont l'état de légitimité auroit été au contraire d'autant plus facile à justifier que la Champmélée étoit mariée. Au surplus les assiduités de Racine auprès de cette Actrice, dont on prétend que l'esprit ne répondoit, ni à sa réputation, ni à sa beauté, ni à la perfection de sa voix & de sa mémoire, étoient assez naturelles à un Auteur qu'on dit avoir eu un talent particulier pour la déclamation, & qui n'avoit pas moins de zèle pour la réussite de ses pié-

est. D'ailleurs un jeune Auteur; né d'un caractère tendre, un Auteur devenu par la poésie habile imitateur & qui cherchoit à plaire à une Cour que la jeunesse & le caractère de son Monarque rendoient comme le séjour de l'amour & de la galanterie, n'avoit pas besoin d'autres motifs pour assortir à ce goût les Héros & les Héroïnes de ses pièces. Quand il lui en auroit même fallu d'autres; l'espèce de nécessité de suivre une route différente de celle de Corneille, en marchant dans la même carrière les auroit fournis. Enfin s'il n'est pas nécessaire d'avoir éprouvé les troubles & les transports de l'ambition pour en peindre avec vérité & avec feu les mouvemens, ainsi que Racine l'a fait dans le rôle d'Agrippine; il semble qu'on peut appliquer, du moins jusqu'à un certain point, cette réflexion aux autres passions & singulièrement à celle de l'amour.

.. Ce fut en 1673 que l'Acadé

mie Françoisé élut Racine pour remplir la place de M. la Mothe le Vayer. L'époque de son mariage avec Catherine Romanet, est de 4 ans postérieure & d'un temps auquel les solides vûes de la Religion lui avoient fait rompre tout commerce avec le Théâtre. Ce mariage a donné naissance à trois filles & à deux fils, dont le plus jeune est l'auteur des poemes de la Grace & de la Religion, de plusieurs poësies & autres œuvres détachées, qui forment avec ces poemes quatre petits volumes in-12. & des nouveaux mémoires, cités au commencement de cet extrait. Il paroît que ce fut peu après le mariage de Racine, ou meme dès ce temps, que M. Colbert lui fit obtenir une charge de Trésorier de France au Bureau des Finances d'Amiens, qui étoit tombée aux Parties Casuelles, & qu'il fut nommé avec Boileau Historiographe de Sa Majesté. Il fut gratifié en 1690, d'une charge de Gentilhom-

me ordinaire, à laquelle il joignit celle de Secrétaire du Roy. On lui attribue l'idée de la fondation de l'Académie des Médailles, qui après avoir été connue d'abord sous le nom de la petite Académie; étant devenue par la suite plus nombreuse, a pris, sous une autre forme, le nom d'Académie des Belles-Lettres.

Les talens de Racine pour la poésie n'étoient pas bornés au genre Dramatique, Tragique & Comique. Le Lyrique sublime de ses Cantiques, le goût & la perfection de son Idylle sur la paix & le sel de ses Epigrammes font assez connoître qu'il excelloit presque également, dans les différens genres auxquels il se livroit. On prétend même qu'il étoit né autant Orateur que Poète, & les discours qu'il a faits à l'Académie à la réception de M l'Abbé Colbert, & à celles de M Corneille de Lisle, & de M. Bergeret en 1678 & en

296 *Journal des Sçavans,*
1685, semblent autoriser ce jugement.

On reproche à M. de Valincourt, de n'avoir rendu justice, ni à Racine, ni à Boileau, dans ce qu'il a dit de la manière dont ils avoient rempli la fonction d'Historiographes de Sa Majesté. M. de Valincourt dit dans sa Lettre à M. l'Abbé d'Olivet que *Despréaux & Racine, après avoir long-temps essayé ce travail, sentirent qu'il étoit tout-à-fait opposé à leur génie, ce qui donne à entendre qu'ils ne s'en occupèrent point.* On prétend au contraire que M. de Valincourt, qu'on accuse même de n'avoir rien composé sur cette matière, a du sçavoir mieux qu'un autre, combien ils s'en étoient occupés, & qu'il a été dépositaire après leur mort de ce qu'ils en avoient écrit; mais que l'incendie, qui consuma en 1726 la maison de S. Cloud, fit perdre alors ces morceaux sur l'histoire du Roy avec plusieurs

autres papiers précieux à la Littérature. Il paroît encore que plusieurs de ces morceaux furent lus au Roy qui témoigna en être fort satisfait , & qu'ils procurèrent à Racine ainsi qu'à Boileau des occasions fréquentes de faire leur cour & d'obtenir des graces. Ils en auroient sans doute mieux profité s'ils avoient été plus courtisans , mais ils ne l'étoient ni l'un ni l'autre & la piété de Racine l'empêcha surtout de faire usage de plusieurs de ces occasions. Cette piété après avoir éteint en lui la passion des vers , avoit aussi modéré son penchant pour la raillerie.

Racine joignoit aux talens & aux vertus qui le distinguoient , une physionomie si ouverte & si belle que Louis XIV. la cita un jour comme une des plus heureuses. Ses graces extérieures étoient accompagnées de celles de la conversation. Sans y paroître jamais , ni distrait , ni Poète , il sçavoit s'y mettre sur le ton qui convenoit le

298 *Journal des Sçavans* ;
mieux à chacun de ceux qu'il entretenoit. Doux , tendre , insinuant , & possédant le langage du cœur ; il n'est pas étonnant qu'il l'ait parlé d'une manière si séduisante dans ses écrits. Ceux qu'il voyoit le plus souvent avec Boileau , étoient les PP. Bourdaloue , Bouhours & Rapin , & MM. Nicole , Valincourt , la Bruyère & Bernier. Tous les amis , du nombre desquels étoient plusieurs grands Seigneurs , se montrèrent fort sensibles à sa perte , & le Roy même témoigna qu'il le regrétoit.

Toutes les belles qualités de Racine étoient encore relevées par les vertus domestiques , qu'il paroît avoir possédées dans un degré éminent. Aussi tendre époux qu'ami solide , on croira sans peine qu'il étoit encore excellent père : & quand on recuseroit sur ce point le témoignage avantageux qui en a été rendu dans sa famille ; il sembleroit difficile de se refuser à celui qui résulte de ses lettres , publiées

depuis peu à la suite des nouveaux mémoires sur la vie.

Ceux qui sçavent , dans quels sentimens de vertu & de Religion Racine a fini ses jours , ne seront sans doute étonnés ni de l'espèce d'indifférence qu'il a témoigné dans ses vingt dernières années sur les Tragédies profanes , qu'il auroit souhaité pouvoir anéantir & qui sont , peut-être les pièces imprimées avec le moins de soin , par cette raison , ni des peines qu'il s'est donnée pour éloigner de ses enfans le goût du poëme Dramatique & même celui de toute poésie. Il faisoit bien connoître à son fils aîné , le seul qu'il ait vu dans l'âge de recevoir ces leçons , que les succès les plus heureux ne procurent jamais à un Auteur une satisfaction complète ; en lui disant que la plus mauvaise critique lui avoit toujours causé plus de chagrin que les applaudissemens les plus flatteurs ne lui avoient fait de plaisir. Mais plusieurs pourroient être surpris d'ap-

prendre que Madame Racine, qui lui étoit attachée par les liens de la plus tendre union, n'a jamais connu ni par la représentation, ni même par une simple lecture, les Tragédies qui avoient acquis à son mari tant de reputation.

Racine qui avoit extrêmement appréhendé la mort en reçut le coup, avec autant de tranquillité quede Religion, le 21 Avril 1699, à l'âge de 59 ans, après une opération qui lui fut faite trop tard pour remédier à un abcès au foye, qu'on n'avoit pas connu d'abord & dont on a cru que la crainte d'avoir déplu au Roy avoit été la cause.

L'Épitaphe que Boileau a faite pour être mise sur le tombeau de Racine, est rapportée en Latin & en François dans les nouveaux mémoires. Nous ne rappellerons ici que le quatrain dans lequel Boileau a tracé le portrait de cet illustre ami, comme un morceau qui dit beaucoup en peu de mots

sans en dire peut-être assez.

- » Du Théâtre François l'honneur & la
- » merveille,
- » Il sut ressusciter Sophocle en ses
- » écrits ;
- » Et dans l'art d'enchanter les cœurs
- » & les esprits ,
- » Surpasser Euripide & balancer Cor-
- » neille.

Quoique nous ayons fort abre-
 gé cette vie , qui auroit pû nous
 fournir plusieurs autres traits re-
 marquables, surtout si nous nous
 étions arrêtés à quelques-uns de
 ceux auxquels Boileau pouvoit
 être associé ; nous nous apperce-
 vons que nous y avons encore passé
 nos bornes ordinaires. Mais nous
 espérons qu'on nous le pardonnera
 d'autant plus volontiers que l'Au-
 teur , dont nous n'avons pû don-
 ner la vie que sous cette forme ,
 méritoit davantage d'être connu.
 Et pour ne point priver nos Le-

302 *Journal des Sçavans,*
cteurs de ce qu'ils peuvent attendre de nous, sur le treizième tome de l'histoire du Théâtre François, nous réserverons le détail de ce volume pour un autre extrait qui paroîtra incessamment.

CORPUS ILLUSTRIMUM POETARUM lusitanorum qui Latine scripserunt, &c. C'EST-À-DIRE : *Corps des illustres Poètes Portugais qui ont écrit en Latin, publié pour la première fois par ANTOINE DOS REYS, Prêtre de la Congrégation de l'Oratoire de S. Philippe de Neri de Lisbonne, Historien Royal Latin de Portugal, & Censeur de l'Académie Royale ; augmenté de plusieurs vies de ces Poètes : par EMMANUEL MONTEIRO, Prêtre de la même Congrégation & associé à la même Académie, deux Tomes in-4^o. Le premier de 405. pp. non compris l'Épître Dedicatoire & la Préface, & le second de 482.*

· A Lisbonne , de l'Imprimerie
· Royale , & de l'Académie
· Royale , 1745.

LE titre de cet ouvrage l'annon-
ce suffisamment. On se proposa
d'y rassembler tous les ouvrages
en vers Latins des Poètes Portu-
gais , tant ceux qui ont déjà été
imprimés , que ceux qui sont restés
jusqu'ici en manuscrit. Il paroît
sous les auspices du Roy de Por-
tugal & avec d'autant plus de justi-
ce , que ce Prince qu'on nous re-
présente dans l'Épître Dédicatoire ,
comme le protecteur des Sciences
& des Arts, en a conçu le projet ,
& qu'il l'a fait exécuter avec une
libéralité vraiment Royale.

· Le P. Dos Reys fameux par ses
poësies , qu'on promet même de
nous donner dans ce recueil , y
travailloit depuis long temps sous
les ordres du Roy de Portugal ,
lors qu'une mort prématurée en-
leva ce Sçavant Religieux. Person-
ne , dit l'Éditeur dans cette Épître ,

» n'étoit plus capable que lui, de se
» servir du flambeau que le Roy
» lui avoit mis entre les mains,
» pour donner comme un autre
» Prométhée, la lumière à ce nou-
» veau corps Poétique

Il en avoit déjà formé sept tomes
in-4^o. & il ne lui manquoit pour
les mettre sous la presse, que d'a-
voir pu rassembler les vies des
Poètes dont il y avoit fait entrer
les ouvrages; mais comme il n'avoit
composé que quatre de ces vies, on
ne pouvoit donner les autres sans
beaucoup de temps & de recher-
ches; ainsi quelque diligence qu'ait
pû faire le P. Monteiro, qui a été
nommé pour continuer cette gran-
de entreprise, il ne lui a pas été
possible de faire paroître plutôt
ces deux premiers tomes. Il nous
promet de ne rien négliger pour
donner incessamment les suivans,
& pour tirer de la poussière & de
l'obscurité toutes les pièces de
poësie Latine, qui lui paroîtront
es de passer à la postérité &c.

de faire honneur à sa Nation.

Il est persuadé que celles qu'il a renfermées dans ces deux tomes, fermeront la bouche à ceux qui ont accusé les Portugais d'avoir peu de talent pour les vers, & que malgré la diversité des goûts & des caractères, les juges défintéressés trouveront la plûpart de ces poësies dignes du siècle d'Auguste, soit par la pureté de la diction, soit par l'élégance des vers.

Un pareil ouvrage n'étant pas susceptible d'extrait, nous nous contenterons de donner une notice des pièces qui y sont contenues. Le premier tome renferme celles de cinq Poètes Portugais.

Le Premier est Pierre Sanchez. Quoique quelques Auteurs aient écrit qu'il étoit Espagnol, le P. Dos Reys prouve dans l'abregé de sa vie, que ce Poète étoit né à Lisbonne; il ne nous dit point en quelle année, mais il est aisé de voir par ce qui nous reste de lui, qu'il vivoit dans le seizième siècle

306 *Journal des Sçavans*,
sous le règne de Jean III. & de
Sébastien I. Sanchez fut honoré
de la Croix de Chevalier de l'Or-
dre de Christ, & pourvû de la
charge de Secrétaire du Conseil
Suprême du Royaume, place qui
dans ces temps-là étoit une des
plus distinguées de la Cour. Il l'e-
xerça jusqu'à la mort, & en rem-
plit toutes les fonctions avec autant
de lumière que de probité, mais
sans cesser de cultiver les Muses
pour lesquelles il avoit une passion,
à laquelle il ne pouvoit presque
résister. Il favorisa tous les gens
de Lettres de son temps, & non
content de secourir ceux d'entr'eux
qui étoient dans l'indigence, il fai-
soit encore imprimer leurs ouvra-
ges à ses dépens, c'est ainsi que le
furent ceux d'Ignace Moraez Poé-
te, selon l'expression de l'Auteur,
très-ingénieux, & les Lettres de
Jérôme Cardoso, célèbre maître
d'Ecole.

» Ces Lettres, dit le P. Montei-
ro, furent extrêmement applau-

n'ont pas pour lors, & le font encore
 n de tous les Sçavans d'aujourd'hui,
 n si vous en exceptez le seul Gré-
 n goire de Mayans, qui dans un
 n volume de Lettres publié depuis
 n peu de temps, a porté l'arrogan-
 n ce au point de soumettre tous
 n les Auteurs à la férule, surtout
 n Cardoso, & le célèbre Jérôme
 n Olorio Evêque de Silva, qu'il
 n traite très-mal: mais comme ce
 n crime, ajoute l'Editeur, me pa-
 n roit plus digne de pitié que de
 n châtimement, je m'abstiens de le
 n punir comme il le mérite; je
 n craindrois que le châtimement mê-
 n me ne le rendît plus fier & plus
 n présomptueux en donnant plus
 n de célébrité à l'audace qu'il a eue,
 n d'attaquer d'illustres personnages
 n & qui sont en possession de rece-
 n voir les hommages de toutes les
 n personnes de mérite.

Après ce trait de critique, notre
 Auteur revient à Pierre Sanchez, il
 nous apprend que sans parler d'un
 grand nombre de poëmes écrits

308 *Journal des Sçavans*,
en la langue naturelle , & que le
Pere Dos Reys a publiées dans la
Bibliothèque Poétique Portugaise,
Sanchez en avoit composé un nom-
bre considérable en Latin & sur
toutes sortes de sujets , dont la plû-
part ont été perdues ; il nous fait
espérer de nous donner dans la
suite celles que le temps a respec-
tées ; mais en attendant il a cru
devoir mettre à la tête de ce re-
cueil une Lettre de Sanchez à Igna-
ce Moraes : elle roule sur les Poé-
tes qui florissoient pour lors en
Portugal , & sert pour cette rai-
son, comme de préface à tout l'ou-
vrage.

Sanchez y fait une longue &
peut-être trop naïve peinture de
la misère , où étoit réduit ce Poète,
dont selon lui , les vers furent tou-
jours aussi applaudis que mal ré-
compensés ; il recherche les causes
d'une conduite si surprenante , &
croit la trouver dans le peu d'amour
que les Portugais de ce temps-là
avoient pour la gloire & dans l'es-

prit de mollesse qui s'étoit emparé de la Nation; il soutient avec raison que ceux qui n'ont ni la volonté, ni le courage de faire des actions dignes de passer à la postérité, sont ordinairement peu de cas des Poètes, dont le propre est d'immortaliser les grands noms & les grandes actions.

Il montre cependant que malgré le peu de considération, où étoient pour lors les Poètes Latins, jamais le Portugal n'en avoit produit un plus grand nombre, ni qui fussent plus dignes de ce nom. Il les fait tous passer en revue au nombre de plus de soixante, parmi lesquels on trouve deux Cardinaux, dont le premier étoit fils du Roy Emmanuel, grand nombres d'Evêques & d'autres personnes de la première considération. Comme ils ne sont que légèrement indiqués dans cette Lettre, le Sçavant Editeur nous les fait mieux connoître par de courtes notes qu'il a mises à la fin de ce Poème; il s'en

trouve cependant un petit nombre sur lesquels il ne lui a pas été possible d'avoir aucune lumière.

C'est dommage que ce Poëme ne soit pas complet; il nous a paru curieux surtout par le fond même du sujet, & par le tour aisé & naturel de la poésie; nous ne savons cependant si tout le monde regardera comme un éloge, ce que l'Auteur de la vie de ce Poëte rapporte, pour prouver combien son style étoit facile & coulant. Sanchez, dit-il, s'avisa un jour de composer une longue Lettre en vers, mais l'ayant écrite tout de suite, & comme si ç'eût été de la prose, un des plus grands Poëtes de Portugal y fut trompé, & la prit à la première lecture pour de la prose.

On trouve ensuite les poësies de Hermicus Cayado, Jurisconsulte de Lisbonne. Après s'être formé en Italie & principalement sous la conduite d'Ange Politien, loin de se livrer à l'étude de la jurispruden-

ce, comme l'auroit désiré un de ses oncles, qui s'étoit chargé de sa fortune & de son éducation, il s'abandonna entièrement à la poésie, en fit imprimer différentes pièces de sa composition à Boulogne, & mérita d'être regardé comme un des meilleurs Poètes Bucoliques de son temps.

Mais comme cette réputation lui étoit tout au moins très-inutile pour faire fortune dans la robe à laquelle son oncle le destinoit, dans la vûe de réduire le jeune Cayado à la nécessité de reprendre l'étude des Loix, cet oncle prit le parti de ne plus lui envoyer d'argent, & le jeune Poète se vit exposé pendant quelque temps aux rigueurs de la plus dure pauvreté; peut-être même qu'il se seroit opiniâtré à la soutenir, si son oncle, que l'Auteur de cette vie nous représente comme l'ennemi déclaré des Muses, & grand partisan de tous les suppôts de la chicane, n'avoit, dit-il, au détriment de

» tous les amateurs du Parnasse ;
 » & selon moi à sa honte, employé
 » l'autorité du Roy Emmanuel,
 » pour le forcer à prendre des dé-
 » grés en droit.

Il s'y rendit en peu de temps
 aussi habile que s'il n'eût pas été
 contraint de l'étudier ; après s'y
 être fait recevoir Docteur à Pa-
 doue l'an 1503, il revint dans sa
 patrie où il suivit le Barreau ; mais
 piqué de ce que le Roy lui avoit
 préféré un homme de peu de mé-
 rite , pour certaine Magistrature
 qu'il demandoit, il se retira à la
 Campagne , où peu de temps
 après il mourut de chagrin & de
 misère.

: Cayado a composé ; 1°. neuf
 Eglogues qu'on trouvera ici. Les
 applaudissemens qu'elles lui attiré-
 rent à Boulogne, où il les fit décla-
 mer en public, lui en donnèrent si
 bonne opinion, qu'à peine croyoit-
 il en ce genre devoir le céder à
 Virgile. Il semble même qu'il ait
 voulu nous le faire entendre dans
 une

Une épître au Duc Hercule , où il lui dit que Virgile avoit composé dix Eglogues ; mais que pour lui il s'étoit borné à neuf , de peur qu'on ne l'accusât de vouloir en quelque forte s'égalér à cet illustre Poète.

2°. Trois *silves* qui sont les seules qu'il ait données au jour & qui furent aussi récitées publiquement à Boulogne.

3°. Grand nombre d'Epigrammes. Toutes ne sont pas venues jusqu'à nous ; celles qui ont été conservées , sont aussi distribuées en deux Livres. Au reste ces Epigrammes , comme la plupart de celles des Poètes Portugais qu'on trouvera dans ce recueil , sont presque toutes dans le goût des Grecs , c'est à-dire que la pensée en est ordinairement simple & naturelle , sans finir par un trait vif , piquant & ingénieux comme celles de Marrial & de ses imitateurs.

Ces Poésies avoient déjà été imprimées à Boulogne en 1501 ; on voit par les témoignages des hom-

mes illustres qui ont parlé de ce Poëte, & que l'Auteur rapporte à la fin de sa vie, ainsi qu'il en a usé à l'égard de tous les Poëtes Portugais dont il a fait entrer les œuvres dans ce recueil, que Philippe Béroalde, Erasme, Ange Politien, & plusieurs autres célèbres Auteurs le regardoient non seulement comme un des plus grands Poëtes de sa Nation, mais le trouvoient même comparable à tous ceux qui depuis la renaissance des Lettres avoient paru en Italie. Quelques-uns d'entr'eux ont même été jusqu'à dire, qu'il ne lui avoit manqué que d'avoir paru dans l'antiquité pour être égalé aux grands Poëtes qu'elle a produit.

Emmanuel da Costa, aussi Jurisconsulte de Lisbonne, est le troisième Poëte dont on retrouve ici les œuvres, car elles avoient déjà vu le jour à Salamanque en 1382; il remplit la première chaire de Droit d'abord dans l'Université de Coimbra, ensuite dans celle de

Salamanque, & mourut en 1564 avec la réputation d'un des plus grands Jurisconsultes de son temps : les ouvrages qu'il a publiés sur les Loix & dont on nous donne ici le Catalogue, forment deux volumes *in-folio*. Ils montrent combien il étoit profond dans cette matière, & on nous assure que plusieurs discours Latins qui nous restent de lui, font voir qu'il n'étoit pas moins habile dans les Belles-Lettres.

Il avoit composé dans sa première jeunesse différentes pièces de poésie, & entr'autres un Poème sur le mariage du Prince Edouard, fils du Roy Emmanuel. Pendant un temps de vacance, le hazard lui ayant fait jeter les yeux sur ces poésies plus de vingt-trois ans après qu'il les avoit écrites, quelques amis à qui il les montra, l'engagèrent à les retoucher & à les mettre au jour, il se rendit donc à leur avis. Mais en s'excusant dans l'épître par laquelle il les adresse

316 *Journal des Sçavans*,
au Roy, de remonter sur le Parnasse à l'âge de 40 ans, âge où l'étude des Loix à laquelle il s'étoit constamment appliqué, devoit lui avoir fait perdre le goût de la poésie & le talent nécessaire pour rendre les siennes dignes de ce Prince & du Public. Il ajoute même qu'on s'imaginera peut-être qu'un Jurisconsulte ne peut, ni ne doit être Poète; mais il répond à cela que le célèbre Modestin & plusieurs autres anciens Jurisconsultes avoient fait des vers avec gloire & avec succès.

Outre les Poèmes dont nous venons de parler, & un autre pour célébrer encore le mariage d'un Prince de la maison de Portugal, Poèmes qui sont assez étendus; on trouvera de plus ici quelques autres petites pièces du même Auteur qui méritoient bien de voir le jour.

La vie de Didace Mendez de l'illustre maison de Vasconcellos qui est le quatrième Poète de ce recueil, aussi bien que les vies des

autres Poètes dont il sera parlé dans le reste de ce volume & dans le suivant , a été écrite par le R. Monteiro , l'Editeur de cet ouvrage. Didace Mendez naquit à Alter , petite Ville de Portugal l'an 1523 : destiné par ses parens à la Magistrature , il suivit les écoles de Droit à Toulouse , à Combray , à Orléans & enfin à Paris , où il étudia le droit Canon , sous le célèbre Rébuffe ; de là il passa en Italie & se trouva au Concile de Trente ; de retour dans sa patrie Il fut nommé par le Roy Henry , Chanoine d'Evora , & Inquisiteur de la Foi. Il mourut âgé de 76 ans , dans une grande réputation de vertu & de probité.

Il a composé plusieurs ouvrages en prose sur divers sujets de Littérature ; on nous en donne ici un catalogue qu'on avoue cependant n'être pas complet ; les pièces de poésie ne sont pas en grand nombre ; le tout nous en a paru très-Poétique & très-Latin.

La première est adressée au Cardinal Albert, Archiduc d'Autriche; elle est pleine de feu & d'imagination, quoique le Poëte dise qu'il étoit âgé de 60 ans quand il l'écrivit; on y a joint aussi quelques Epigrammes parmi lesquelles il s'en trouve une sur l'entrée de Philippe II. dans la Ville d'Evora; en voici une autre que nous mettons ici parce qu'elle est fort courte, & qu'il nous a paru que la pensée en étoit assez heureuse.

Sunt tibi divitia multa, sed pauperis ornament.

O! successori divas, inopique tibi.

Après les poésies de Didace Merdez, viennent celles de Michel de Cabedo d'une illustre famille de la petite ville de Cetubal en Portugal; il y prit naissance l'an 1525. Comme la Ville de Toulouse étoit alors fort célèbre par les Professeurs qui y enseignoient le Droit, il y étudia cette science sous Cujas, & s'y rendit si habile,

Février 1749. 319

qu'à son retour le Roy Sébastien lui donna une place dans le Conseil Royal, & le pourvut encore d'une autre Magistrature très-considérable dans la Ville de Lisbonne. La profonde connoissance qu'il avoit des Loix & qui le fit regarder comme un des plus grands Jurisconsultes de son temps, ne l'empêcha pas de s'appliquer constamment aux Belles-Lettres. Il possédoit à fond la langue Grecque & la langue Latine. Mais son attrait particulier fut toujours pour la poésie, dans laquelle on prétend qu'il a excellé; ce qu'il a composé en ce genre, ou du moins ce qu'on en verra ici, se réduit aux pièces suivantes, où nous croyons qu'on trouvera de l'harmonie, de la noblesse, & du génie.

1°. Une pièce sur les nûces du Sérénissime Prince Jean, avec la Princesse Jeanne, tous deux du Sang Royal; 2°. sur les couches de cette même Princesse Ces deux pièces sont dédiées au Roy Jean

III; la troisiéme contient des vœux pour le Roy Sebastien, à l'occasion du jour anniversaire de la naissance de ce Prince; la dernière est adressée à ses Collègues dans le Conseil Royal, & roule sur le temps des vacances.

Les Poësies d'Antoine de Cabedo, fils de celui dont nous venons de parler, terminent ce volume; le goût qu'il eut toujours pour la piété lui fit embrasser l'état Ecclésiastique. Il acquit la réputation d'habile Canoniste & ne se distingua pas moins par l'éloquence que par la poésie. La mort qui le surprit à l'âge de 25 ans, l'arracha au milieu d'une carrière dans laquelle il y avoit tout lieu d'espérer qu'il acquièreroit beaucoup de gloire; ses vers, au jugement du P. de Monteiro, sont absolument sans fard & ressentent le siècle d'Auguste: ce qui étonnera peut-être, c'est qu'il ajoute qu'ils ont cette majesté qui caractérise ceux de Stace. Il a travaillé sur dif-

Février 1749. 322

férens sujets , dont quelques-uns sont de piété ; il y en a un entr'autres à la louange de la Sainte Vierge.

Les ouvrages de ces trois derniers Poètes avoient déjà paru imprimés à Rome en 1597.

Le second tome renferme uniquement les œuvres de Jean de Mello de Sousa : on nous les donne d'après l'édition publiée *in-4°*. à Lyon , chez Horace Cardon en 1615. Jean de Mello étoit d'une petite Ville de Portugal nommée Torresnovas & sortoit d'une famille très-distinguée , tant du côté paternel que maternel : après avoir obtenu le bonnet de Docteur en Droit Canon dans l'Université de Coimbra , fameuse par les habiles gens qui y enseignoient cette science , la réputation que Mello s'y acquit , le fit nommer Professeur dans cette même Université ; il s'y fit généralement estimer par ses leçons & par divers ouvrages qu'il donna au public. Le Roy pour récompenser son mérite , lui

322 *Journal des Sçavans,*
confia une place de Conseiller dans
le Conseil Royal; il l'exerça jusqu'à
sa mort avec beaucoup de lumière
& d'intégrité, & cessa de vivre en
1575.

Au milieu des grandes affaires
dont il étoit chargé, il trouva, dit
l'Auteur de la Bibliothèque Portu-
gaïse, du loisir pour s'attacher aux
Muses, & avec tant d'enthousias-
me qu'il approche par la sublimité
des premiers Coryphées de la poc-
sie héroïque. On a de lui un grand
nombre de poésies dont les plus
considérables, sont 1^o. une para-
phrase en vers hexamètres sur le
livre de Job; on y a joint le texte
même de l'Auteur sacré; 2^o deux
Livres sur la misère de l'homme,
& un Poëme considérable en huit
Livres sur la rédemption du genre
humain.

Mello nous assure dans la préface
de ce Poëme, qu'il l'avoit compo-
sé par les exhortations du célèbre
Louis de Grenade; cet ouvrage
aussi bien que celui qui regarde la

misère de l'homme, respire l'union & la piété; la Religion y est traitée avec toute la grandeur qui lui convient, & on peut dire que l'Auteur ramène très-heureusement les muses à leur première institution, c'est-à-dire, qu'il y célèbre partout les louanges de la Divinité.

Quelque superficiel que soit le compte que nous venons de rendre des deux premiers tomes de ce précieux recueil, nous nous flacons cependant en avoir assez dit pour en faire sentir le prix, & pour engager ceux qui posséderoient quelques pièces propres à l'enrichir, d'en faire part au Sçavant Editeur. Son goût dans le choix des pièces, & son exactitude à nous en faire connoître les Auteurs, doivent faire désirer qu'il soit bientôt en état de tenir la promesse qu'il nous fait, de publier incessamment les tomes suivans.

DISSERTATION SUR L'INCERTITUDE des signes de la mort, & l'abus des enterremens & embauumemens précipités, par JACQUES JEAN BRUHIER, Docteur en Médecine, 2^e onde édition, revue, corrigée, & augmentée. A Paris, chez Debure; Quay des Augustins, à l'image de S. Paul 1749, deux volumes in-12. le premier de 610 pp. y compris le *Memoire* présenté au Roy sur la nécessité d'un règlement general au sujet des enterremens & embauumemens, & non compris 50 pp pour l'Épître Dédicatoire à Messieurs de l'Académie Royale des Sciences, la préface & les approbations; le second de 540 pp.

COMME M. Bruhier dit dans la préface qu'il n'a fait de changemens que dans le premier volume, c'est le seul dont nous parlerons dans cet extrait, ren-

Février 1749. 329

voyant à notre Journal d'octobre 1745, ceux qui seroient curieux de connoître l'ouvrage en entier,

La preface contient l'histoire détaillée de cet ouvrage, explique la raison du desordre qui regnoit originairement dans le premier volume, & qui se trouve corrigé dans la nouvelle édition; rend compte des demarches que l'Auteur a faites tant auprès des dépositaires de l'autorité publique pour les engager à remédier aux abus contre lesquels il s'élève, qu'auprès des Compagnies sçavantes du Royaume pour sçavoir ce qu'elles pensoient des moyens qu'il avoit imaginés pour y remédier; & enfin contient le plan qu'il a suivi dans la nouvelle édition. Elle est terminée par un morceau extrait du rapport fait à l'Académie Royale de Chirurgie, où l'on trouve un signe de vie dans les maladies convulsives suivies des apparences de la mort qui merite d'être ajouté à ceux qui sont détaillés dans la dis-

326 *Journal des Sçavans,*
sertation de M. Bruhier ; c'est que
si on ouvre la bouche d'un cadavre
qu'on a laissé refroidir, la machoire
inferieure qu'on abaisse demeure éloi-
gnée de la superieure, & a peu près
au même point où on l'a mise, on,
si elle s'en rapproche quelquefois, ce
n'est que peu à peu, & laissant tou-
jours une certaine distance entr'elles ;
au lieu que si la personne n'est pas
morte, & surtout si elle est affection
hysterique ou spasmodique, la ma-
choire inferieure ne peut être éloignée
de la superieure qu'avec une force
beaucoup plus considerable, & elle
s'en rapproche très-promptement, dès
qu'on cesse de vaincre sa resistance.

La preface est suivie du juge-
ment qu'ont porté sur la doctrine
contenu dans le Memoire dont
nous avons parlé dans le titre, &
par consequent sur le fond de la
doctrine de tout l'ouvrage, dix-
huit Academies, huit Facultés de
Medecine, du nombre desquelles
sont les Facultés de Paris, & de
Montpellier, & celle de Halle en

Février 1749. 327

Saxe ; & MM. Chicoyneau & Helvetius, Conseillers d'Etat, l'un premier Medecin du Roy, & l'autre de la Reine. Il n'est point necessaire de faire observer au Lecteur intelligent que ces jugemens sont favorables ; d'où l'on a droit de conclurre que la doctrine de M. Bruhier est aujourd'hui celle de presque toutes les Compagnies sçavantes de France, supposé que l'on doive conclurre du silence qu'ont gardé les autres qu'elles soient en tout ou en partie d'un avis différent du sien. Mais cette discussion nous est étrangere.

La matiere est divisée en cinq chapitres, & les sujets en sont empruntés des cinq paragraphes de la These de M. Winslow, dont nous avons rendu compte dans notre Journal de Décembre 1742, en donnant l'extrait de la premiere edition du premier volume. Dans le premier chapitre M. Bruhier etablit que l'incertitude des signes de la mort est prouvée demonstra-

328 *Journal des Sçavans* ;
tivement par une infinité d'observations de tous les siècles , & de tous les pays. Le second traite des signes de la vie tirés de l'examen du pouls ; le troisieme des signes de la vie tirés de l'examen de la respiration ; le quatrieme des epreuves medicinales & chirurgicales qu'on peut employer pour constater la mort. On examine dans le cinquieme quel est le signe caractéristique de la mort , quelles precautions on a prises & on prend pour s'en assurer.

C'est dans le premier chapitre que sont les augmentations les plus considérables , augmentations telles que le volume , malgré les retranchemens qui ont été faits de plusieurs choses jugées inutiles dans la premiere edition , est presque le double de l'ancien. Ces augmentations consistent en observations nouvelles, ou nouvellement venues à la connoissance de l'Auteur , qui prouvent que les apparences de la mort ont subsisté , souvent pendant

plusieurs jours, dans des sujets qui par la suite ont donné des signes sensibles de vie d'eux-mêmes, ou par le secours des remèdes. La première édition du premier volume n'en contient que cinquante-neuf, la présente en contient cent cinquante, lesquelles jointes à soixante-dix neuf contenues dans le second volume, à treize qui ont été communiquées à l'Auteur depuis la nouvelle édition du premier volume, & à trente neuf indiquées à la fin de l'Addition au Memoire, font deux cens quatre vingt & une observations. Il est donc bien démontré que les exemples de personnes rappelées à la vie malgré tous les signes extérieurs de la mort, ne se bornent pas à un seul dans un siècle, comme de prétendus esprits forts l'ont avancé hardiment; &, ce qui mérite d'être observé, M. Bruhier ne parle que des observations dont le détail est venu à la connoissance, & combien d'autres n'ignore-t'il pas, combien

530 *Journal des Savans,*
mé ne ne seront jamais connues!

L'enchainement de ces réflexions nous conduit à quelques autres que fait l'Auteur sur les espèces des observations qu'il a rapportées. Loin qu'il soit rare de revenir à la vie au milieu des apparences de la mort, dans les observations qu'il rassemble il y en a plus de cinquante de personnes enterrées vivantes, & le nombre des victimes malheureuses de la précipitation à enterrer doubleroit presque, si l'on y joignoit celles qui l'auroient été sans des circonstances favorables qui les ont préservées de ce sort affreux. En effet si toutes les precautions se bornent en France à différer les enterremens pendant vingt-quatre heures; si les Rituels, si les Ordonnances, n'exigent rien de plus; n'est-il pas évident que tous ceux qui auroient été réputés morts plus de vingt-quatre heures y'auroient été enterrés vivans? Or il résulte du dépouillement que M. Bruhier fait

Février 1749: 331

de ses observations qu'il y a quarante personnes au moins qui ont eu les apparences de la mort non seulement pendant vingt-quatre heures, mais pendant un temps plus long, qui s'est même étendu jusqu'à douze jours, comme un ancien Auteur l'atteste. Nous avons rapporté de suite toutes ces réflexions de M. Bruhier, afin que leur assemblage fit sur les Lecteurs les impressions qu'il a eu dessein de produire; revenons à présent à d'autres vérités qui sont établies dans le chapitre premier.

Les observations y sont rapportées à différentes classes. On trouve dans la première toutes celles qui sont tirées de l'Histoire Ancienne, & qui sont d'une considération d'autant plus grande, que les anciens peuples étoient extrêmement circonspects en fait de sépultures, & que les Romains la différoient souvent jusqu'au septième jour, ce qui n'empêcha pas Acilius Aviola, & Lucius Lamia, qui tous deux

avoient été décorés des premières charges de la République , d'être brûlés vifs. Il n'y a d'augmentation dans cette classe que la prétendue résurrection opérée par Apollonius de Thyane, que l'on explique très-bien sans avoir recours à la magie.

La classe suivante comprend les observations où les maladies ne sont point spécifiées ; la troisième a pour objet les maladies pétilentielles, où les apparences de la mort ne sont pas moins trompeuses que dans toute autre espèce de maladie ; la quatrième les aiguës & contagieuses ; la cinquième la syncope & les maladies convulsives ; la sixième les maladies soporeuses & la suffocation par l'eau, par la corde, & par les vapeurs pernicieuses ; la septième l'éctase volontaire & involontaire ; la huitième les blessures. Quatre ouvertures de personnes vivantes fournissent dans la neuvième des preuves de l'incertitude des signes de la mort, & la mastication des

morts dans la dixieme. Cet article pouvant être ignoré d'une partie de nos lecteurs, nous croyons leur faire plaisir de les en entretenir.

» Il a paru en Allemagne deux
 » Traités différens intitulés de *Masticatione mortuorum in tumulis*. Le
 » premier, composé par Philippo
 » Rohrius, fut imprimé à Leiplick
 » en 1679, & le second, ouvrage
 » de Michel Ranfft, le fut en la
 » même ville en 1728. On voit
 » dans ces Traités que certains
 » morts machent dans leurs tom-
 » beaux, & devorent ce qui est à
 » leur portée... Le fait, dit Ranfft,
 » est attesté par trop de temoins ocu-
 » laires qui déposent non seulement
 » que des cadavres ont maché leurs
 » linceuls, mais même qu'il les ont
 » avalés. Mais pourquoi ne parler
 » que des linceuls? Nous avons lu
 » qu'ils avoient dévoré leurs propres
 » chairs.... Voici les phenomenes
 » qui accompagnent cette mastication, suivant Ranfft, qui les attribue à la superstition ou au pre-

» jugé. Ces morts font du bruit en
» machant, à peu près comme font
» les porcs; ils sont ordinairement
» du sexe féminin; ce n'est qu'en
» temps de peste qu'ils machent,
» & ils ne causent la mort qu'à
» leurs parens. On voit, ajoute M.
» Bruhier, par cette dernière cir-
» constance que ces morts qui ma-
» chent sont regardés comme de
» vrais Vampyres; il ne faut donc
» pas s'étonner s'ils causent tant de
» terreur dans les pays où ils se
» trouvent. « Nous laisserons l'ex-
» plication que Ransft donne de ces
» phenomenes pour ne parler que de
» celle qu'en donne M. Bruhier.
» Si l'on mache dans le tombeau,
» c'est que l'on y a été mis vivant;
» tous les exemples qu'on rappor-
» te, toutes les circonstances de la
» mastication, sont des preuves du
» desespoir des victimes malheureu-
» ses de la precipitation à les met-
» tre dans le tombeau, ou des
» efforts qu'ils ont faits pour en
» sortir. « Il fait ensuite cette re-

flexion, » Si les enterremens sont si
 » souvent précipités en Allemagne,
 » ce qui est incontestable, puisque
 » les exemples de morts qui machent y sont communs, en Allemagne, dis-je, où l'on n'enterre
 » au plutôt qu'après trois jours revolus, combien doit-il y avoir
 » de morts qui machent en France, où les plus circonspects gardent à peine leurs morts pendant vingt quatre heures ? « Voici maintenant ce que M. Bruhier dit en détail des phénomènes de la mastication des morts.

» Les morts machent avec un bruit sensible, *claro sonitu*, dit Ransft, parce qu'en même temps ils font des efforts pour rompre leur prison. Quant à la comparaison avec le bruit que font les porcs, il y a tout lieu de croire que l'imagination y a beaucoup de part. Ils machent leurs suaires, & devorent même leurs propres chairs. Si dans les exem-

» ples de ceux que leur enterre-
» ment précipité a réduits au deſeſ-
» poir on ne fait pas dans ce pays-
» ci mention des linceuls, on en
» trouve en recompense qui ſe ſont
» dévorés les mains & les bras. Les
» morts qui machent ſont ordi-
» nairement du ſexe féminin, par-
» ce que les femmes, ayant le gen-
» re nerveux plus ſenſible, ſont
» plus expoſées aux accidens qui
» imitent la mort. On ne les voit
» jamais qu'en temps de peſte. Cet-
» te proposition eſt trop generale,
» mais elle ſera vraie avec des re-
» ſtrictions. Les exemples en ſe-
» ront plus frequens dans ces temps
» malheureux parce que la crainte
» de la contagion fait alors preci-
» piter les enterremens plus que
» de coutume... Quant au der-
» nier phenomene que ces morts
» ne cauſent la mort qu'à leurs
» parens, ſi le fait eſt vrai, c'eſt
» que la terreur repandue dans la
» famille par la ſuperſtition & le
» prejuge, les rend plus ſuscepti-
» bles

bles du poison pestilentiel. « C'est ainsi que M. Bruhier tire parti de l'erreur & du préjugé memes, pour combattre celui qu'il attaque Il faut voir dans son ouvrage les reflexions qu'il fait sur les observations rapportées dans le premier chapitre, & les conséquences qu'il en tire. Cet article, assez long, est presque entierement nouveau. Passons au second chapitre.

Il ne renferme d'augmentation qu'une observation de Jean Conrad Becker sur une disposition singuliere des principaux visceres d'un enfant, à qui elle causa la mort à l'âge de cinq ans. L'estomac, la rate, & le foie, etbient dans la cavité de la poitrine, de maniere que le côté droit contenoit les poulmons, le cœur & le foie, & la gauche la rate & l'estomac. M. Bruhier rapporte cette observation pour prouver l'assertion de M. Winslow que le cœur est quelquefois dans le côté droit.

Il n'y a rien d'ajouté dans le troi-

sieme chapitre , mais le quatrieme contient une augmentation plus interessante par le fond que considerable par son etendue ; c'est la recapitulation de tous les secours qui ont reussi dans les observations precedemment rapportées pour rappeler à la vie ceux qui paroissent morts , avec le renvoi à chaque observation où chaque espece de secours a été employé. Cet article est terminé par une reflexion très-importante, c'est qu'il est necessaire de donner des secours à ceux qui paroissent morts , si l'on veut empêcher qu'ils ne le deviennent réellement. C'est ce que l'Auteur prouve par la doctrine de Galien , par celle de M. de S André, & par celle d'un Auteur celebre, qu'il ne nomme pas , & dont voici les propres paroles. » En general » les grandes syncopes sont à craindre , surtout si elles sont frequen- » tes , & si elles durent longtemps. » Car si le sang vient à surcharger » le cœur , à se refroidir , à se con-

« geler , les organes qui sont long-
« temps dans l'inaction peuvent
« ne pas reprendre leur mouve-
« ment.

Les corrections que M. Bruhier a faites se trouvent principalement dans le cinquieme chapitre , lequel contient peu d'augmentations. Ces corrections consistent dans la suppression de ce qu'il disoit au sujet des quatre jours de la mort du Lazare ; dans celle de quelques expressions qui n'avoient point paru assez mesurées sur le silence de l'ancien testament au sujet du temps où l'on devoit enterrer les morts ; elles consistent enfin à prouver le contraire de ce qu'il avoit avancé , qu'on précipitoit les enterremens dans la primitive Eglise. Car il prouve par un passage d'un ouvrage attribué à Origene , & cependant composé à la fin du troisieme siecle , ou au commencement du quatrieme , qu'on conservoit les morts sept jours & sept nuits avant de leur donner la sepulture. D'où

il conclud dans son Memoire qu'en demandant qu'on differe les enterremens , c'est moins l'introduction d'une nouveauté qu'il demande que le retablisement de l'ancienne discipline.

Le memoire dont nous venons de parler se trouve à la fin du volume avec des changemens considerables tant au fond que dans la forme. Il se distribue separement en faveur de ceux qui ne sont point en etat de faire la depense de tout l'ouvrage.

Il paroît par l'analyse que nous venons de faire du nouveau volume que sa réimpression a donné un nouveau merite à tout l'ouvrage , &c que si le desordre qui y regnoit originairement n'a point fait tort à sa distribution , l'Auteur doit se flatter qu'on fera à la seconde edition un accueil encore plus favorable.

Pendant qu'on imprimoit cet extrait il nous est tombé entre les mains une feuille volante publiée

en Angleterre, en conséquence d'un
 acte du Parlement du 10. octobre
 1748. Elle est intitulée, *The most
 effectual method of recovering a droi-
 wned persons*, &c. c'est-à-dire,
*methode très-efficace pour rappeler
 les noyés à la vie*, par le Docteur
 BRUHIER. Cette methode, qui se
 trouve dans le tome second de la
 Dissertation dont le premier a don-
 né lieu à cet extrait, est de souffler
 la fumée de tabac dans l'anüs des
 personnes qu'on tire de l'eau. Elle
 est appuyée sur le succès qu'en a
 vu M. Thomas, Chirurgien de S.
 Côme. On trouve après cette ob-
 servation un passage tiré du traité
 des Poisons de M. le Docteur
 Mead, qui non seulement approu-
 ve cette espece de lavement de fu-
 mée, mais exhorte à employer ce
 moyen & d'autres pour tenter de
 rappeler à la vie ceux qui sont re-
 stés sous l'eau, même pendant plu-
 sieurs heures, parce qu'il est prou-
 vé par les observations qu'on y
 peut réussir. Ce même principe est

342 *Journal des Savans*,
aussi avancé dans un préambule
qui est à la tête de cet imprimé.
Il est accompagné d'une estampe
in-folio, qui représente l'événement
dont M. Thomas a communiqué
l'histoire. •

Il n'est pas étonnant que ce qui
concerne les noyés dans la Dissertation
de M. Bruhier ait principalement
attiré l'attention du Parlement
d'une Nation plus exposée
qu'aucune autre à la suffocation
par l'eau, par rapport à l'étendue
du commerce qu'elle fait sur cet
élément; & il y a tout lieu d'espérer
que cette respectable Compagnie,
qui ne perd jamais de vue
ce qui peut être avantageux à la
Nation, ne fixera pas tellement
son attention sur ceux qui sont
exposés à ce genre de mort, qu'il
la distraie de toutes les espèces de
circonstances où elle peut devenir
réelle pour ceux qui en ont l'apparence
dans leur lit, faute de leur
donner les secours qui peuvent
l'empêcher de se réaliser.

HISTOIRE GE'N'ERALE
d'Allemagne, par le Pere BAR-
RE, Chanoine Régulier de Sainte
Geneviève, & Chancelier de l'U-
niversité de Paris, Tome VI.
qui comprend les régnes depuis
l'an 1250 jusqu'en 1378. in-4°.
pp. 868. non compris la table
des matières. A Paris, chez
Charles-Jean-Baptiste de l'Epi-
ne, & Jean Thomas Hérissant,
rue S. Jacques, 1748.

CE sixieme tome commence à l'Histoire du long interregne qui mit l'Allemagne à deux doigts de sa perte, & qui en fit pendant plus de 24 ans un théâtre d'horreur & de confusion: partagée pendant tout ce temps en différentes factions qui conspirèrent également à sa ruine, elles ne se réunirent enfin sous un même chef, que lorsqu'un épuisement général les obligea de mettre bas les armes.

Les Auteurs ne s'accordent pas

344 *Journal des Sçavans*,
sur le temps où l'on doit fixer l'é-
poque de ce fameux interrègne.
Le nôtre se déclare pour ceux qui
le placent non à la déposition de
l'Empereur Fridéric II. dans le
Concile de Lyon en 1245, mais
à la mort de ce Prince arrivée
cinq ans après; il en apporte pour
raison, que les Princes qui lui succé-
dèrent, ne sont point comptés par-
mi les Empereurs, soit pour avoir
été élus par les états Ecclésiasti-
ques à la sollicitation du Pape,
comme Guillaume Comte de Hol-
lande & Richard frere du Roy
d'Angleterre, soit pour n'avoir
été reconnus que par une partie
de l'Empire, comme Conrad IV.
fils de Frédéric II. & Alphonse
Roy de Castille.

L'esprit de discorde & de faction
ayant ruiné entierement le com-
merce, les Villes de Mayence,
de Worms, de Spire, de Franc-
fort, & plusieurs autres se ligué-
rent entr'elles pour faire abolir les
péages exorbitans que les Seigneurs

Lâiques & Ecclésiastiques , fortifiés pour la plupart dans leurs Châteaux , levoient sur les marchands , & pour s'opposer à tout ce qui pouvoit gêner la sûreté & la liberté du commerce.

Cette ligue devint en peu de temps si puissante , qu'en 1254, elle comptoit soixante Villes ou Bourgs qui s'y étoient unis. Comme c'est là l'époque la plus vraisemblable des Villes Anseatiques. Le P. Barre a cru devoir exposer ici quelques-uns des premiers réglemens qui formèrent la plus célèbre & la plus puissante compagnie de commerce qui ait jamais paru. On la verra dans la suite de cette Histoire , faire des traités d'alliance avec plusieurs Souverains , armer des flottes considérables & lever des troupes pour maintenir ses privilèges & la liberté de son commerce.

Un autre corps qui se rendit encore très-puissant , & dont les guerres reviennent souvent dan-

l'Histoire de ce siècle, est celui des Chevaliers Teutoniques. En conséquence de la donation que les Papes & les Empereurs leur avoient faite de toutes les terres qu'ils pourroient conquérir sur les Infidèles, ils attaquèrent la Prusse, dont la plus grande partie étoit encore plongée dans l'idolatrie. Mais les Peuples du pays leur ayant opposé une armée très-nombreuse & très-aguerrie, les Chevaliers qui se sentoient trop foibles pour leur résister avec leurs forces seules, eurent recours au Pape: touché de leurs prieres le Souverain Pontife publia en leur faveur une Croisade contre les Prussiens; les Indulgences qu'il y attacha, engagèrent presque toutes les troupes qui auroient été nécessaires pour réprimer les désordres que causoit l'interregne, à prendre parti avec les Chevaliers; avec un si puissant renfort, ceux-ci ayant en peu de temps formé une armée de 60000 combattans remportez

Février 1749.

347

rent une victoire complete contre les Prussiens.

Un grand nombre des fuyards se réfugia dans la Ville d'Elbing qui leur ouvrit ses portes ; ils s'y défendirent quelque temps , mais les vivres venant à leur manquer, ils consultèrent les bourgeois sur le parti qu'ils avoient à prendre ; ceux-ci leur répondirent en ces termes , „ nous avons déjà résolu „ d'embrasser la Religion Chrétienne, plutôt que de périr avec „ nos enfans & nos biens ; & nous „ aussi dirent les Capitaines Prussiens , car nous voyons clairement que nous combattons envain contre Dieu ; & dès le lendemain les deux Généraux Prussiens ayant pour Parreins le Roy de Bohême & le Marquis de Brandebourg , furent baptisés par l'Evêque d'Olmütz , & le reste de la Nation peu de temps après s'empressa de recevoir le Baptême.

Le P. Barre ne nous dit point

348 *Journal des Sçavans*,
s'ils persévérèrent dans la Foi; il
y a tout lieu d'en douter, puisqu'on
voit à la page 87. de cette même
Histoire, encore une troupe de
Croisés obligés de venir au secours
des Chevaliers Teutoniques, à qui
les Prussiens étoient devenus d'au-
tant plus redoutables qu'ils trou-
vèrent le moyen d'engager les Li-
thuanien dans leur querelles. Il
arrive quelquefois à notre Auteur
d'avoir trop bonne opinion de ses
Lecteurs, & de les supposer in-
struits de bien des choses qu'il est
très nécessaire de sçavoir, pour se
faire une juste idée de différens
événemens qu'il rapporte.

Le détail dans lequel il entre
sur le genre de Souveraineté des
Comtes de Hollande, dans le temps
qu'elle étoit possédée par Guillau-
me Roy des Romains, qui fut tué
en faisant la guerre aux Frisons;
montre que l'amour de la liberté a
été de tout temps enraciné dans
le cœur des Hollandois.

Il ne faut pas croire dit le P.

Barre, que les Comtes de Hollande & ceux de Gueldres, qui relevoient de l'Empire, fussent Souverains dans l'idée qu'on s'en forme aujourd'hui. Ils avoient besoin du consentement des Seigneurs pour prendre possession du Gouvernement ; chaque Ville régloit par elle-même les impositions qu'elle payoit à ses Souverains ; elles donnoient peu & se croyoient même dispensées de leur rien fournir, lorsqu'ils étoient absens ; il y avoit cependant trois occasions dans lesquelles les Comtes étoient en droit de demander des taxes extraordinaires ; la première quand ils marioient leurs enfans, leurs freres, ou leurs sœurs ; la seconde lorsque quelques-uns de leurs proches parens étoient créés Chevaliers ; & la troisième enfin quand ils étoient appelés à la Cour de l'Empereur, dont ils se reconnoissoient Vassaux.

Le P. Barre décrit ensuite le triste état où l'Allemagne se trouvoit réduite depuis la mort de Guillau-

350 *Journal des Sçavans,*
me Comte de Hollande , & celle
de Conrad son Compétiteur , arri-
vée près de deux ans auparavant.
Pendant cette anarchie , elle con-
tinua d'être désolée par différentes
petites guerres que se faisoient les
uns aux autres les grands Seigneurs
de l'Empire & quelques Aventu-
riers , qui n'ayant point de Chefs ,
ne prenoient la loi que de leur in-
térêt & de leurs passions. Notre Au-
teur n'a pas cru , & avec raison , de-
voir donner le détail de ces guer-
res , dans lequel , dit-il , on trou-
veroit plus de perfidie & de cruau-
té que de grandes actions.

Rien ne prouve mieux la puis-
sance où étoient déjà parvenues
les villes Anféatiques , que la som-
mation qu'elles firent aux Seigneurs
de l'Empire de procéder à l'éle-
ction d'un Roy des Romains , en
leur déclarant , que s'il s'en trouvoit
deux d'élus en même temps , les
villes confédérées ne prendroient
parti ni pour l'un , ni pour l'autre.
La chose arriva ainsi : les Elec-

deux ne parent s'accorder entre eux ; la faction de l'Archevêque de Trèves élit Alphonse, Roy de Castille, & celle de Richard, Archevêque de Cologne, se déclara en faveur de Richard, frere du Roy d'Angleterre, gagnée, dit-on, avec les autres Seigneurs de son parti par une somme de sept mille livres sterling d'argent comptant que ce Prince fit passer en Allemagne : somme prodigieuse pour ces temps là, & qui produisit en Angleterre une extrême disette d'argent.

.. Mais de ces deux Princes, l'un ne parut jamais en Allemagne, & l'autre après s'y être montré, se voyant dans l'impossibilité de s'y soutenir, reprit peu de temps après la route d'Angleterre, laissant le soin de l'Empire à trois Vicaires, dont l'autorité se trouva trop faible pour remédier aux desordres & aux guerres intestines, dont l'Allemagne étoit déchirée.

.. Il faut voir dans l'ouvrage même l'histoire des deux imposteurs,

352 *Journal des Sçavans,*
qui à la faveur d'un bruit qui s'é-
toit répandu, que l'Empereur Fri-
deric second étoit encore vivant,
entreprirent de se faire passer pour
ce Prince, & y réussirent même
pendant quelque temps; mais le
premier étant tombé entre les mains
de Mainfroy, fils naturel de cet
Empereur & Roy de Sicile, fut
reconnu pour ce qu'il étoit, & pen-
du. Le second devoit avoir près de
90 ans lorsqu'il eut la hardiesse de
jouer un rôle si dangereux. Il ne
parut que sous le Règne de l'Em-
pereur Rodolphe, plus de 24 ans
après la mort de Frideric. Si ses suc-
cès furent d'abord plus étonnans
que ceux du premier imposteur,
la fin fut encore plus tragique, car
il fut pris & condamné au feu. Le
peuple, ou plutôt les Grands, se
pretoient aisément à ces sortes de
supercheres dans ce temps-là, car
on en voit encore une semblable en
Diane nars à la fin de ce même
volume; elle fut même d'autant
plus séduisante, que des intérêts

politiques engagèrent l'Empereur Charles IV. à la soutenir avec chaleur.

Les événemens les plus considérables arrivés pendant ce long interrègne, & sur lesquels l'Auteur s'est fort étendu, sont 1^o. La révolte des Suisses contre la Maison d'Autriche. Avant que de la raconter, il reprend l'histoire de ces peuples depuis leur origine. 2^o. La conquête du Royaume de Naples par Charles d'Anjou, & la cruelle mort du jeune Conradin, à laquelle il prétend que le Pape Clément IV. n'eut aucune part.

Pendant cet interrègne, ceux d'entre les Seigneurs Allemans qui étoient moins ambitieux ou plus foibles que les autres, formèrent entr'eux une ligue qui n'avoit point encore eu d'exemple. Ils se firent une donation réciproque de leurs biens & de leurs Etats, à condition qu'ils agiroient ensemble comme frères, & qu'ils s'entredonneroient

354 *Journal des Sçavans,*
tout secours dans la guerre & dans
la paix : c'est-là, dit l'Auteur, l'o-
rigine des confraternités héréditai-
res , si célèbres parmi les Princes
d'Allemagne depuis le treizième
siècle ; elles se sont tellement aug-
mentées , ajoute-t-il , depuis ce
temps-là , qu'aucune Principauté,
faute d'héritiers , ne peut retourner
à l'Empire ; la plus ancienne & la
plus remarquable est celle de Saxe
& de Hesse.

Mais comme tous ces moyens &
plusieurs autres que l'Auteur rap-
porte , n'étoient pas suffisans pour
remédier aux maux que l'anarchie
causoit , les Seigneurs prirent enfin
la résolution d'en venir à une nou-
velle élection , & sur le refus d'Ot-
tocare , Roy de Bohême , qui s'en
repentit dans la suite , ils se réuni-
rent en faveur de Rodolphe d'Hap-
sbourg , après être convenus en-
tr'eux de ne conférer la dignité Im-
périale qu'à un Seigneur moins
puissant qu'eux , mais qui eût ce-

pendant un domaine capable de lui faire soutenir cette dignité avec honneur.

» Le P. Barre avertit ici, que la
 » naissance de Rodolphe n'est ce-
 » pendant pas dans le degré de mé-
 » diocrité où la placent les envieux
 » de la Maison de ce Prince. Il fait
 » voir, pour nous servir de ses ter-
 » mes, que la Maison, quoique
 » moins riche & moins connue pour
 » lors que celle de Saxe, de Brunf-
 » wick & de Bavière, avoit cepen-
 » dant des titres de Noblesse qu'il
 » devoient la faire respecter. »
 Ainsi, suivant l'usage où il est dans
 le cours de cette Histoire de reve-
 nir fréquemment sur les mêmes ma-
 tières à mesure qu'il découvre de
 nouvelles lumières, quoique sous
 l'année 1064. & même ailleurs, il
 eût déjà amplement parlé de la gé-
 néalogie de la Maison d'Autriche,
 il en donne encore ici un nouveau
 détail, & fait observer que si l'ori-
 ne des Princes d'Habsbourg a pa-
 ru embarrassée à quelques Histo-

riens, c'est qu'ils n'ont pas fait attention que les Seigneurs dans ces temps-là ne prenoient d'autres noms que ceux de leur domaine ou de leur appanage, enforte que lorsqu'un Prince avoit plusieurs enfans, ils portoient tous des noms différens, tirés de leurs Terres & de leurs caractères, ou des circonstances particulières de leur vie ou de leurs actions, ce qui fait ajouter-t-il, qu'il n'est pas possible de faire remonter plusieurs des grandes Maisons qui subsistent aujourd'hui jusqu'à l'antiquité qui leur est due.

On lira avec plaisir dans l'Auteur même tout ce qu'il dit de la grandeur & du courage avec lesquels l'Empereur Rodolphe soutint la dignité Impériale, & sçut obliger le Roy de Bohême à lui faire hommage de ses Etats. Ce Prince eut d'autant plus de peine à s'y soumettre, que Rodolphe avoit été son Grand Maréchal: aussi lorsque cet Empereur le fit sommer de lui rendre ce qu'il lui devoit, il

Février 1749. 357

*répondit fièrement , qu'à Rodolphe
autrefois son Domestique , il ne de-
voit rien de ses gages. Mais Ottocare fut obligé de plier , & de cé-
der même au nouvel Empereur ,
l'Autriche , la Carinthie , la Stirie ,
& la Carniole.*

*Depuis animé par la Reine Gus-
tave négonde sa femme , qui s'avisa un
jour de ne faire servir sa table qu'à
demi , parce qu'il n'avoit plus , de-
voit-elle , que la moitié de ses États ;
& qui lui répétoit continuellement
qu'il n'avoit pu , sans une extrême
lâcheté , se réduire à la Bohême &
à la Moravie , & faire serment de
fidélité à un homme de la plus basse
naissance , Ottocare rompit le Trai-
té ; mais il en fut la victime , & pé-
rit dans une bataille que Rodolphe
gagna contre lui.*

*Ce Prince , au jugement du P.
Barre , gouverna l'Empire avec au-
tant de courage que d'habileté .
Il joignoit , dit-il , la prudence à
l'intrepidité ; il étoit d'un natu-
rel doux dans un siècle féroce .*

« il étoit même vertueux autant
« qu'on peut l'être avec beaucoup
« d'ambition. « Il convient cepen-
dant qu'on lui a reproché avec rai-
son d'avoir travaillé aux dépens des
familles de l'Empire, à l'aggran-
dissement de sa Maison ; c'est lui
qui a jetté les fondemens de cette
prodigieuse grandeur où elle est
montée dans la suite.

Il y eut après sa mort un inter-
règne de neuf mois, au bout des-
quels le choix tomba sur Adolphe
de Nassau malgré les prétentions
d'Albert, Duc d'Autriche, qui se
fondoit sur l'usage presque ordi-
naire d'élire celui de la famille du
dernier Empereur, que l'on trou-
voit digne de lui succéder. Mais
Adolphe n'ayant d'autre mérite
que celui de passer pour un des
plus braves Guerriers de son sié-
cle, & d'ailleurs ses qualités per-
sonnelles ne suppléant point à ce
qui lui manquoit du côté de la pru-
dence, les Seigneurs indignés de ce
qu'il gouvernoit d'une manière ar-

Février 1749. 339

bitraire , le déposèrent & élurent Albert , Duc d'Autriche. Celui-ci fut assez heureux pour tuer en bataille rangée & de sa propre main, le brave , mais peu prudent Adolphe , & par cette mort se trouva seul Empereur.

Albert est surnommé le Borgne ; parce qu'il l'étoit réellement devenu par la violence d'un poison qu'on lui donna , & qui , par le prompt secours qu'il reçut de ses Médecins , sortit par la bouche , le nez & les yeux : il faut voir dans l'Auteur même de quelle manière le Pape Boniface VIII. qui avoit d'abord déclaré l'élection de ce Prince nulle , le réhabilita , mais à des conditions très-humiliantes ; encore ne dut-il cette réconciliation qu'au besoin que ce Pontife crut en avoir , pour s'en servir contre Philippe le Bel dans le fameux démêlé que tout le monde sçait , & que notre Auteur rapporte ici , aussi-bien que toutes les guerres que ce Prince eut avec les Flamans.

Ce trait d'histoire entre d'autant plus naturellement dans celle de l'Empire, qu'on n'a pas oublié que le projet du P. Barre l'oblige de faire l'Histoire de tous les Etats qui en relevoient; c'est par la même raison qu'après avoir montré comment & jusqu'à quel point les Suisses en dépendoient, il expose assez au long les raisons qui leur en firent secouer le joug pour se former en République.

L'Empereur Albert, dont notre Historien dit, qu'il n'employa jamais son courage & sa prudence que pour ses intérêts sans les tourner à la gloire de l'Empire, ayant été assassiné après un Règne de dix ans par le Duc de Suabe son neveu, les Electeurs après environ sept mois d'inter-règne, se réunirent en faveur d'Henry de Luxembourg.

Le temps ne nous permettant pas de nous arrêter sur le regne de ce Prince, nous nous contenterons de dire que le P. Barre l'admire surtout

Février 1749.

36

tout par l'alliance qu'il sçut faire
des Vertus chrétiennes avec la
majesté de l'Empire. Il est re-
gardé comme un des plus grands
Empereurs qui ayent paru depuis
Frédéric II.

On trouvera à la fin de ce règne
quelques événemens que notre Hi-
storien n'a pas eu, dit-il, occasion
de placer ailleurs, comme les pro-
grès des Chevaliers de l'Ordre Teu-
tonique dans la Poméranie & sur
la Mer Baltique, où ils acquirent
la ville de Dantzick & l'abolition
de l'Ordre des Templiers, dont la
plupart des biens situés en Allema-
gne, furent, non pas donnés aux
Chevaliers de Saint Jean de Jérusa-
lem, comme on le fit en Lorrain-
ne, mais, comme il étoit plus ju-
ste, rendus aux descendans de ceux
qui avoient aumonné ces biens aux
Templiers.

Après la mort d'Henry VII.
l'Allemagne retomba encore dans
l'anarchie, mal ordinaire aux Etats
Février.

Q

362 *Journal des Sçavans* ;
électifs, & auquel l'Empire d'Alle-
magne par sa Constitution est plus
exposé que tout autre. La division
fut si grande parmi les Electeurs ,
qu'ils furent près de quatorze mois
sans pouvoir choisir de Roy des
Romains ; encore au bout de ce
temps-là se partagèrent-ils entre
Louis de Bavière & Frédéric , Duc
d'Autriche , tous deux petits-fils
du célèbre Rodolphe de Habs-
bourg , & dignes presque égale-
ment de porter la Couronne Im-
périale. Cette double élection cau-
sa un schisme d'autant plus funeste
à l'Allemagne, que le Pape Jean
XXII. prit parti contre Louis de Ba-
vière , & l'accabla de toutes les fou-
dres du Vatican ; mais la brièveté
qui nous est prescrite ne nous per-
met même pas de donner une
légère idée d'une division qui du-
ra long-temps , & qui au schisme ;
qui désolait déjà l'Empire , en fit
succéder un autre dans l'Eglise.

.. Nous placerons ici en entier le

jugement que le P. Barre porte de Louis de Bavière, qu'il appelle le Héros de cette illustre Maison.

» Après quatre batailles livrées ,
 » dit-il , à Frédéric d'Autriche son
 » concurrent , Louis victorieux
 » dans une cinquième , demeura
 » seul Maître de l'Empire , mais il
 » ne sortit de cette querelle que
 » pour entrer dans une autre plus
 » dangereuse avec Jean XXII. &
 » Clément VI. Ces Papes pour le
 » contraindre à reconnoître , que
 » l'Empire étoit un Fief du S. Sié-
 » ge , lui firent un crime de se pré-
 » valoir d'une élection où l'autori-
 » té Apostolique n'étoit point in-
 » tervenue. Ils lui ordonnèrent d'y
 » renoncer ; & sur le refus qu'il en
 » fit , ils l'excommunièrent jusqu'à
 » trois fois , le déclarèrent hérési-
 » que , schismatique , déchu de
 » tous honneurs & de toutes di-
 » gnités.

» On ne voit , ajoute-t-il , ni
 » délicatesse ni modération dans

» les jugemens que les Ecrivains ;
» amis & ennemis , ont porté sur
» la conduite de ce Prince à l'égard
» de l'Eglise Romaine. Ceux qui
» ont tenu le parti des Papes con-
» tre lui , l'ont fait passer pour un
» furieux & un emporté : ses par-
» tisans au contraire , pour le Prin-
» ce le plus accompli : il paroît
» qu'il alloit au bien public , &
» qu'il haïssoit naturellement l'op-
» pression & l'injustice , mais l'op-
» position mettoit quelquefois ses
» bons mouvemens en désordre.
» Une affaire contestée l'aigrissoit
» contre ceux qui lui résistoient ;
» il poursuivoit par un esprit de
» faction ce qu'il avoit commencé
» par un sentiment de vertu ; il
» pouvoit faire la guerre à Jean
» XXII. & se rendre maître de Ro-
» me , sans qu'il fût besoin pour
» soutenir les droits de sa Couron-
» ne de s'en prendre à l'Eglise Ro-
» maine , lui opposer un Antipape ,
» & la déchirer par un schisme. . . »

» Jamais Prince ne fut plus solem-
 » nellement excommunié , ni en
 » même temps plus craint , plus
 » respecté , plus aimé des vassaux
 » de l'Empire. « Il en faut cepen-
 » dant excepter du moins les Ele-
 » ctors Ecclésiastiques , qui , à la
 » sollicitation du Pape , élurent à sa
 » place Charles de Luxembourg qui
 » lui succéda , mais non sans contra-
 » diction , comme on le verra dans
 » l'ouvrage même.

Le P. Barre dit de ce dernier , si
 connu par la fameuse Bulle d'Or
 dont il est l'auteur , qu'il a fait de
 grandes choses sans avoir lui-même
 été grand. Quelques Auteurs lui
 ont fait un mérite d'avoir fait pa-
 roître un grand attachement pour
 le Clergé , d'autres lui en ont fait
 un reproche , & l'ont nommé l'*Em-
 pereur des Prêtres*. « Il faut avouer ,
 » dit notre Historien , que la gran-
 » de puissance des Papes & du Cler-
 » gé l'embarassa beaucoup. Il ne
 » put se mettre au-
 » dessus de la

» crainte qu'elle lui donnoit , &
» pour avoir l'esprit en repos de
» ce côté-là , il fit confirmer son
» élection par le Pape , lui rendit
» les devoirs d'Ecuyer , & donna
» une Loi pour obliger les succes-
» seurs à suivre son exemple. «
Son règne fut , selon le P. Barre ,
l'époque de la décadence , de l'au-
torité & des droits que l'Empire
avoit jusqu'alors conservés sur Ro-
me & sur l'Italie.

Il parle amplement du voyage
que Charles de Luxembourg fit
en France , & de la magnifique ré-
ception que Charles V. lui fit à Pa-
ris. Il croit , dit-il dans une Note ,
que le Lecteur lui sçaura d'autant
plus de gré de s'être étendu sur
cette entrevûe , qu'elle est tron-
quée dans la plûpart des Historiens
François , & que les Allemands
n'en font presque pas mention.

Du reste nous ne pouvons nous
empêcher de dire en finissant cet
extrait , sur lequel , comme sur tous

ceux que nous avons déjà donnés, nous serions cependant très-mortifiés qu'on jugât de notre Historien, soit à charge, soit à décharge, qu'il ne faut jamais oublier en le lisant, qu'il est le premier qui ait eu le courage de débrouiller le chaos de l'Histoire d'Allemagne, que rien n'étoit plus difficile que d'y porter la lumière, & que c'est déjà avoir beaucoup fait que d'y en avoir répandu quelques rayons. Ainsi pour rendre justice au travail du P. Barre, il ne faut pas tant considérer jusqu'où il est arrivé, que d'où il est parti, & les prodigieuses difficultés qu'il a eu à surmonter pour faire un tout de tant de parties si mal unies, & dont quelques-unes ne paroissent pas même avoir été faites pour aller ensemble.



NOUVELLES LITTÉRAIRES.

I T A L I E.

D E P E S A R O.

LETTERA del Dottor Giambattista Gismondi, &c. in Pesaro, 1748. in-8°. Un Auteur qui s'est annoncé sous le nom supposé de *Cyriacus Sincerus Mutinensis*; avoit donné au Public un recueil de huit Lettres dans lesquelles le nom, la personne & les écrits de M. J. Bianchi, célèbre Médecin de Rimini, sont vivement attaqués. Le même Auteur avoit ajouté à ses Lettres sous le titre de *Post scriptum*, des remarques critiques sur la dissertation de M. Bianchi de *vesicatoriis*, lesquelles ont bien moins pour objet la médecine, que le caractère, les mœurs, la Religion, & la grammaire de M. Bianchi. M. J. B. Gismondi, Docteur en Médecine, & disciple de M. Bianchi,

Fevrier 1749. 369

s'est cru devoir prendre sa défense. Tel est l'objet de la Lettre dont nous avons donné le titre. Elle est divisée en trois parties ; dans la première Mr. Gismondi répond à ce que le Critique avoit dit sur la Médecine & la Physique ; dans la seconde & la troisième il répond à ce qui regarde les mœurs & la science grammaticale de M. Bianchi.

A L L E M A G N E.

D E N Ü R E M B E R G.

Atlas novus cœlestis, &c. c'est-à-dire, nouvel Atlas céleste, qui représente le monde visible, & les phénomènes remarquables des étoiles errantes & fixes qui s'y trouvent, relativement à leur lumière, à leur figure, à leurs faces, leurs mouvemens, leurs eclipses, leurs occultations, leurs passages, leurs grandeurs, leurs distances, & autres, suivant l'hypothèse de Copernic ; & en partie de Tichobrahé ;

Q v.

970 *Journal des Sçavans;*
ces phénomènes représentés parti-
culièrement suivant leurs apparen-
ces visibles pour nous, & générale-
ment suivant ce qu'elles doivent
être dans les planètes principales,
& la Lune, d'après les observations
des Astronomes les plus célèbres;
ouvrage composé par M. Jean-Ga-
briel Doppelmaier, des Académies
Impériales des Curieux de la Natu-
re, & de Petersbourg, des Socié-
tés Royales des Sciences d'Angle-
terre & de Prusse, & Professeur
des Mathématiques à Nuremberg.
A Nuremberg aux dépens des Hé-
ritiers Homann, 1742. Cet ouvra-
ge se trouve à Paris, à l'Hôtel de
Soubise, chez M. Julien, qui en
distribue le prospectus, avec un ca-
talogue des nouveaux morceaux
de Géographie publiés depuis peu
en Angleterre, Suède, Russie, &
Allemagne.

DE LEIPSICK.

D. Salomon Deylingii, PP.

Ecclesi. Cat. Misnensis Canonici. . .
Observationum sacrarum pars quinta
ta, in quibus oracula utriusque fo-
deris difficiliora, & loci veterum Do-
ctorum obscuriores illustrantur, om-
niaque à dissensionibus, imprimis
recentiorum, depravatione solide
vindicantur. Appendicis vice accessit
observatio de Æliæ Capitolina Hi-
storia & origine; Auctore Christ,
Erd. Deylingio, . . . cum indicibus
necessariis. Lipsiæ, sumptibus hære-
dum Lanchisianorum. 1748. in-4°.

Le premier volume de cet ouvrage dont nous annonçons le cinquième, a paru en 1709. le second en 1711. le troisième en 1715. & le quatrième en 1736. Les Dissertations qui en sont l'objet sont de deux sortes : les unes roulent sur des prophéties, ou sur l'explication de quelques endroits de l'Écriture-Sainte ; les autres sur divers points de l'Histoire Ecclésiastique. Voici le sujet de quelques-unes, tirées du Tome V. qui vient de paroître :

*Commentatio I. περί θεοπάρευσας in ru-
bo ardenti. Exod. III. v. 6. Com. II.
De aspersione sanguinis Agni Pas-
chalis, typo Passionis Christi in crui-
ce. Exod. XII. v. 18. & Heb. XI.
v. 28. Com. III De trajectione ma-
ris Idumaei Pascha J. C. ἀναστροφῆς
repraesentante. Com. IV: De igne sa-
cro in ara Templi exteriori perpetuo
ulendo, ejusque ratione typica. Lev.
VI. & I. Theff V. Com V: De
Sacerdote Hetræ de sanctificationibus
sanctificatum comedere prohibito. Lev.
XXI. v. 22. Com. VI. De Cultu
Sanctorum, &c.*

*D. Caroli Ferdinandi Hommelii;
supremae Curiae Advocati, propositio
de novo systemate Juris naturæ
& gentium, ex sententia veterum
Jurisconsultorum concinnando; præ-
de Jure quod natura omnia a iura-
tia docuit, Commentatio. Lipsiæ;
apud Bern. Christ. Breitkopfium;
1747. in-8º.*

Février 1749. 375.

F R A N C E.

D E S T R A S S O U R G.

Défense du Dogme Catholique, sur l'éternité des peines, par Dom Sinsart, Abbé Régulier de Munster au Val S. Grégoire, Ordre de S. Benoît de la Congrégation de S. Vannes, ouvrage dans lequel on réfute les erreurs de quelques Modernes, & principalement celles d'un Anglois. A Strasbourg, chez Jean François le Roux, Imprimeur du Roy, & de M. le Cardinal de Rohan; 1748. in-8°.

Cet ouvrage se trouve à Paris, chez Quillau fils, Libraire, rue St Jacques.

D E B O R D E A U X.

Décisions sommaires du Palais par ordre alphabétique, illustrées de notes, & de plusieurs Arrêts de la Cour du Parlement de Bordeaux: par feu M. Abraham la Peyrère,

374 *Journal des Sçavans*,
ancien Avocat en ladite Cour;
sixième édition, revue, corrigée
& augmentée d'un grand nombre
de décisions & d'arrêts recueillis
des mémoires de plusieurs illustres
Sénateurs de ce Parlement, & à
laquelle on a ajouté plusieurs Ar-
rêts notables, & une table très-
ample des mots & des matières
y contenues. A Bordeaux, chez
Jean Baptiste la Cornée, Impri-
meur de la Cour du Parlement,
& de l'Université, rue S. James,
vis-à-vis la rue de Gourgues,
1749. in-fol.

DE RENNES

*Coutumes générales du Pays &
Duché de Bretagne*, &c. par M.
Poullain du Parc; à Rennes, chez
Guillaume Vatar, Imprimeur or-
dinaire du Roy, & du Parlement,
& du Droit, au coin du Palais,
à l'Imprimerie Royale, & à la pal-
me d'Or, tome troisième, 1748,
in-4°.

Février 1749. 375

DE BESANÇON.

*Pensées sur les plus importantes
vérités de la Religion, & sur les
principaux devoirs du Christianis-
me, par un Docteur en Théolo-
gie, seconde édition, revue, corri-
gée, & augmentée. A Besançon,
chez J. Cl. Rogillot, Imprimeur
de la Cité Royale, grande rue,
près le Pont, de S. Augustin, 1748.
27-12.*

DE PARIS.

La Veuve Etienne, & Fils, &
Jean Desaint, Libraires à Paris,
vont débiter incessamment les deux
premiers volumes de l'*Histoire Ro-
maine*, par M. Crevier. C'est une
continuation des 16 volumes de
l'*Histoire Romaine* de MM. Rol-
lin & Crévier, qui commencera
au règne d'Auguste & ne finira
qu'avec celui de Constantin.

*Les vies des hommes illustres de
la France, continuées par M. l'Ab-*

376 *Journal des Sçavans* ;
bé Peraut, Licentié de la Maison
& Société de Sorbonne , Tome
XVI. A Paris, chez le Gras, grand
salle du Patais , à l'L couronnée ;
1749. in-12.

*L'histoire de France & l'histoire
Romaine par demandes & par ré-
ponses*, nouvelle édition, corrigée ;
& considérablement augmentée ;
1749, chez le même Libraire 2
vol. in-12. dédié à M. le Prince
de Conty. La première partie con-
tient l'histoire de France, & la se-
conde l'histoire Romaine.

*Style, & règles de procéder des
différens Tribunaux du Royaume ;
en matière civile, criminelle, &
beneficiale ; suivant les Ordonnan-
ces, Edits, & Déclarations du Roy,
intervenus jusqu'à présent ; divisés
en cinq parties.* 1749. in-4°. chez
le même Libraire. La première
partie traite des ajournemens ; la
seconde de la manière de procé-
der sur les demandes en première
instance ; en matière civile & bé-

néficiale , depuis l'ajournement jusqu'au jugement définitif; la troisième de la manière de procéder en apposition de scellés , levées d'iceux , confections d'inventaire , élection de Tuteur , reddition de compte de tutelle & de communauté , partage , licitation , séparation de biens entre maris & femmes , ou d'habitation & de bien , réception de caution , poursuite de saisie réelle , instance de préférence , & confection de papiers terriers ; la quatrième de l'appel simple , & comme d'abus ; la cinquième de la procédure en matière criminelle.

L'arithmétique par ses développemens , par M. Tois , Commis aux Fermes , Paris 1748 , chez Brunet Libraire au Palais.

Entre plusieurs traités d'Arithmétique qui ont paru pendant l'année dernière , celui-ci mérite d'être estimé tant par la clarté , que par l'ordre que l'Auteur y a mis.

178 *Journal des Sçavans,*

Toutes les régles y sont très-bien démontrées, & il n'a point négligé d'initier ses Lecteurs dans la pratique. On y rend raison de certaines méthodes que les Maîtres employent, mais dont ils ignorent presque toujours les démonstrations. L'Auteur a eu soin d'éviter une prolixité aussi dangereuse pour les commençans qu'une trop grande brièveté. C'est ce dont on se convaincra par la lecture de l'ouvrage.

Grammaire des sciences Philosophiques, ou analyse abrégée de la Philosophie moderne, appuyée sur les expériences, traduite de l'Anglois de M. Benjamin Martin; à Paris, chez Briasson, rue S. Jacques à la Science, & à l'Ange Gardien, 1749. in-8º, avec beaucoup de figures. Le succès que cet ouvrage a eu en Angleterre est un préjugé très-avantageux de celui qu'il doit avoir dans ce pays-ci. Il est écrit avec beaucoup d'or-

Février 1749. 379

dre & de clarté. Nous le ferons
connoître plus particulièrement.

*Introduction aux droits Seigneu-
riaux contenant les définitions des
termes, & un recueil de décisions
choisies fondées sur la Jurisprudence
des Arrêts, & les observations &
sentimens des meilleurs Feudistes* &
ouvrage très-utile & très-commo-
de à tous Seigneurs, Juges, &
Avocats par M. A. la Place, Avo-
cat au Présidial de Périgueux; à
Paris au Palais, chez de Nully,
Libraire, dans la grand' salle du
côté de la Cour des Aides, à l'écu
de France & à la Palme, 1749.
in-12. de 523 pp. Les matières
traitées dans ce volume y étant ré-
digées dans l'ordre alphabétique,
l'ouvrage forme une espèce de di-
ctionnaire, ou de répertoire, qui
nous a paru mériter d'être connu
par quelque détail. Nous le ren-
voyons à un autre Journal.

*Nouveaux élémens d'anatomie
raisonnée; à Paris, chez Deslaint &*

380 *Journal des Sçavans*,
Saillant, Libraires, rue S. Jean
de Beauvais, 1749. vol. in-8°
avec figures.

*Ouvrage de piété divisé en qua-
tre parties, sçavoir, Réflexions ;
Aétions de grâces, Prières, & Mé-
ditations sur les principaux Mysté-
res & sur les vérités les plus impor-
tantes de la Religion*, par M. Gue-
roult, Prêtre du Diocèse de Rouen,
à Paris, chez Mérigot, Quay des
Augustins à la descente du Pont S.
Michel, près la rue Gît-le-Cœur,
aux Armes de France, 1749. in-
12.

Etat oénéral de la France, dé-
dié à Madame la première Prési-
dente Trésorière de France de la
Généralité de Soissons ; à Paris,
chez Débure l'aîné, Libraire,
Quay des Augustins, à l'Image S.
Paul, & Delbois, Pont Notre-Da-
me, à la Sphère Royale, Prix 36
sols. Cet ouvrage consiste en une
Carte.

Il paroît depuis le mois de No-

Février 1749. 381

vembre 1748 un ouvrage in-12. qui est imprimé par les soins des **seurs Despréz**, Imprimeur & Libraire, & **Cavelier**, Libraire; à Paris, & qui est intitulé: *Notice de l'état ancien & moderne de la Province & Comté d'Artois.*

L'idée de cet ouvrage n'a été prise qu'à l'occasion du nouvel *Etat de la France* qui paroît depuis le mois de Décembre dernier. Il seroit à souhaiter que les principaux points qui intéressent les Provinces du Royaume fussent donnés au public par des ouvrages séparés, avec le même détail que l'ouvrage dont nous rendons compte le fournit pour l'Artois.

Quoique ce ne soit à le bien prendre qu'un précis des principaux faits historiques par rapport à tous les états différens des peuples de l'Artois, nous y avons trouvé bien des notions sur lesquelles la plupart des Auteurs gardent le silence.

L'ouvrage nous a paru porter

382. *Journal des Sçavans*,
l'exactitude sur les faits jusqu'au
scrupule.

Il contient des instructions sur
ce qui concerne les Comtes & les
Souverains de cette Province, les
Etats Généraux, le Clergé, la No-
blesse, le Tiers Etat, les Tribunaux,
les Privilèges des habitans, le com-
merce, les chemins, les rivières du
pays, les loix, les mœurs, coutumes,
usages, constitutions, qui y sont en
vigueur, leur différence dans les
principaux points avec la meilleure
partie des coutumes & usages des
autres Provinces, &c. le tout afin
de mettre tous ceux qui ont des
intérêts à ménager dans ce Pays,
qui est sur le pied des Provinces
conquises, en état de connoître
la manière dont ils doivent les
traiter; c'est aussi ce que l'on
pouvoit attendre d'un ouvrage au-
si resserré, & qui contient bien des
articles nouveaux par rapport à ce
qui en étoit connu dans le Public.
Il y a une table fort ample &

Février 1749: 385

bien détaillée, qui met le Lecteur
en état de chercher ce dont il a
besoin , sans être obligé de lire
tout l'ouvrage : il se vend à Paris ,
chez les sieurs Desprez & Cavelier &
& à Arras , chez le sieur de la Sa-
blonnière , Imprimeur.



T A B L E
DES ARTICLES CONTENUS
dans le Journal de Fév. 1749.

<i>S</i> YSTEME moderne de Cosmo- graphie, &c.	195
Cours de Belles-Lettres, &c.	208
Dissertation sur l'utilité de la soie des Araignées, &c.	234
Plutarchi de Iside & Osiride, &c.	249
Opération de la Taille, &c.	269
Histoire du Théâtre François, &c.	279
Corpus illustrium Poetarum, &c.	302
Dissertation sur l'incertitude des si- gnes de la mort, &c.	324
Histoire générale d'Allemagne, &c.	343
Nouvelles Littéraires, &c.	368

Fin de la Table.

LE
JOURNAL
DES
SCAVANS,
³
POUR
L'ANNÉE M. DCC. XLIX.
M. A R S.



A PARIS;
Chez G. F. QUILLAU, Pere, Imprimeur
Juré-Libraire de l'Université, rue
Galande, à l'Annonciation.

M. DCC. XLIX.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.

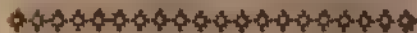
THE
JOURNAL
OF
THE
ROYAL ANTHROPOLOGICAL INSTITUTE
OF GREAT BRITAIN AND IRELAND
VOLUME 32. PART 1. 1902.



LONDON:
PUBLISHED BY THE
INSTITUTE.



L E
JOURNAL
DES
SCAVANS.



MARS M. DCC. XLIX.

LUCII CÆCILII FIRMIANI
Lactantii Opera Omnia editio
novissima quæ omnium instar esse
potest ad LXXX. & amplius Mss.
codices, editosque XL. collata
& emendata, atque Notis uba-
rioribus illustrata; cui manum
primam adhibuit Joannes Bap-
tista le Brun, Rothomagensis;
extremam imposuit Nicolaus
Langlet Dufrenoy, Presbyter
Mars, *Rij*

388 - *Journal des Sçavans*,
ac-Théologus Parisiensis. Luce-
ria Parisiorum apud Joannem
Debure , Bibliopolam , &c,
C'EST-A-DIRE : tous les ouvrages
de Lactance , édition nouvelle qui
peut tenir lieu de toutes les autres ,
collationnée & corrigée sur plus
de Quatre-vingts manuscrits , &
sur plus de quarante imprimés ,
accompagnée de notes très-am-
ples , édition commencée par Jean-
Baptiste le BRUN de Rouen , &
à laquelle M. l'Abbé LANGLET
DUFRENOY , Prêtre & Théolo-
gien de Paris a donné la der-
nière main. A Paris , chez Jean
Debure , sur le Quay des Au-
gustins 1748. deux volumes in-
4°. Le premier de 402 pages ,
le second de 908 pages.

LACTANCE étoit Africain &
non Italien , comme quelques-
uns l'ont cru ; il fit ses études en
Afrique sous Arnobe , s'il fut né
en Italie il n'y a point d'apparence
qu'il eût été chercher des Maîtres

Mars 1749. 986

en Afrique. Il fut appelé à Nicomédie pour y enseigner la Rhétorique vers l'an 290 de Jesus-Christ, sous le regne de Dioclétien. Il y eut apparence qu'il se fit Chrétien vers l'an 303. En 317. Constantin le choisit pour enseigner les Belles-Lettres à son fils aîné Crispe, âgé alors de vingt ans & qui venoit d'être déclaré César. On ne fait point précisément la date de la mort de Lactance ; l'opinion la plus commune est qu'il mourut à Trèves, où son élève Crispe avoit fixé son principal séjour.

Lactance est généralement reconnu pour le plus élégant & le plus poli de tous les Ecrivains Ecclésiastiques Latins, aussi y a-t'il bien peu d'Auteurs même profanes qui ait été aussi lu que lui ; on compte jusqu'à cent éditions qui ont été faites de ses ouvrages, dont plusieurs ont été accompagnées de commentaires très-amples. Mais aucune ne peut entrer en comparaison avec celle que vient de donner

390 *Journal des Sçavans*,
per M. l'Abbé Langlet du Fresnoy. Celle-ci est supérieure à toutes les autres, non seulement par la beauté du papier & du caractère, & par l'extrême correction des textes, mais encore parce que le Sçavant Editeur y a rassemblé tout ce que chacune des autres éditions pouvoit avoir d'utile & d'instructif, en sorte que c'est avec justice qu'elle est annoncée comme les contenant toutes. C'est ce que nous allons faire voir en entrant dans le détail exact de tout ce qu'elle embrasse.

M. l'Abbé Langlet Du Fresnoy a mis à la tête de son premier volume une préface d'une juste longueur & très-bien écrite en Latin, dans laquelle il rend compte de son travail. Il avoit pensé dès l'année 1707, à donner une nouvelle édition de Lactance; dans cette vue il avoit rassemblé presque toutes les éditions de cet Auteur; il l'avoit conféré avec plusieurs manuscrits, & avoit recueilli de toutes parts un grand nombre de notes;

dans ces circonstances il apprit que M. le Brun de Rouen, connu par l'édition des œuvres de S. Paulin qu'il a donnée, travailloit à la même entreprise : sur le champ M. l'Abbé Langlet cessa son travail & envoya à M. le Brun les éditions de Lactance les plus choisies & les plus rares qu'il avoit pu recouvrer. M. le Brun mourut en 1733. sans avoir encore publié son Lactance, les papiers furent remis à M. l'Abbé Langlet Dufrenoy. Mais quelle fut la surprise lorsqu'il vit que tout le travail de M. le Brun pendant un si grand nombre d'années, n'avoit abouti qu'à rassembler des diverses leçons, & qu'il n'avoit laissé aucune note soit historique, soit critique, qui pût servir à faire entendre Lactance. Il sentit qu'une édition dans ce goût ne satisferoit point le public sçavant, & il reprit son premier projet, & ne l'a point quitté qu'il ne l'ait amené à une heureuse fin.

1.^o, Il a eu en communication

392 *Journal des Sçavans*,
plusieurs manuscrits qui avoient été
inconnus à M. le Brun; & dont il
a tiré des diverses leçons impor-
tantes.

2°. Il a vu plusieurs éditions de
Lactance que M. le Brun avoit
pareillement ignorées, en particu-
lier la première de toutes imprimée
à Sublat en 1465. on n'en
connoit qu'un seul exemplaire en
France conservé dans le riche Ca-
binet de M. de Boze, qui a bien
voulu le communiquer. M. l'Abbé
Langlet Dairenoy a profité aussi
de la dernière édition de Lactance
publiée en Allemagne en 1739
par M. Buneman, il en a tiré plu-
sieurs remarques même de celles
qui étoient contraires à quelques-
unes de ses corrections.

3°. Il a rassemblé les notes qu'il
avoit faites anciennement sur La-
ctance: par ces différens moyens
il donne un texte beaucoup plus
correct qu'il ne l'avoit été jusqu'ici,
& il l'accompagne de notes dont
les unes, & ce sont celles de M. le

Mars 1749. 393
Brun, ne renferment que des variantes ; les autres sont ou Historiques ou Critiques ou Théologiques : celles-ci sont de M. l'Abbé Langlet Dufrenoy ; les unes & les autres sont au-dessous du texte au bas des pages.

La Préface roule encore sur plusieurs autres points : l'Editeur y examine en quel temps précisément Lactance a composé ses institutions & ses autres ouvrages. Il cite les diverses éditions de cet Auteur, surtout les principales. Il parle des commentaires qui ont été faits sur les divers ouvrages de Lactance, & joint à ces diverses discussions, une Critique qui nous a paru fort judicieuse ; il justifie Lactance d'avoir été Manichéiste, & d'avoir nié la troisième personne de la Sainte Trinité : il l'excuse sur quelques autres articles sur lesquels cet Ecrivain s'est exprimé d'une manière peu exacte.

Notre Editeur nous parle encore

R. v.

394 *Journal des Sçavans*;
de l'Epitôme des institutions, &
nous fait connoître l'Auteur ainſi
que l'ouvrage & en quel temps il
a été compoſé; enfin il traite du
ſtyle de Lactance; ſuivant le ſen-
timent des meilleurs Critiques,
Lactance par la pureté, la dou-
ceur & l'élégance de ſon ſtyle,
approche aſſez de Cicéron. Il a
ſervi auſſi la maxime de cet Ora-
teur; *Pacatiorum Philoſophorum ra-
tionem eſſe, oratorem vero purgatio-
rem*. En eſſet Lactance traite ſes
ſujets avec la tranquillité & le phleg-
me d'un Philoſophe, & non avec
le feu & la véhémence d'un Ora-
teur. Mais quoiqu'il ait mérité
d'être appellé le Cicéron Chré-
tien, il ſe ſert pourtant de quel-
ques mots Africains qui déparent
un peu ſa latinité; l'Editeur les a
ſait imprimer dans la table en let-
tres italiques, afin que les Lecteurs
puſſent les remarquer.

Après la préface ſuit une vie de
Lactance compoſée par l'Editeur,
mais nous en avons dit le contenu

en deux mors au commencement de cet extrait.

2°. Les passages des différens Auteurs anciens & modernes qui ont parlé de Lactance.

3°. Une liste de tous les manuscrits de Lactance, dont M. le Brun & M. l'Abbé Langlet Dufrenoy ont fait usage pour cette édition.

4°. Une notice de tous les manuscrits de Lactance qui sont à la Bibliothèque du Vatican; ils sont au nombre de trente. M. l'Abbé Langlet Dufrenoy a eu l'attention de se faire envoyer de Rome l'âge de ceux de ces manuscrits, que Joseph Isaac dit avoir collationnés, mais sans marquer de quel siècle ils sont.

5°. La liste de tous les manuscrits, de toutes les éditions de Lactance, des traductions en langues vulgaires que nous avons de cet Auteur, & de toutes les dissertations qui ont été faites à son occasion.

396 *Journal des Sçavans,*

6°. Les notes sur Lactance & les diverses leçons tirées de l'édition de M. Buneman donnée en 1739 ; dont nous avons parlé ci-dessus ; elles comprennent plus de soixante pages.

7°. Un Index de tous les endroits de l'Ecriture Sainte que Lactance a cités & qu'il rend singulièrement.

8°. Abregé de la doctrine de Lactance, tirée de l'édition de Servat Galtus : on y a remarqué les fautes commises par Lactance contre la saine Théologie, contre la Chronologie, contre la Philosophie.

9°. Une espèce de censure faite à Rome des livres des divines institutions, par Jean Marie Brasichet, Maître du Sacré Palais en 1607, élu Général des FF. Prêcheurs en 1608, & fait Cardinal en 1611. M. l'abbé Langlot Dufrenoy a tiré cette censure d'un manuscrit de la Bibliothèque du Roy, N°. 1673, in-fol.

10°. Liste des propositions qui se trouvent dans les ouvrages de Lactance, & qui doivent être lûes avec précaution par tout bon Catholique; cette liste a été prise de l'édition d'Isæus.

11°. Le sommaire des chapitres des sept Livres des divines institutions.

12°. Analyse du premier Livre; tous les sept sont ainsi précédés de leur analyse.

13°. L'ouvrage de Lactance intitulé les divines institutions, en sept Livres; l'Editeur pour ne point défigurer un texte si bien imprimé n'y a point mis de chiffre pour le renvoi aux notes; seulement à la tête de chaque note on lit les premiers mots de la phrase & de la ligne à laquelle elle se rapporte.

14°. Notes de Joseph Isæus de Césène, sur les sept Livres des divines institutions, sur l'épître sur le Livre de l'ouvrage de Dieu, & sur le Livre de la colère de Dieu. Tous ces divers articles sont con-

venus dans le premier volume.

Le second volume comprend :
1°. une preface dans laquelle l'Éditeur nous instruit de quelques particularités concernant l'épîtôme des divines institutions, les Livres sur l'ouvrage de Dieu, & sur la colère de Dieu, que Lactance a composés contre les Epicuriens, pour faire voir que Dieu a tout fait, qu'il s'offense des crimes & qu'il les punit. L'épîtôme presque entier dont on n'avoit qu'un fragment, s'est trouvé parmi les manuscrits de la Bibliothèque Royale de Turin, & fut imprimé pour la première fois en 1712. La copie de M. Pfaffius en a été envoyée à M. l'Abbé Langlet Dufrenoy, & c'est d'après cette copie qu'il corrige aujourd'hui bien des endroits de cet épîtôme.

Le Livre des morts des persécuteurs fut trouvé par M. Baluze, parmi les manuscrits de Colbert, & il le donna au Public en 1679. On sçait quel bruit fit alors ce

Mars 1749.

391

découverte ; presque tous les Savans s'accordèrent à attribuer cet ouvrage à Lactance, ce qui n'a pas cependant empêché Dom Nicolas le Nourri de le croire d'un autre Ecrivain ; M. de Lestocq Doyen d'Amiens a composé une dissertation pour l'opinion commune contre le sentiment du P. Nourri.

2°. Les notes sur l'épître, sur les Livres de l'œuvre de Dieu, de la colère de Dieu, des mortifications des persécuteurs, tirées de l'édition de M. Buneman 1739. elles comprennent environ quarante pages.

3°. Dissertation Latine sur l'Auteur de l'ouvrage intitulé, *Lucii Caelii de Moribus persecutorum*, communément attribué à Lactance, par M. de Lestocq, Doyen de l'Eglise d'Amiens.

4°. Appendix sur deux passages du Livre des morts des persécuteurs, rangés par Dom Nourri dans son édition.

400 *Journal des Sçavans,*

5°. *Henrici Dodwelli dissertatio de Ripa Striga.* Lactance section XVI. de l'ouvrage des morts des persécuteurs, dit, que Diocletien allant de Rome à Nicomédie, fit le tour de *Ripa Striga*, *per circuitum Ripa Striga Nicomediam venit.* Il s'agit dans cette dissertation de sçavoir ce que l'on doit entendre par ces mots *Ripa Striga*.

6°. *Henrici Dodwelli Chronologia persecutorum. Item Stephani Baluzii Chronologia Diocletianea*, augmentée par l'Editeur.

7°. Sommaires de tous les chapitres de l'épîtôme du Livre de l'œuvre de Dieu & du Livre de la colere de Dieu.

8°. Echantillon du manuscrit de l'épîtôme trouvé dans la Bibliothèque Royale de Turin.

9°. L'épîtôme, le Livre de l'œuvre de Dieu, le Livre de la colere de Dieu, le Livre des morts des persécuteurs, le texte est toujours accompagné des notes de M. le Brun & de M. l'Ab-

68. Langlet Dufronoy, à la tête
du Livre des *Mortibus persecutorum*,
se voit un spécimen ou échantil-
lon du manuscrit de cet ouvrage,
trouvé par M. Baluze, aujourd'hui
dans la Bibliothèque du Roy.

10°. Le *Symposium* ouvrage en-
vers; il est assez incertain qu'il soit
de Lactance.

11°. Le *Phoenix*, Poëme attri-
bué à Lactance mais sans trop de
preuves.

12°. *Venantii Honorii Clemen-
tiani fortunati Presbyteri Italici ad
felicem Episcopum de Pascha, incer-
ti auctoris carmen de Passione Domini*.

13°. Notes d'Etienné Baluze
sur le Livre des morts des persé-
cuteurs, d'après la seconde édition.

14°. Deux Lettres d'Etienné
Baluze dans lesquelles on explique
& l'on éclaircit deux endroits du
Livre de Lactance, intitulé de *Mor-
tibus persecutorum*.

15°. Notes de Jean Columbi
sur le même ouvrage de Lactance.

16°. Notes de Nicolas Toinard
sur le même ouvrage.

402. *Journal des Sçavans,*

17°. Notes de Gilbert Cuper,
sur le même ouvrage.

18°. Notes de Paul Baudri,
sur le même ouvrage.

19°. A la fin de chacun des deux
volumes, on trouve un Index très-
ample des matières qui y sont con-
tenues, & à la fin du second on a
mis de plus un Index de tous les
Auteurs cités par Lactance, & dans
les commentaires.

On peut juger par le détail dans
lequel nous sommes entrés, que
M. l'Abbé Langlet Dufrenoy n'a
rien omis de tout ce qui pouvoit
contribuer à rendre son édition
complète & parfaite à tous égards ;
d'un autre côté ce livre est si bien
exécuté que nous ne pouvons lui
refuser nos applaudissemens : c'est
tout dire, que le Libraire a donné
tous ses soins & qu'il n'a rien épar-
gné pour le rendre digne de l'illu-
stre protection sous laquelle il l'a
mis, il la dédié à M. le Cardinal
de Rohan.

Au sujet du Livre de *Moribus*

persecutorum, l'Editeur ne s'en est point rapporté aux éditions de M. Baluze & de Dom le Nourri; il a voulu revoir le manuscrit même qui est unique dans l'Europe & y a fait des découvertes auxquelles ces deux Sçavans n'avoient point pensé; on en trouve des preuves dès les premières lignes de l'ouvrage aussi bien qu'à la fin, où l'on a pris pour une faute du manuscrit une répétition élégante de Lactance: d'ailleurs l'Editeur a eu la scrupuleuse attention de marquer jusqu'aux fautes du manuscrit, parce qu'elles peuvent donner lieu aux Sçavans de faire quelques découvertes, ou pour le sens, ou pour l'histoire.



OBSERVATIONS SUR
la pratique des accouchemens nat-
urels, contre nature, & mani-
strenx, avec une methode très-
facile pour seconrir les femmes en
toutes sortes d'accouchemens sans
se servir de crochets, ni d'aucun
autre instrument que de la main
seule, & un traité des principales
maladies qui arrivent ordinaire-
ment aux femmes, par M. COS-
ME VIARDOL, Chirurgien à Pa-
ris, avec des remarques qui ser-
vent d'eclaircissement & de supplé-
ment à l'ouvrage, ornées de figu-
res en taille douce. A Paris, chez
d'Houry pere, Imprimeur-Li-
braire de M. le Duc d'Orleans,
rue de la vieille Bouclerie, 1748.
in - 8°. pp, 344. sans la table
des chapitres, & l'avis de l'Edi-
teur, planches detachées 16.

LE desordre où se trouvoit no-
tre Journal dans le temps que
parurent les deux premières edi-

Mars 1749. 402

sons de cet ouvrage (en 1671 & 1674) étant cause que nous n'en avons pas fait mention dans la nouveauté , nous profitons de cette nouvelle édition pour en rendre compte au public. Il étoit devenu & fort rare & fort cher , quoiqu'il y en ait eu plusieurs contrefaçons. Il y a donc lieu de conclurre que l'estime qu'il s'est acquise dans son temps ne s'est pas démentie , & de croire que les remarques dont on l'a enrichi lui donnerent un nouveau mérite.

L'ouvrage est divisé en trois livres. Il est traité dans le premier de l'accouchement en général , & du temps précis auquel il doit arriver ; de la conception & de la formation du fœtus ; des jumeaux , des monstres & de la mole , & des véritables signes de la grossesse.

Le livre second contient quarante deux chapitres qui tous ont rapport à la pratique des accouchemens ; & le troisieme a pour objet les principales maladies qui

arrivent journellement aux femmes & aux filles. Les trois derniers chapitres du dernier Livre appartiennent plus particulièrement au principal sujet de l'ouvrage, puisque l'Auteur y traite de trois accidens qui arrivent aux femmes en couches, sçavoir la suppression des vuidanges, les maladies des mamelles, & les dechiremens & ecorchures qui surviennent aux parties de la femme après l'accouchement.

Nous ne nous arrêterons pas au premier livre. Il n'est rempli que d'une theorie qui n'est d'aucune utilité pour la pratique, si l'on en excepte les signes qui distinguent la mole d'une vraie grossesse, & la vraie grossesse des accidens qu'on pourroit prendre pour elle. Mais ces signes, comme on le sçait, sont extrêmement equivoques, même encore aujourd'hui, que les travaux des Accoucheurs qui ont écrit dans differens pays, ont poussé la theorie & la pratique des accou-

chemens à un point de perfection dont elles étoient bien éloignées du temps de Viardel. Le Commentateur a soin de le remarquer dans ses notes, & on lui a obligation de trouver dans un ouvrage où l'Auteur, trop prevenu pour les opinions les plus accreditées de son temps, quoique les nouvelles découvertes leur portassent atteinte, où l'Auteur, on le repete, n'avoit fait entrer que l'ancienne theorie, les points les plus interessans de la theorie nouvelle. On doit bien se douter qu'ils sont traités en abrégé, mais il y en a autant qu'il en faut pour que les gens du metier, qui n'ont d'intérêt réel que dans ce qui concerne la pratique, ne soient point entierement neufs si on leur propose quelque question de theorie à resoudre.

Le second livre, comme nous l'avons observé, roule entierement sur la pratique. On y trouve d'abord la maniere de toucher les femmes, operation plus interessante,

te que ne l'ont jugée la plupart de ceux qui ont écrit sur les accouchemens, puisque c'est elle qui met l'Accoucheur en état de connoître les progrès du travail, les difficultés qui peuvent rendre l'accouchement laborieux, & le moyen de les surmonter. Viardel prétend qu'il faut toucher les femmes couchées, & il n'y a point de doute que les inconvéniens qu'il trouve quand on les touche debout, ne puissent arriver à ceux qui font cette opération négligemment.

Un article dont les accoucheurs dédaignent ordinairement de parler avec une étendue suffisante, & qui est ici traité assez au long, est la ligature du cordon ombilical, que Viardel coupe entre deux ligatures, ce qui empêche le sang du placenta de s'écouler, & non celui de la mère, comme le Commentateur semble l'insinuer. On voit ensuite dans le texte la manière de traiter l'enfant nouveau-né, & l'examen qu'on est obligé de

de faire de la structure de certaines parties, de crainte que l'obstruction de quelque canal excrétoire ne devienne funeste dans un avenir plus prochain ou plus éloigné. L'Auteur en rapporte un exemple dans le chap. XXII, où l'on voit ce qui rendoit une femme inhabile au mariage, & par quelle opération il corrigea le défaut de conformation.

On voit ensuite la maniere de secourir une femme dans les accouchemens naturels, lorsque la tête est engagée dans un passage trop étroit. Il est à remarquer que l'Auteur donne ici la sortie du mécho-trium comme une preuve infailible de la mort de l'enfant, ce dont il est bon de desabuser les Lecteurs. Car cette persuasion erronée peut engager à ne point avoir pour l'enfant les menagemens nécessaires, & lui devenir funeste.

On voit dans le chap. V. un cas fort embarrassant quand on ne s'en apperçoit que dans le temps du tra-

vail, c'est la formation de concrétions, ou callosités, dans les parties qui doivent livrer passage à l'enfant. Cet état contre nature, qui rendoit imparfaite la consommation du mariage n'avoit pas empêché la femme de devenir grosse. Heureusement elle ne l'étoit que depuis peu de temps lorsque Viardel fut consulté. Il eut en conséquence tout le temps nécessaire pour amollir la callosité avec les emolliens, & pour en procurer la suppuration, après l'avoir entamée avec l'alum calciné; ce qui remedia aux vies actuels, & prévint les accidens qu'auroient occasionnés ces concrétions dans le temps de l'accouchement.

On trouve dans le chap. X. une observation qui merite toute l'attention des gens de la profession. Il y est question de la distinction des vraies & fausses douleurs. Celles ci, qui viennent de l'irritation causée dans le bas ventre par des humeurs acres en imposent souvent

aux personnes peu expérimentées, lesquelles, loin de les calmer, comme le demande le bien de la femme, l'excitent à un travail qui lui ôte des forces dont elle auroit besoin quand il viendroic à se déclarer. On voit tant dans le texte que dans le commentaire, les signes caractéristiques des vraies & fausses douleurs, & les remèdes qu'on peut employer pour calmer celles-ci :

Le chapitre XI. & les trois suivans traitent des pertes de sang, de leurs causes, & de leurs remèdes tant chirurgicaux que médicaux. Les remèdes chirurgicaux consistent principalement dans une prompte délivrance de la femme, lorsqu'il est possible de l'aider à se décharger du fœtus & de ses membranes, ou de celles-ci uniquement quand le fœtus est sorti de lui-même. Mais Viardet remarque qu'il ne faut pas perdre de temps si l'on veut réussir à en procurer la sortie; tant la matrice est dans le cas prompt à se relâcher. Ce qu'il est aisé

412 *Journal des Sçavans,*
de concevoir; car si elle se contracte si promptement quand son ressort a été affoibli par une grossesse de neuf mois, que ne doit-il pas lui arriver quand elle a beaucoup moins souffert d'extension? Aussi voit-on dans le chap. XIV. que faute de s'être pressé on ne put venir à bout d'extraire l'arrière-faix; c'est ce qui causa à la femme une fièvre putride, qui la conduisit à deux doigts de la perte. L'Auteur l'en garantit pourtant au moyen des cordiaux.

Nous ne dirons rien des remèdes qu'il indique contre les pertes de sang soit pendant la grossesse, ou dans un autre temps; si ce n'est que, quoiqu'il veuille que l'Accoucheur les connoisse pour s'en servir lorsqu'il ne peut faire autrement, il lui recommande pourtant de ne rien faire sans l'avis du Medecin, lorsqu'on est à portée de le consulter.

Nous ne sçavons s'il s'en trouveroit quelqu'un assez hardi pour

adopter la pratique de l'Auteur dans le cas des femmes attaquées de la grosse verole dans le temps de leur grossesse. Il veut chap. XXI. qu'on ne balance pas à les traiter de cette maladie, même par la salivation, & l'usage du bain. Mais si le mercure est un des medicaments qui fouettent le plus le sang, n'est-il pas évident qu'on expose la femme au danger manifeste de l'avortement? Et si le bain est le remede le plus propre à relâcher les membranes, accident qui favorise extrêmement les fausses couches, pourquoi ne craindra-t-on point encore cet effet de son usage? L'Auteur même ne veut pas qu'on administre ce remede aux femmes grosses; il le trouve trop dangereux. Le fera-t-il moins dans le cas de maladie que dans celui de santé? Quant à la verole, nous croions que les palliatifs sont les seuls remedes qui puissent être employés sûrement; car il ne faut pas tirer une consequence generale d'une observation.

414 *Journal des Sçavans*,
particuliere. Au reste la methode
de l'extrinction, dont nous avons
obligation à M. Chicoyneau, pre-
mier Medecin du Roy, demande-
roit, surtout en ce cas, la préférence,
si l'on vouloit tenter une cure era-
dicative.

L'Auteur rapporte chap. XVIII.
& chap. XXIV. deux exemples
d'operation Césarienne, faite après
la mort de la mere. Dans l'un on
tira l'enfant vivant, mais il étoit
mort dans l'autre. Il pourroit bien
se faire que ce malheureux eut été
la victime d'un préjugé qui n'est
que trop commun, que les enfans
ne survivent pas à leur mere morte
avant son accouchement. Mais les
raisons physiques & l'observation
prouvent le contraire. C'est ce que
le Commentateur insinue dans une
note, & ce qui est démontré dans
la dissertation de Mr. Bruhier sur
l'incertitude des signes de la mort.

Dans les chap. XXXII & XXXIV.
l'Auteur parle de l'extraction de
la tete restée dans la matrice, oper

ration souvent très-embarrassante, comme nous l'avons remarqué dans un de nos Journaux précédens. Dans la première de ces deux observations Viardel eut le bonheur de réussir en n'employant que la main ; dans la seconde l'événement fut encore plus heureux , puisque les seules forces de la nature en procurèrent la sortie. Mais conclurre d'un événement de cette espèce qu'au cas qu'on soit obligé d'avoir recours aux instrumens , il vaut mieux s'en reposer sur les soins que la nature donne à la conservation de tous les êtres , c'est encore le défaut de rendre générale une proposition particulière. Il y a trop d'exemples des suites funestes de cette confiance , pour ne pas nous attacher à la combattre, au lieu de l'inspirer.

Mais , dit l'Auteur , si la nature ne le fait pas ce sera parce qu'elle sera trop foible.

Soit : faut-il par cette raison laisser perir la femme ? S'il ne le faut

416 *Journal des Sçavans*,
pas, il est donc nécessaire d'avoir
recours aux instrumens. La pru-
dence du Chirurgien demande
dans ces circonstances qu'on choi-
sisse les instrumens qui sont le moins
capables de porter prejudice à la
mere, & s'ils le sont tous, qu'on
les conduise avec toute la circon-
specton qui peut faire éviter ce
malheur.

Nous avons cru devoir nous
arrêter aux articles les plus essen-
tiels; maintenant nous nous con-
tenterons de remarquer que dans
les observations dont nous n'avons
rien dit, on en trouve sur presque
toutes les manieres dont le fœtus
peut se présenter, & sur les moyens
de finir les accouchemens dans
celles qui sont defectueuses. On
y voit en effet l'enfant présenter
le bras, les fesses, la face, le ge-
nouil, le nombril, les pieds, l'é-
paule, le scrotum, le coude, la
hanche, & le ventre. On y trou-
vera aussi des reflexions sur la re-
laxation de la matrice & son reme-

verfement, & fur les remedes qu'on peut oppofer à ces accidens; fur l'épaiffeur de la matrice pendant la groffeffe, la fituation de l'enfant dans ce vifcère, & la figure des eaux fuivant la maniere dont il fe prefente.

Le fecond livre eft terminé par 3 chapitres qui parlent des qualités d'une bonne nourrice & du lait, de celles d'une Sage-femme, & de celles d'un Chirurgien Accoucheur.

Il y a dans ces chapitres des remarques fort judicieufes, & d'autres affez futiles. Du nombre de ces dernieres font les habillemens des Sages-femmes & des Accoucheurs. Si le fafte ne contribue pas à l'habileté dans l'exercice de la profeflion, il n'y eft pas un obftacle. Nous ferions prefque tentés de mettre dans cette claffe la ftruture de la main des Accoucheurs & Sages-femmes. Quoiqu'on ne puiſſe nier que celle qui eft grêle, & dont les doigts font allongés, ait des raifons de preference, il y a

488 *Journal des Savans*,
tant d'exemples qu'une grossièreté
n'est pas un obstacle au succès,
qu'elle ne doit écarter de la pro-
fession aucun de ceux à qui un
goût dominant pour elle feroit un
prejugé qu'ils y devroient réussir.
Le celebre Deventer, le plus ha-
bile Accoucheur qui ait encore
existé, l'avoit extrêmement grosse.
Mais une observation interessante,
surtout dans Paris, ou cette cir-
constance est plus négligée qu'ail-
leurs, c'est qu'on ne peut avoir
trop d'attention aux mœurs & au
caractere d'une nourrice.

Nous ne dirons rien du troisie-
me Livre, qui traite des principa-
les maladies qui arrivent journal-
lement aux femmes & aux filles.
Ce n'est point dans notre Auteur,
que nous conseillerons d'étudier
ces matieres; elles sont traitées
ailleurs avec beaucoup plus d'eten-
due & d'exactitude. On n'en peut
prendre ici qu'une teinture grossie-
re, qui ne seroit suffisante pour
entreprendre la cure de ces mala-

dies , qu'à ceux qui ne connoissent ni les difficultés de la pratique de la Medecine, ni l'importance de la vie des hommes. La theorie est d'ailleurs defectueuse en bien des points , & la pratique n'etant point rapportée à toutes les causes laisse l'esprit des Lecteurs peu instruits dans l'incertitude de l'application des remedes que l'Auteur indique , ou les expose , au detrimement des malades , à les employer indifferemment dans tous les cas.

ALEXANDRI XAVERII
PANEL, è Societate Jesu
Presbyteri, Regiis Infantibus à
Studiis, Regi Catholico à veterum
Nummorum Supellectili,
de Nummis exprimentibus undecimum
Treboniani Galli Augusti annum;
decimum tertium & decimum quartum,
Æmiliano Augusto, Coloniae Viminacii;
undecimum denique Valeriani Senioris.
Tiguri apud Gasparem
Fueßlinum, Typographum M.

420 *Journal des Sçavans,*
DCC. XLVIII. C'EST-A DIRE,
Lettre d'ALEXANDRE XAVIER
PANEL, Prêtre de la Compagnie
de Jesus, Precepteur des Infans
d'Espagne, & Garde du Cabinet
des Médailles de Sa Majesté Ca-
tholique, sur les Médailles qui
marquent la onzième année de
l'Empereur Trébonien Galle, la
treizième & la quatorzième an-
née de la Colonie de Viminacium
sous Emilien, & enfin la onzié-
me année de Valérien le Pere.
Zurich. Fueßlin, 1748. in-4°. pp. 116.

LE P. Panel, connu par plu-
sieurs ouvrages sur les Médail-
les antiques, & particulièrement
par une sçavante Dissertation sur
les Cistophores, avoit été consulté
par M. le Comte d'Etling, sur qua-
tre médailles dont les dates paroîs-
sent contraires à l'Histoire.

La première est une médaille de
la onzième année de Trébonien
Galle, qui n'a régné qu'environ

18 mois suivant les Historiens. Emilien semble n'avoir régné que trois ou quatre mois ; cependant sa tête se trouve sur deux médailles de la Colonie de Viminacium, frappées l'une l'année 13. & l'autre l'année 14 de la fondation de cette Colonie. La quatrième médaille est un grand bronze du Cabinet de M. le Bret, avec la tête de Valérien le père, qu'on croit avoir été pris par les Perses la septième année de son règne ; au revers elle porte la date de l'année onzième I.A. elle a été frappée par les habitans de Colybrassus en Pamphylie. Ces époques combattent la Chronologie qui a été reçue jusqu'à présent.

Le P. Panel tranche le nœud de la difficulté, & répond à M. d'Etling que les Historiens ne méritent aucune considération pour la Chronologie de ces temps-là, & qu'on ne doit consulter que les médailles ; *Temporum illorum ratio, & quid certi scire velis, ab unis titi-*

422. *Journal des Sçavans,*
nummis repetenda. Et sur ce plan
il dresse une Chronologie depuis
l'année de Rome 990, 237. de
l'Ere Chrétienne, & premiere du
régne de Gordien Pie, jusqu'à
l'an de Rome 1017, 264 de Je-
sus-Christ, le douzième du regne
de Gallien. Il rapporte à chaque
année les époques des médailles
Latines, Grecques, & Egyptien-
nes, qui ont des dates relatives;
& suivant le systême du P. Har-
douin, il entreprend de prouver
que dans cet espace de temps les
Princes ont souvent gouverné l'Em-
pire en commun, que Gordien
Pie a gouverné avec Philippe &
Dèce, Dèce avec Trebonien &
Volusien, ceux-ci avec Emilien,
& ensuite avec Valerien & Gallien;
& que Valerien le pere régnoit
dans la Mésopotamie, trois ou qua-
tre ans après le temps auquel les
Historiens & les Chronologistes as-
surent qu'il a été pris par Sapor, &
emmené captif en Perse, d'où il
n'est jamais revenu. Ainsi Gordien

Fin n'a point péri en Mésopotamie par la faction de Philippe l'an 244 de J. C. puisqu'il régnoit encore en Egypte l'an 259. dans le temps que Philippe & Trajan Dèce gouvernoient d'autres Provinces de l'Empire; en effet nous avons encore une médaille de Tranquilline femme de Gordien, avec l'époque de l'année quatorze, *L. IX. anno decimo quarto Gordiani P. Imperatoris superstitis & quident cum Imperio in aliquâ Provinciâ*; de même Trébonien & Volusien sont fils n'ont point été tués l'an 253. ces Princes régnoient encore l'an 260. M. le Comte d'Erting avoit vu une médaille de la onzième année de Trébonien, & le P. Pansé en cite une de la onzième année de Volusien son fils, qui est rapportée par le P. Banduri Emilien, quoi l'Histoire nous représente comme l'ennemi de ces deux Princes; il gouvernoit avec eux la Province de Mésie, puisque nous avons deux médailles de ces trois Princes sup.

414 *Journal des Sçavans*,
pées à *Viminacium*, la treizième &
la quatorzième année de cette Co-
lonie; d'où il résulte qu'Emilien a
régné plus de quatre mois; le P.
Panel rapporte des médailles de la
seconde année de son règne.
Enfin Valérien le pere ne fut point
emmené captif par Sapor, l'an 260.
Valérien régnoit encore l'an 263,
la onzième année de son règne,
suivant la médaille que M. le Com-
te d'Erling avoit vuë, & même
l'année 264, suivant la médaille
de la ville d'Adda, rapportée par
Haym dans le *Tésoro Bretannico*,
& qui donne l'époque de l'année
douze. *Addensium in Mesopotamia*,
dit le P. Panel, *ubi tunc temporis*
Kalerianum Seniore imperitasse
crediderim Cette Lettre du P. Pa-
nel est datée de Madrid du 23
Novembre 1746.

Comme quelques Sçavans d'Al-
lemagne avoient observé que le
P. Panel retardoit d'un an le troi-
sième Consulat de Philippe & la
célébration des jeux séculiers qu'il

fixe à l'an 1002 de Rome, 149 de J. C. & qu'il troubloit l'ordre des Consulats de Gallien, tel qu'il est suivi dans les fastes; ce Sçavant Antiquaire écrivit une seconde Lettre à M. le Comte d'Erling, datée d'Aranjuez du 12 Juin 1747, & il donne le canon chronologique des années de la puissance Tribunitienne & des Consulats de Philippe, & ensuite de Valérien & de Gallien jusqu'à l'an de Rome 1021, 268 de J. C. dernière année du regne de Gallien.

Le P. Panel, dans ces deux Lettres donne la description de plusieurs médailles, qui n'avoient point encore été publiées, & par là son ouvrage est intéressant & utile pour le progrès des Lettres; mais il présente sur les régnes de Gordien Pie & des Empereurs suivans jusqu'à Gallien, un nouveau plan chronologique, ou plutôt il renouvelle le système du sçavant & ingénieux P. Hardouin, sur lequel il enchêtit encore.

P. Hardouin avoit bien imaginé que l'Empire étoit alors une espèce de Magistrature Souveraine, qui étoit partagée entre plusieurs Princes, qui prenoient la pourpre pour un certain nombre d'années, & la déposoient ensuite pour la transmettre à d'autres Princes qui étoient déjà leurs Collègues. Mais dans ce système, tout singulier qu'il est, le P. Hardouin s'écartoit peu de la chronologie des Historiens; le P. Panel fait vivre & régner Gordien Pie jusqu'au règne de Trajan Dèce, il étend le règne de Trébonien & de Volusien jusqu'à l'année septième de Gallien, & il suppose que Valerien régnoit encore quatre ans après qu'il eut été emmené captif en Perse.

Comme les matières Numismatiques ne sont pas ordinairement connues du Public, nous croyons pouvoir nous écarter ici de l'usage de ce Journal, & proposer quelques réflexions sur les médailles que le P. Panel a entrepris d'expliquer.

Son système est élevé sur des principes que l'Antiquaire & le Chronologiste auront de la peine à admettre. Il est vrai que les Historiens de ces temps là sont souvent défectueux & peu exacts ; mais peut-on rejeter absolument leur témoignage ? Il est dangereux de rompre la chaîne de la tradition historique ; les conséquences qui en résulteroient seroient très-importantes. L'autenticité des monumens qu'on leur oppose n'est pas incontestable ; l'Antiquaire n'admet pas sans examen tous les monumens numismatiques qui se présentent. Outre les médailles de coins modernes , combien s'en trouve-t'il de fausses en plusieurs manières ? revers insérés ou appliqués, Légendes altérées & contrefaites ; & même parmi les médailles antiques , auxquelles les faussaires modernes n'ont pas touché , combien de fautes ne remarque-t'on pas ? on sait que les anciens multiplioient extrêmement les revers sur leurs mon-

noyes ; la négligence , la précipitation du Monétaire a occasionné plusieurs fautes qu'on voit encore sur les monnoyes ; les faux Monétaires augmentèrent encore le nombre des fautes ; outre la qualité du métal qu'ils altéroient , ils gravoient de nouveaux coins , ou ils en employoient d'anciens qu'ils appliquoient à des têtes pour lesquelles ils n'avoient point été faits ; c'est ce qu'on remarque principalement sur les médailles fourrees ; on appelle ainsi des médailles de cuivre ou même de fer , que les faux Monétaires couvroient d'une feuille d'or ou d'argent ; il s'en voit souvent dans les Cabinets , le P. Panel en a trouvé un grand nombre dans le Cabinet de M. l'Abbé de Rothelin , qui a passé dans le Cabinet de Sa Majesté Catholique. On peut voir sur cela la dixième instruction du P. Jobert , Jésuite , dans son *Livre de la science des médailles* , mais on doit consulter l'excellente *Dissertation* du P. Exort

lich, Jésuite Allemand, de num-
mis Monetariorum veterum culpâ
vitiosis. Ce sçavant & judicieux
 Jésuite recherche la cause de ce
 grand nombre de fautes différentes,
 il en rapporte des exemples; il se-
 roit facile d'y en ajouter un bien
 plus grand nombre.

D'où il résulte que l'Antiquaire
 doit recevoir avec beaucoup d'exa-
 men & de critique, les médailles
 qui paroissent contraires à l'Histoi-
 re. Il est encore plus circonspect,
 s'il n'a pas vû la médaille par lui-
 même; on sçait que souvent les
 Catalogues de médailles sont rem-
 plis de fautes, médailles fausses ou
 mal luës. Il ne paroît pas que le P.
 Panel ait vû toutes les médailles
 qui ont donné lieu à sa lettre, &
 sur lesquelles il a été consulté par
 M. d'Etling.

La médaille de Tranquilline fem-
 me de Gordien Pie, paroît être
 une médaille de Salonine femme
 de Gallien, dont la Légende du
 côté de la tête aura été refaite à la

pointe du burin ; en effet le même type se trouve sur une médaille Egyptienne de Salonine , de même module , & de même époque , c'est-à-dire de l'année quatorze L. 14. ou peut-être quelque faussaire aura appliqué à la tête de Tranquilline un revers de Salonine , avec l'année quatorze , pour en former un revers singulier & extraordinaire. Ce ne seroit pas le seul exemple de médailles fausses ou falsifiées du Cabinet de Tieupolo ; on y voit encore la fameuse médaille d'Annia Faustina , femme d'Elagabale , sur laquelle on lit ΔΑΜΑΚΗΝΩΝ ΕΛΦ. l'an 335 de l'Ere de Damas ; le sçavant Evêque d'Adria M. de la Torrè entreprit de l'expliquer , il avoit trouvé que cette date de l'Ere de Damas passoit d'un an & demi le temps de la mort d'Elagabale ; d'où il concluoit qu'Alexandre Sévère avoit pu permettre à Faustine de garder le titre d' *Auguste* , & aux Villes de frapper des médailles en son honneur ; le P. Valscchi écrit

vit pour rétuter cette opinion: l'Evêque d'Hadria se préparoit à répondre, lorsqu'on l'avertit que cette médaille étoit véritablement antique, mais que l'inscription avoit été changée à la pointe du burin, & qu'on y lisoit d'abord *ΑΓΩΝ. Α. ΟΑΥΜ. ΑΝΤΩΝΕΙΝ*, c'est-à-dire, *certamen primum Olympicum Antoninianum*, comme M. Vignoli le dit expressément p. 86 de sa dissertation. Malgré ces observations, les Editeurs du Cabinet de Tieupolo ont conservé la Légende falsifiée sans en avertir; ils donneront occasion à quelque Antiquaire peu attentif d'imaginer quelque nouveau système. La médaille de Tranquilline citée par le P. Panel, & du même Cabinet, peut de même avoir été falsifiée; on peut même l'assurer, puisque la date qu'elle porte est non-seulement contraire au texte des Historiens, mais encore au témoignage subsistant des médailles Latines & Grecques frappées en l'honneur de Gordien

Pie, & de Tranquilline, qui ne portent pas le règne de Gordien au-delà de l'an 244 de J. C. Le tombeau de ce Prince, qui, suivant les Historiens, fut tué en Mésopotamie par la faction de Philippe, subsistoit encore en l'an 363, près du fleuve Aborras à quelques lieues de *Circesum*; Ammien nous apprend que Julien l'Apostat l'alla visiter en passant pour sa malheureuse expédition contre les Perses. Le P. Panel ne peut donc sur l'autorité d'une médaille unique, du moins suspecte, étendre le règne de Gordien, jusqu'à l'an 250 de Jésus-Christ. C'est ainsi qu'il arrive aux plus habiles gens d'établir des systèmes sur des Principes qu'ils croient véritables, & qui néanmoins ne le sont pas.

Les médailles de Trébonien Galle & de Volusien, avec la date de l'année onzième ne paroissent pas être plus authentiques. Le Sphinx représenté au revers de la médaille de Volusien, avec la date L. I A. annonce

annonce une médaille de fabrique Egyptienne; mais la Légende Latine qui se lit autour de la tête détruit cette supposition; depuis Auguste jusqu'au règne de Dioclétien, on ne voit aucune médaille Egyptienne avec une Légende Latine; le revers d'une médaille Egyptienne paroît avoir été appliqué à la tête de Volusien; mais la date ne peut convenir; les médailles Egyptiennes de Trébonien & de Volusien ne passent pas l'année troisième L. r. dans la suite des médailles de la Colonie de Viminacium il n'y a que trois années, XII. XIII. XIV. depuis la fondation de la Colonie, qui répondent au règne de ces deux Princes; la Colonie ayant été établie par Gordien Pie l'an 240 de J. C. les années 251, 252, & 253, répondent à ce règne; de même les années V & VI. de la Province de Dace fixent la durée de ce règne; puisque la tête de Trajan Dece se trouve avec l'année V, & celle d'Emilien avec

l'année VII; cette Ere ayant commencé l'an 247 sous Philippe, l'année V. répond à l'an 251, l'année VI. à l'an 252, & l'année VII. à l'an 253, pendant lequel les Chronologistes assûrent d'après les Historiens qu'Emilien régna, après que Trébonien & Volusien eurent été massacrés; ainsi l'Historien Dexippe a pû dire, qu'ils ont régné environ dix-huit mois, sçavoir les derniers mois de l'an 251, l'année entière 252, & les premiers mois de l'année 253. La médaille de Volusien avec la date de l'année XI, ne doit être d'aucune considération, parce que cette date est contredite non seulement par l'Histoire, mais encore par plusieurs monumens numismatiques, & indubitablement authentiques.

Cette observation combat également la Légende de l'année XIII. de Viminacius avec la tête d'Emilien; cette année répond à l'an 252 de J. C. & nous avons des médailles de Volusien avec l'année

XIV, de Viminacium, qui répond à l'an 253. La médaille aura été mal lue, ou peut-être le dernier I. qui forme le nombre de XIII. aura été effacé par la rouille & par le temps; nous connoissons plusieurs médailles d'Emilien frappées par cette Colonie avec l'année. XIII. La date de l'année seconde L. B. qui se trouve sur les médailles Égyptiennes d'Emilien, ne prouve pas qu'il ait régné deux ans réels & effectifs; le P. Panel connoît sans doute l'usage des Monétaires Égyptiens, de marquer une nouvelle année de règne à chaque Thoth, c'est-à-dire, au premier jour de l'année Égyptienne. Cet usage constant est reconnu par les meilleurs Chronologistes: il est établi dans plusieurs Mémoires de l'Académie Royale des Inscriptions & des Belles-Lettres; ainsi pour trouver l'année seconde d'Emilien, il suffit qu'il ait commencé à régner avant le mois d'Août Julien de l'an 253. & qu'il ait survécu quelque temps.

après cette date ; les trois ou quatre mois de règne que lui donnent les Historiens satisfont aux deux conditions demandées.

Les médailles de Valérien le Pere avec les dates XI. & XII. demandent plus d'attention. On trouve sur les médailles de plusieurs Villes de Pamphylie des nombres depuis III. jusqu'à XII. avec les têtes de Valérien le Pere, de Gallien, de Salonine, de Valérien le jeune ; jusqu'à présent aucun Antiquaire n'a donné l'explication de ces nombres ; marquent-ils les années des régnés ou les années d'une Ere particulière de la Province ? c'est ce qui est encore indécis. Ces nombres sont presque tous placés singulièrement en lettres majuscules, H. I. IA. devant la tête des Princes. Quand il seroit certain que ces nombres désignent les années de règne, il n'est pas également décidé que c'est la tête de Valérien le pere, à laquelle sont annexés les nombres XI. & XII. la Légende

Mars 1749. 439

MAXIMI TYRI DISSERTA-
TIONES ex recensione Joanni
Davisii Coll. Regin. Cantab.
Prædis editio altera ad duos
Codices Mss. locis quam pluri-
mis emendata; notisque locu-
pletioribus aucta, cui accesser-
unt viri eruditissimi Jer. Mar-
klandi Coll. D. P. Cantabrig.
Socii Annotationes. Londini Ex-
cudit Gulielmus Bowyer sumpti-
bus societatis ad litteras promo-
vendas institutæ. Anno 1740.
(p. 14. f.) C'EST-A-DIRE: *Secon-
de édition des discours de Maxî-
me de Tyr, par M. JEAN DAVISE,
Principal du Collège de la Reine
à Cambridge. Imprimée à Lon-
dres aux fraix de la Société éta-
blie pour le progrès des Lettres.
1740. in-4°. Le prix est de 14
Schellings.*

MAXIME de Tyr n'est gué-
res connu, que par les ou-
vrages qui portent son nom. L'Hi-

440 *Journal des Sçavans,*
histoire Littéraire ne nous a laissé
presqu'aucun monument ni de sa
personne, ni des différentes cir-
constances de sa vie. Eusèbe de
Césarée & Syncelle, sont les seuls
Auteurs anciens qui en ayent fait
mention. Eusèbe le nomme dans
sa chronique parmi plusieurs Phi-
losophes, qui ont vécu sous le ré-
gne d'Antonin Pie. Il dit qu'Arrien
de Nicomédie, Maxime de Tyr,
Apollonius de Chalcide Philoso-
phe Stoicien, & Basilide de Scy-
thopolis ont fleuri dans le même
temps. Comme il ajoute, que ceux-
ci ont été chargés de l'instruction
de *Verissimus* César, plusieurs Sça-
vans modernes tels que Jos. Scali-
ger, Dan. Heinsius, Casp. Barthius,
Jean Jonsius, & quelques autres
ont prétendu, que Maxime de
Tyr avoit été l'un des Précepteurs
de ce Prince. Mais M. Davise Edi-
teur de cet ouvrage, montre dans
sa Préface que ces Sçavans se sont
trompés. Il prouve par la tradu-
ction Latine que S. Jérôme nous

a donnée de la Chronique d'Eusébe que l'emploi de Précepteur de Cæsar Antonin *Verissimus*, ne regardoit que les deux derniers de ces Philosophes, sçavoir Apollonius de Chalcide & Basilide de Scythopolis. Il est vrai que Jules Capitolin compte un Maxime parmi les Maîtres d'Antonin, mais cet Historien le nomme *Claudius Maximus*, & il dit qu'il étoit de la secte Stoicienne; ce qui ne peut convenir à Maxime de Tyr, qui étoit Philosophe Platonicien.

J. S. Scaliger fondé d'un côté sur le passage d'Eusébe que nous avons rapporté & d'un autre côté sur le témoignage de Suidas qui assure que Maxime de Tyr a été à Rome sous le regne de Commode, prétend que ce Philosophe a fait deux voyages différens dans cette Capitale du monde; le premier sous Antonin, & le second sous l'Empereur Commode. Dans le premier voyage il a dû publier les cinq premiers discours qu'un moi-

manuscrit de la Bibliothèque du Roy, intitulé *discours du premier voyage à Rome* ; & dans le second il a du mettre au jour le reste de ses Dissertations, auxquelles le même manuscrit donne le titre de φιλοσοφικὰ, c'est à-dire, d'ouvrages Philosophiques. Quoique le sentiment de Scaliger ait été suivi par la plupart des Sçavans, M. Davise ne l'a pas cru fondé sur d'assez bonnes raisons pour devoir s'y rendre. Le passage d'Eusèbe, dit-il, ne prouve autre chose, sinon que Maxime de Tyr a fleuri du temps d'Antonin, mais il n'assure pas que ce Philosophe ait été à Rome sous le règne de cet Empereur. Quant au titre de *Discours du premier voyage à Rome*, donné aux cinq premières dissertations, par un manuscrit de la Bibliothèque du Roy ; il ne fixe pas le temps, dit M. Davise, dans lequel s'est fait ce premier voyage, & il ne prouve pas qu'il y en ait eu, un second, parce qu'on appelle premier, sui-

Saint Scriptus, celui qui n'est précédé d'aucun autre, *primus*; *id est*, ante quem nullus sit.

Quoiqu'il en soit; ajoute notre sçavant Editeur, les ouvrages de Maxime de Tyr paroissent avoir été composés dans le sein de la Grèce, ou dans les Villes les plus célèbres de l'Asie Mineure. Ils ne contiennent pas le moindre trait qui ait rapport aux affaires de Rome, ni au Gouvernement, ni à la Littérature des Romains. Plein des Auteurs des beaux siècles de la Grèce, Maxime ne cite qu'Homère, Hésiode & les plus fameux Poètes qui les ont suivi. Il semble n'écrire que pour les Grecs, & ne connoître d'autre histoire, ni d'autre Littérature, que celle qui est propre à cette sçavante nation. Les plus importantes questions de la Philosophie morale sont l'objet ordinaire de ses discours. Il suit partout les opinions de Platon, & il marque par tout pour ce grand Philosophe la plus profonde véné-

442 - Jo.
manuscrit de
intitule a
ge a Kozm.
du mettre
Dissertati
manuscrit
coccu. cerz.
Philosof.
ment de
la plupart
ne l'a pas
des raiso
Le pas
prouve
rime d
tonin
Philo
régot
au r
ge
m
c
il
T

444 *Journal des Sçavans*;
ration. Le beau choix & l'élégante
construction des mots, la variété
des figures, la finesse & la subtili-
té des pensées caractérisent son
style, & le rendent extrêmement
agréable.

C'est à Jean Lascaris qu'on est
redevable de la connoissance des
œuvres de Maxime de Tyr. Il en
apporta le premier exemplaire de
Grèce en Italie, & il en fit pré-
sent à Laurent de Médicis. Comme
Pacchius Archevêque de Florence le
traduisit en Latin; & Henry Etien-
ne donna la première édition du
texte Grec en l'année 1557. Dan.
Heinsius a travaillé ensuite à corri-
ger cet Auteur, & en a donné une
nouvelle édition sur un manuscrit
de la Bibliothèque du Roy qui lui
fut communiqué par Isaac Casau-
bon. L'Édition d'Heinsius fut im-
primée à Leyde en l'année 1607.
Ce Sçavant ne se contenta pas de
revoir le texte sur les extraits d'Ar-
cerius & sur de nouveaux manus-
crits, il l'accompagna de notes où

à propoſoit pluſieurs corrections , que ſon grand uſage dans la langue Grecque , & la juſteſſe de ſa critique lui avoit ſait imaginer , & comme la verſion de Paccius lui avoit paru mal faite & remplie de fautes , il en compoſa une nouvelle.

Quelque ſoin que Daniel Heiſius eut apporté à la correction du texte de Maxime , il ſ'en falloit beaucoup , néanmoins qu'il ne lui eût rendu ſa première pureté. Il reſtoit encore un grand nombre de reſtitutions à faire qui ont été depuis l'objet de la critique & des recherches de pluſieurs Sçavans. M. Dayſe recueillit vers le commencement de ce ſiècle les diverſes conjectures de ces Sçavans , & y ayant joint ſes propres obſervations , il donna une édition de Maxime de Tyr qui fut imprimée à Cambridge en 1703. Mais ayant revû depuis ſon ouvrage , & n'en étant pas entièrement ſatisfait , il ſ'appliqua de nouveau à la corre-

446 *Journal des Sçavans*,
ction du texte de Maxime. Une
profonde méditation , & le secours
de quelques nouveaux manuscrits
lui firent trouver le remède à plu-
sieurs fautes , qui défiguroient sa
première édition. Il prit donc la
résolution d'en donner une secon-
de , & son travail étoit achevé en
1728 , c'est - à - dire , quatre an-
nées avant sa mort , lorsque d'au-
tres occupations l'empêchèrent ap-
paremment de le donner au public.

Après la mort de M. Davise , son
manuscrit tomba 'entré les mains
de M. Méad , Médecin du Roy
d'Angleterre. Ce Sçavant non
moins estimable par son zèle pour
le progrès des Lettres , que par
ses lumières & sa grande érudition
chercha pendant long temps le
moyen de faire imprimer cet ou-
vrage. Il se passa plusieurs années ,
sans qu'il se présentât une occasion
favorable à l'exécution de ce pro-
jet. Enfin il arriva , que des hom-
mes illustres touchés du mauvais
sort de la plupart des gens de Let-

tres, & réfléchissant sur les obstacles, qui peuvent arrêter le progrès des études & décourager les Sçavans, vinrent à parler entre autres choses de la grande difficulté, que l'on éprouve tous les jours à faire imprimer les ouvrages d'une érudition recherchée; & qui n'est point à la portée de tout le monde. Ils jugèrent d'abord que ce seul inconvénient étoit capable de détourner plusieurs Sçavans de s'appliquer à la composition de ces sortes d'ouvrages, quand ils verroient qu'ils n'auroient aucun fruit à espérer de leur travail: & que d'ailleurs il y avoit lieu de craindre, que plusieurs excellens livres restassent dans le cabinet, & ne demeurassent ensevelis dans l'oubli au grand préjudice des Lettrés. Pour prévenir un si grand mal, & pour encourager les Sçavans, autant qu'il dépendoit d'eux ces hommes zélés pour les Lettres convinrent entre eux d'établir une société, dont chaque membre fourniroit une ca-

taino somme d'argent pour faire un fonds destiné à l'impression des bons ouvrages que l'on jugeroit être d'un débit lent ou difficile. La seule condition de ces avances étoit que lorsqu'on auroit vendu assez d'exemplaires pour rembourser les frais de l'impression, le reste de la vente tourneroit au profit de l'Auteur, qui de cette manière retireroit sans aucun risque tous les émolumens qu'il pouvoit espérer de son travail.

La Renommée n'eut pas plutôt publié un si bel établissement, que tous ceux qui s'intéressent aux Lettres non seulement en Angleterre, mais aussi dans les Pays étrangers y applaudirent. Et que plusieurs personnes riches demandèrent à être admises dans cette généreuse société. Comme il se présentoit plusieurs bons ouvrages, dont les Libraires jusqu'alors n'avoient pas voulu se charger, & qu'on étoit en doute sur le choix de l'Auteur que l'on imprimeroit le premier,

on jettâ les yeux sur Maxime de Tyr, dont M. Méad un des premiers instituteurs de la société, étoit dépositaire depuis plusieurs années. On donna d'autant plus volontiers la préférence à l'ouvrage de M. Davise, que les Sçavans le désiroient depuis long-temps. Tout étant ainsi arrangé, il ne restoit plus qu'à trouver un Sçavant qui voulût bien se charger du soin de l'édition; M. Ward a rendu ce service au public à la prière de M. Méad.

Ce Sçavant nous fait observer dans la préface que quoique M. Davise eut achevé son travail en 1728, & qu'il ne soit mort qu'en 1732, il paroît cependant qu'il n'avoit pas mis la dernière main à son ouvrage, & qu'il avoit laissé plusieurs choses imparfaites s'étant apparemment proposé de les rectifier dans le temps de l'impression. Il lui arrive, dit-il, de laisser quelquefois dans le texte la leçon vulgaire, & de mettre au commen-

450 *Journal des Sçavans* ;
cément d'une note une autre leçon
tirée des manuscrits ; qu'il soutient
être la meilleure. Il place aussi quel-
quesfois dans le texte Grec de nou-
velles restitutions fondées sur les
manuscrits qui changent le sens
de la phrase , & il laisse la version
sur ces endroits dans le même
état , où elle étoit dans sa première
édition.

Quoique ces sortes de fautes ou
de négligences ne soient pas fré-
quentes , M. Ward a cru devoir en
avertir les Lecteurs afin qu'ils ne
les lui imputassent pas. Il n'a pas
cru devoir y remédier par respect
pour la mémoire de M. Davise ,
qui paroît s'en être apperçu sans
avoir voulu les corriger. Au reste
cette édition l'emporte de beau-
coup sur toutes celles qui l'ont pré-
cédées pour la correction. Et ce
qui en augmente encore le prix ;
ce sont les notes & les observations
du Sçavant M. Markland , si connu
dans la république des Lettres par
la justesse de sa critique , & par

Mars 1749. 237

des belles éditions de plusieurs Auteurs Grecs dont il a enrichi le public.

L'ouvrage étoit déjà sous la presse, lorsque M. Markland qui avoit fait des remarques sur la première édition de M. Davise, promit, que si on vouloit suspendre l'impression, & lui donner le temps de revoir le texte & les notes, il communiqueroit ses observations, & corrigeroit quelques fautes, qui auroient pu échapper à l'Editeur. L'offre obligeante d'un homme si habile fut acceptée avec d'autant plus d'empressement, qu'on ne doutoit pas que si M. Davise eût été en vie, il ne l'eût volontiers associé lui-même à son travail, & ne se fût fait un plaisir de recevoir ses avis. De là vient ce grand nombre d'excellentes notes, que l'on trouve à la fin du livre. M. Markland a mis à la tête de ses notes un avis au Lecteur dans lequel il déclare que cette édition est si différente de la première, & que M. Davise a cor-

rigé un si grand nombre de fautes, qu'il avoit remarquées lui-même, que le Lecteur qui consultera les notes de l'un & de l'autre ne doit pas être surpris, s'il les trouve conformes en plusieurs endroits. M. Markland auroit volontiers retranché les siennes, comme absolument inutiles: mais la raison qui l'a engagé à les conserver, c'est qu'il appuie d'exemples & de citations des Auteurs les corrections qui lui sont communes avec M. Davise, au lieu que cet Editeur s'est contenté de proposer simplement ses conjectures sans les autoriser d'aucun exemple.

M. Markland fait encore observer que le Mss. de la Bibliothèque du Roy, celui de Harley, & la version de Paccius sont tellement d'accord sur certaines leçons importantes & tout-à-fait différentes de celles qu'on lit dans les éditions vulgaires, qu'il est persuadé, que ces variantes ne viennent pas des Copistes, ni d'aucune autre main,

que de celle de l'Auteur même ; ces variantes , dit-il , sont telles , qu'elles forment un sens beaucoup meilleur , & qu'elles donnent au raisonnement de l'Auteur un degré de force qu'il n'auroit pas eu sans elles. Il y a même quelquefois tant de subtilité dans ces leçons , que personne autre que Maxime de Tyr n'avoit pu imaginer un tel changement dans la diction ; & quand on le voit , on en sent d'abord la nécessité. Il en cite plusieurs exemples que les bornes d'un extrait ne nous permettent pas de rapporter.

Ces différences remarquables dans les manuscrits , ont fait juger à M. Markland , que Maxime de Tyr a donné lui-même deux éditions de ses ouvrages. Il croit que le manuscrit de la Bibliothèque du Roy , celui de Harley , & celui sur lequel Paccius a fait sa version sont des copies de la seconde édition. Il fonde son opinion sur ce que ces manuscrits contiennent

nent un très-grand nombre de corrections, qui tendent toutes à rendre le raisonnement de l'Auteur & plus fort & plus juste, & qu'il n'y en a pas une seule qui regarde les fautes contre l'Histoire; ce qui donne lieu de présumer, que Maxime laissant subsister dans la seconde édition toutes les fautes historiques qui étoient dans la première, il n'a eu en vue que de rétablir la partie qui regarde l'argumentation.

Ce Sçavant d'ailleurs a remarqué tant d'inexactitude, soit dans le style, soit dans le raisonnement de Maxime de Tyr, qu'il ne fait pas difficulté de dire que ces dissertations ont été composées fort à la hâte, & il en apporte des preuves bien sensibles.

Maxime de Tyr est si peu exact dans les citations des anciens Auteurs & dans l'exposition des faits qu'il emprunte de l'histoire, qu'on voit clairement qu'il a cité de mémoire & que ses dissertations ne

sont pas l'ouvrage d'un homme placé au milieu de ses livres & qui travailloit à tête reposée dans son Cabinet. En effet c'étoit assez l'usage des Philosophes du temps de Maxime de passer une grande partie de leur vie à voyager de Ville en Ville, dans la Syrie, l'Asie, & la Grèce, & lorsqu'ils trouvoient des assemblées de personnes Lettrées qui desiroient de les entendre, de fixer un jour pour prononcer un discours sur un sujet demandé. L'appas du gain, l'amour de la gloire, le delir de s'instruire & d'acquérir de nouvelles connoissances, leur faisoient entreprendre ces sortes de voyages. Ils venoient jusques en Italie & même dans les Gaules. Les *Florides* d'Apulée, le *Scythe* & quelques autres pièces de Lucien, les *Cyzecena* d'Aristide sont des discours qui ont été composés pour être récités dans de semblables occasions. Comme donc ces sortes d'Orateurs n'avoient pour l'ordinaire que très-peu de

temps pour se préparer & qu'ils n'étoient pas à portée de consulter leurs livres , il n'est pas étonnant qu'ils soient tombés dans des inexactitudes , non seulement à l'égard des faits & des citations ; mais aussi par rapport au raisonnement. Ceux qui ont lu les discours de Maxime de Tyr, n'auront pas de peine à se persuader , qu'il les a composés dans ses voyages. A Dieu ne plaise , ajoute M. Mar-
kland que j'attribue les fautes de Maxime de Tyr , à autre cause qu'à la précipitation , avec laquelle il étoit obligé de travailler. Ce seroit faire tort à un si grand homme. Malgré les fautes , qui restent encore dans ses dissertations , ce Auteur mérite d'être lu & relû avec la plus grande attention , non seulement à cause de l'importance des sujets qu'il traite , mais encore à cause de la beauté & de l'agrément de son esprit aussi heureux & aussi fécond dans l'invention de ses arguments , qu'il est profond &

& agréable dans son érudition.
 Plût à Dieu ; dit-il ; que nous en-
 fions beaucoup d'Ecrivains de sa
 trempe.

Il nous reste un mot à dire de
 l'exécution de cet ouvrage. L'im-
 pression en est parfaitement belle ,
& tout à fait digne de la Société
 établie pour le progrès des Lettres
 qui nous l'a procurée. Il ne s'étoit
 glissé qu'un très-petit nombre de
 fautes dans le texte & les notes ,
 que l'on trouvera corrigées dans
 un Errata qui est à la fin du Li-
 vre. On a dressé trois Index , le
 premier indique les choses remar-
 quables contenues dans les dis-
 cours de l'Auteur , le second mar-
 que les Auteurs cités dans cet ou-
 vrage , & le troisième contient les
 noms des Auteurs dont M. Davise
 a corrigé quelques passages dans
 ses notes.



**EXPERIENCES SUR L'ELEC-
TRICITE'** avec quelques con-
jectures sur la cause de ses effets;
par M. JALLABERT, Professeur
en Philosophie expérimentale, &
en Mathématiques, des Sociétés
Royales de Londres, & de Mon-
pellier, & de l'Académie de l'In-
stitut de Bologne, vol. in-8°. *pag.* 304. A Genève 1748,
chez Barillot & fils.

PLUSIEURS Auteurs ont écrit
avant M. Jallabert de l'électri-
cité; ils ont divisé leurs ouvrages
de la même manière que notre
Professeur; cette méthode est si
naturelle qu'il n'est guères possi-
ble qu'on s'en écarte, ou plutôt
qu'on ne le choisisse pas. Dans une
matière aussi délicate, & aussi nou-
velle que celle de l'électricité, il
faut commencer par s'assurer des
faits, c'est-à-dire, faire beaucoup
d'expériences, les réitérer, & exa-
miner si l'on trouve le même résul-

tat, enfin il faut connoître en quoi elles diffèrent, si elles n'ont pas le même succès. Ce n'est qu'après bien des recherches que l'on doit hazarder d'établir un système, pour assigner la cause de ces différens phénomènes : qui ont jusqu'ici étonné les plus habiles Physiciens, & dont il semble que la nature ait voulu nous faire un mystère. On ne peut trop louer la sage retenue de notre Auteur dans ses explications, quoi qu'on y découvre beaucoup de sagacité ; on doit estimer également son adresse ingénieuse pour faire les expériences, lorsqu'il s'agit de vérifier quelque phénomène décisif & délicat.

La première partie de cet ouvrage comprend un très-grand nombre d'expériences toutes fort curieuses : les unes regardent les corps électriques par eux-mêmes ; d'autres roulent sur différens phénomènes de l'attraction & de la répulsion des corps électriques : quelques-unes ont pour objet la lumière

que rendent ces corps ; tant ceux qui sont électriques par eux-mêmes , que ceux qui le sont par communication. On examine à la suite comment les corps sont perméables à la matière électrique. Enfin on donne un détail plus circonstancié qu'il ne l'avoit encore été de la fameuse expérience que l'on nomme la *Commotion*. L'Auteur a rapporté à la fin de cette première partie l'histoire d'une guérison qui a été commencée sur un Paralytique par le secours de cette même expérience.

Dans la seconde partie de l'ouvrage , on tâche de découvrir la cause de l'électricité ; pour cela l'Auteur suit chaque phénomène en particulier ; il cherche à développer comment , & par quelle voye agit la matière électrique pour produire ces mêmes phénomènes ; c'est dans cet endroit que l'Auteur les reprend presque tous ; il compare les differens faits avec la cause qu'il leur alligne , ou qu'il regarde

comme capable de les produire. Comme l'on connoit un grand nombre des expériences de l'électricité, nous ne nous arrêterons qu'à celles qui nous ont paru les plus singulières, & qui appartiennent d'une manière propre à l'Auteur. Nous nous attacherons dans le second extrait à rapporter le système de M. Jallabert: ce sera alors que nous nous ferons un devoir de le suivre exactement, afin que les Lecteurs connoissent le mérite qu'on doit accorder à l'Auteur pour avoir été un des premiers à établir un système raisonné sur l'électricité.

Tous ceux qui ont traité de l'électricité avec quelque connoissance, ont rangé les corps électriques en deux classes; l'une en celle des corps électriques par eux-mêmes, comme les différentes espèces de verre, les pierres transparentes, la cire à cacheter, l'ambre, & tous les corps résineux: il suffit de les frotter, & l'on voit ces

482 *Journal des Sçavans* ;
corps en attirer d'autres d'un léger volume. On rapporte à cette même classe diverses sortes de bois qu'il faut frotter vivement pour être rendus électriques : quelquefois il faut chauffer les corps que l'on veut rendre électriques , cette action dépend de leur qualité. Les végétaux , les plantes , les fleurs , le chanvre , le coton , la laine , la soye , & le poil des animaux sont susceptibles de l'électricité , mais il faut auparavant les présenter à un feu violent.

Les corps vitrés sont plus électriques que tous les autres , & parmi ceux-ci , il y a différens degrés d'électricité selon la nature & la quantité des sables dont ces corps sont composés. Il n'est pas nécessaire de frotter tous les corps pour leur donner cette vertu électrique , il suffit de les exposer à un feu médiocre & même à la chaleur du soleil ; cependant l'attraction & la répulsion qu'ils produisent alors , n'est pas si considéra-

ble que celle qui provient du frottement. Quel qu'il soit vrai de dire que la chaleur augmente l'électricité, on a cependant remarqué qu'une trop grande chaleur est nuisible. Quant à l'humidité elle arrête entièrement les effets de l'électricité. Diverses expériences ont démontré que les matières grasses & bitumineuses sont peu susceptibles d'électricité, parce qu'elles sont trop molles pour être frottées, mais on a remarqué qu'elles deviennent électriques par elles-mêmes en y incorporant une certaine quantité de brique pour en faire un corps dur, ainsi ces sortes de matières appartiennent encore à la première classe.

Dans la seconde, on range tous les métaux, tous les fluides qui ne reçoivent l'électricité que par communication; ce sont les corps électriques par eux-mêmes qui communiquent aux corps de la seconde classe la vertu électrique: les huiles & quelques autres liquides gras

464 *Journal des Sçavans*,
ne peuvent acquérir l'électricité.
Lorsqu'on veut la communiquer
aux corps qui en sont privés par
eux-mêmes, il faut prendre des pré-
cautions que l'expérience a appri-
ses, sans quoi on ne pourroit dé-
couvrir les divers phénomènes de
l'électricité : il est nécessaire par
exemple que ces corps soient éloi-
gnés de tous ceux qui ne sont
point électriques. On les en sépare
en les suspendant avec des cordons
de soye qui n'ont pris aucune hu-
midité, ou en les posant sur des
gateaux de résine, ou sur des cais-
ses de poix. Ces corps contractent
l'électricité par l'approche d'un
corps électrique fortement électri-
sé; on choisit communément un
Tube de verre pour communiquer
l'électricité.

Tous les corps n'acquèrent pas
par communication un égal degré
d'électricité; cette force dépend de
la qualité des corps qu'on veut
électrifier; les métaux par exem-
ple surpassent les autres en degré

de force; le degré de vertu électrique augmente d'autant plus que la surface & le poids sont plus grands. L'humidité qui anéantit l'électricité des corps électriques par eux-mêmes, favorise au contraire l'électricité par communication: c'est même par le moyen des fluides qu'on communique l'électricité avec le plus de facilité & de force; une corde mouillée la transmet bien plus facilement qu'une corde sèche: une personne toute en sueur devient facilement électrique & avec plus de force que si elle est dans un état plus tranquille.

Les corps qui sont électriques par eux-mêmes, & ceux qui le deviennent par communication rendent de la lumière, soit que les corps soient placés dans le plein, soit qu'ils soient transportés dans le vuide. On remarque cette lumière principalement dans l'obscurité. Lorsqu'on a frotté un tube ou un globe de verre dans un endroit obscur, on voit une lumière

vive & continue s'attacher aux extrémités de la main de la personne qui frotte. Si l'on approche du tube le doigt, il en sort une lumière semblable à une étincelle, & on éprouve un léger sentiment de douleur. L'ambre, le soufre, & la cire à cacheter rendent de la lumière, ainsi que les verres, les métaux, & les pierres transparentes. Il est vrai que cette lumière diffère de celle qu'on tire du verre, en ce qu'elle est moins vive, & qu'elle cesse immédiatement après le frottement. La poix & la résine ne rendent aucune lumière, le soufre mis dans le vuide ne peut devenir lumineux.

Plusieurs personnes ont remarqué, sans reconnoître que ce phénomène étoit une suite de l'électricité, que les êtres vivans donnoient beaucoup de lumière : on voit ce spectacle d'une manière bien sensible en plaçant quelqu'un sur la poix, & en lui faisant toucher le globe électrisé; il suffit de présenter son doigt

à une autre personne, il en part alors avec bruit une étincelle dont l'action est également douloureuse aux deux personnes. Ces étincelles allument l'esprit de vin lorsqu'il est médiocrement chauffé. M. Jallabert a souvent électrisé divers animaux suspendus à des fils de soye, & l'on voyoit les extrémités des poils parsemées de points lumineux.

Si l'on est curieux de sçavoir comment l'on transmet la vertu électrique à des corps qui sont renfermés dans le vuide, & de quelle manière on parvient encore à leur faire rendre de la lumière, on aura recours à l'ouvrage.

Il ne faut pas confondre l'attraction ou cet effet de la gravitation générale avec l'électricité : l'attraction agit sur les corps suivant des loix entièrement différentes de celles qu'on doit attribuer à l'électricité. Il est vrai que l'attraction prise dans le sens que quelques Physiciens ont voulu lui

468 *Journal des Sçavans,*
donner, devient selon leur senti-
ment, la cause de tous les phéno-
mènes; mais ce n'est point ici le
lieu de discuter cette matière, il
suffit d'avertir que l'attraction &
l'électricité sont deux qualités dif-
férentes dans les corps, & qu'elles
doivent être exactement distin-
guées.

Si l'on présente à des fluides un
tube électrisé, on voit aussitôt la
superficie de ces fluides s'élever, &
quelques parties de la surface du
liquide s'échaper pour se porter
vers le corps électrisé. Il est essen-
tiel de remarquer que c'est une ex-
périence constante que des corps
électriques par eux-mêmes & que
l'on a électrisés se repoussent ou s'é-
loignent l'un de l'autre: ainsi l'on
remarque des parcelles, ou feuille-
tes d'or s'éloigner quand elles ont
été électrisés; la même chose arrive
lorsqu'on présente deux tubes que
l'on a frottés. Quels sont donc
les corps qui sont attirés par les
corps électriques, ce sont ceux

qui ne sont point électriques par eux-mêmes.

• Nous croyons avoir déjà dit que l'électricité agit avec autant de force dans le vuide que dans le plein, mais si l'on fait l'expérience avec un globe dont on a retiré l'air, ou bien dont l'air soit condensé, le globe ne communique dans l'un & l'autre cas la vertu électrique qu'avec beaucoup de peine. Un tube qui sera rempli de quelque matière comme de la limaille d'acier, ou du sable n'attirera point, quoiqu'il soit frotté avec force; si le globe n'est rempli qu'à moitié, la partie qui sera vuide attirera les corps légers.

• Nous allons rapporter quelques faits particuliers dont l'Auteur parle. M. Jallabert a examiné si l'électricité n'augmentoît point l'élevation des liqueurs dans les tuyaux capillaires, il a trouvé qu'elle ne produisoit aucun effet, mais on remarque que l'électricité cause une accélération sensible au

poux ; si l'on ouvre la veine d'une personne électrisée, le sang jaillit avec plus d'impétuosité qu'à l'ordinaire. Cette même expérience répétée, sur quelques personnes a causé un engourdissement au bras dont on avoit ouvert la veine. L'électricité augmente la chaleur du corps, la liqueur d'un Thermomètre qui a été fortement électrisé est contrainte de s'élever. On a remarqué que l'électricité accéléroit le retour périodique du sexe, & rendoit les évacuations plus abondantes. M. Jallabert a souvent observé des mouvemens convulsifs dans les muscles qui avoient été électrisés ; il a principalement remarqué ce fait dans les doigts de la main d'un paralytique, dont tout le bras étoit privé depuis plusieurs années de sentiment & de tout mouvement.

On pourra lire dans l'ouvrage un extrait de la guérison de cet homme qui avoit le bras droit paralytique. Cette personne est par-

venue dans l'espace de trois mois à remuer son bras par le secours de l'électricité que l'on donnoit presque tous les jours aux différentes parties de ce bras ; cet Artisan , car le Paralytique étoit un Maître Serrurier âgé de 52 ans , a levé des fardeaux de la pesanteur de huit ou neuf livres. La relation d'un fait si singulier mérite d'être lue chez l'Auteur ; on ne peut en abréger la moindre circonstance sans diminuer le mérite & les soins de M. Jallabert qui a fait connoître par la sage conduite qu'il a tenue vis-à-vis du malade , qu'il étoit aussi bon Médecin qu'habile Physicien. Il est fâcheux que diverses circonstances n'aient point permis à l'Auteur de continuer les expériences sur ce paralytique ; il y a tout lieu de présumer que le malade seroit parvenu à une parfaite guérison : mais M. Jallabert nous a laissé ignorer ce que cette guérison commencée étoit devenue ; il n'en est point parlé dans l'ou-

472 *Journal des Savans,*
vrage. Cette expérience appliquée
à un paralytique nous donne bien
quelques espérances sur l'utilité de
l'électricité, cependant nous ne
devons pas trop nous flatter.

Revenons à quelques autres ex-
périences: on tire avec le doigt des
étincelles très-vives d'une teuille
& d'une fleur; l'électricité semble
leur donner une nouvelle vie en
les redressant lorsqu'elles sont fa-
nées & inclinées. L'Auteur a re-
marqué que l'électricité accéléroit
la végétation des plantes, qu'elle
les faisoit transpirer & qu'elle fai-
soit croître les racines. Comme
l'électricité se communique à des
distances considérables, son action
ou son mouvement se fait avec
une grande vitesse, elle surpasse
beaucoup celle du son. La facilité
de communiquer l'électricité à plu-
sieurs corps à la fois a produit une
infinité de phénomènes, & tous va-
riés de différentes manières: il n'est
pas nécessaire que les corps soient
contigus pour transmettre l'éle-
tricité.

M. Jallabert a recherché comment la matière électrique pénètre les corps, si c'étoit en glissant sur leurs surfaces, ou si c'étoit en s'introduisant dans les pores mêmes du corps. Toutes les expériences ont montré que la vertu électrique s'infiltoit au travers & au dedans des corps qui sont électriques par communication. L'Auteur a fait à ce sujet diverses expériences curieuses & qui font connoître quels sont les corps les plus perméables à l'électricité.

Avant que de finir, nous ferons le plus brièvement que nous pourrons le récit de l'expérience que l'on connoît sous le titre de la *commotion*. Ce phénomène est très-singulier par lui-même, & il n'est pas étonnant qu'il ait attiré d'une manière particulière l'attention d'un Physicien aussi habile que notre Auteur. On peut dire que M. Jallabert a examiné ce phénomène de toutes les manières: il s'est proposé d'en connoître les diverses

circonstances. Si l'on veut que la commotion soit forte, il faut observer de mettre la main au-dessus du niveau de la surface de la liqueur que contient le vase; la surface extérieure au-dessus de la liqueur doit-êtré bien sèche & bien nette. De tous les vases qu'on peut employer c'est le verre qui produit la plus grande commotion: la porcelaine fait un moindre effet: plus le verre est mince, plus la commotion est grande. L'Auteur a remarqué qu'en se servant de bouteilles oblonges dont le culot est plus épais que le reste de la bouteille, la commotion diminuoit à mesure que le culot étoit plus épais, & qu'elle cessoit tout-à-fait quand l'épaisseur de ce culot avoit deux ou trois lignes; mais on vient à ressentir le coup dès que la main est appliquée au col de la bouteille. La commotion est moins forte si l'on touche le vase avec un doigt, au lieu de le toucher avec la main, & si la partie qui touche est plus graisse

seuse que charnue, le coup sera plus foible.

Les personnes délicates éprouvent une commotion plus grande que celles qui sont robustes. M. Jallabert plaça dans une de ces expériences le vase sur la nuque du col, & la personne en fut tellement incommodée qu'il n'a osé recommencer. L'eau n'est pas le seul liquide qui soit propre à exciter la commotion, le coup est également violent avec d'autres liquides; les solides pulvérisés que le vase renferme font un effet sensible; le mercure rend la commotion très-forte. Il faut excepter les huiles, les matières sulfureuses & résineuses. L'Auteur a remarqué que l'eau gelée produit la commotion, & que l'eau chaude cause la plus violente de toutes. Lorsqu'on substitue de l'eau bouillante à l'eau chaude, on voit paroître des éclats de lumière très-vifs avant même que d'approcher la main du vase: la secousse, & la force de la commotion est prodigieuse avec l'eau

bouillante ; les éclats de la bouteille sont lancés çà & là ; le coup est alors si terrible que M. Jallabert ne conseille à personne de s'y exposer.

Notre Auteur a voulu s'assurer de l'effet que produiroit la commotion sur divers animaux ; il commença par ôter sur la poitrine & sur le sommet de la tête , le poil aux uns , & la plume aux autres ; il attachâ ces animaux au vase qui contenoit la liqueur ; plusieurs de ces animaux furent tués dans l'instant par le coup violent qu'ils reçurent ; les uns ne survécurent que quelques minutes , d'autres restèrent fort incommodés ; l'Auteur ne doute pas qu'on ne puisse augmenter la commotion à un point tel que les animaux les plus robustes y périroient.

Le contact du vase avec la main , & l'approche immédiat du doigt vers la barre ne sont pas essentiels à la production de ce phénomène ; il réussit également si l'on tient d'une main une règle de métal sur la

quelle pose le vase, & que de l'autre on approche de la barre une verge de fer.

On sçait que les corps qu'on veut électriser par communication doivent poser sur des corps électriques par eux-mêmes: cependant l'expérience de la *commotion* fait exception à cette règle; car les personnes qui veulent recevoir la commotion peuvent se communiquer & toucher des corps de différente nature, la force du coup n'est point diminué. On peut donner la commotion sans le secours d'aucun fluide, ni d'aucun vase qui contienne quelque liquide, mais il faut lire tous ces détails dans l'ouvrage: nous finirons ici notre premier extrait, & nous parlerons dans les Journaux suivans de la seconde partie où M. Jallabert recherche la cause physique de l'électricité.



HISTOIRE ROMAINE

depuis la Fondation de Rome jusqu'à la bataille d'Actium, c'est-à-dire, jusqu'à la fin de la République, tome quinzisième, par M. CREVIER, Professeur Emérite de Rhétorique au Collège de Beauvais, pour servir de continuation à l'ouvrage de M. ROLLIN. A Paris, chez la Veuve Etienne & Fils, Libraires, rue S. Jacques, à la Vertu; & Jean Desaint, rue S. Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collège, 1748. in-12. pp. 518. non compris 18 pages de table, pour les sommaires, à la fin du volume.

CE volume comprend un espace d'environ neuf années, depuis l'an de Rome 709 jusqu'à l'année 717. Il contient la suite du Livre quarante-huitième & finit avec le cinquante-unième.

Quoique les principaux faits de ces temps, si intéressans dans l'Hi-

histoire Romaine, soient rapportés par un nombre presque infini d'Historiens anciens & modernes, & d'autres Auteurs dont les ouvrages sont entre les mains de tout le monde; quoique cette multiplicité de livres ait rendu la connoissance de pareils faits familière à tous ceux qui ont quelque teinture de l'Histoire; cependant on les lit encore avec plaisir & avec utilité dans le tome que nous annonçons. La manière dont ils y sont disposés, les détails qui y sont joints, & dont plusieurs sont peu connus de la plupart des Lecteurs, ou ne se trouvent presque nulle part réunis ensemble; enfin les réflexions judicieuses dont cet ouvrage est accompagné & qui y sont pour la plupart aussi courtes qu'utiles & naturelles, n'y attachent pas moins le Lecteur que dans les autres volumes.

Ainsi pour continuer à faire connoître cet ouvrage par ce qui lui est particulier & par ce qui y appar-

480 *Journal des Scabans* ;
tient personnellement à M. Cré-
vier, nous nous bornerons à y ob-
server la disposition générale des
faits, quelques-unes des réflexions
de cet Auteur , & quelques traits
particuliers plus intéressans , moins
connus , ou plus propres à caracté-
riser les vûes qui ont présidé à cet
ouvrage , le travail qu'il a coûté ;
& la manière dont il est exécuté.

Suite du Livre quarante-huitième.

La suite du Livre quarante-
huitième commence au Consulat
d'Hirtius & de Pansa , qui quoique
tous deux créatures de César , fai-
soient profession , dit l'Auteur , de
penser en vrais & bons Citoyens ; se
montroient amis de la paix , du bon
ordre & des loix , jusqu'à consentir
que le meurtre de César demeurât
plutôt sans vengeance, que de donner
lieu à une guerre civile.... Et par là
se trouvoient conformes au système du
Sénat , dont le grand objet actuelle-
ment étoit la guerre contre Antoine.
La liaison des faits s'accordant
assez

allez dans cette année 609, & dans la plupart des suivantes avec l'ordre chronologique; cet ordre s'y trouve peu interveni.

On y voit la députation faite à Antoine par le Sénat, contre l'avis de Cicéron & les suites de cette députation, Octavien devenu Propréteur, la guerre de Modène, les avantages qu'y remporte Octavien sur Antoine & la manière dont le Sénat les exalte; la politique qui engagea Octavien à ménager Antoine, en cette occasion ainsi qu'en bien d'autres, Octavien commencer à manifester ses vues ambitieuses, jeter les fondemens du second Triumvirat, tromper Cicéron qui s'appuyé & profiter de la jonction de Lépide avec Antoine pour envahir le Consulat que le Sénat lui avoit d'abord refusé. M. Crévier rappelle encore avec étendue, au sujet d'Octavien, les plaintes que Brutus faisoit alors de Cicéron dans deux Lettres dont l'une étoit adressée à Cicéron.

lui-même, & l'autre à Articus leur ami commun. Nous avons déjà quelque chose d'à peu près pareil, quoique plus abrégé, dans le quatrième volume du Traité des Etudes de M. Rollin, à l'article d'Octavien (art. 3. de l'Histoire Profane) mais de pareils traits quoique fort connus étoient trop liés avec les faits de ce temps, pour que M. Crévier pût se dispenser de les retracer.

La difficulté de démêler le vrai; dans les principaux événemens de ces temps, donne lieu à l'Auteur de faire une observation, que nous rapporterons, quoiqu'un peu longue, comme des plus propres à caractériser son ouvrage, en faisant connoître sous quel point de vue il a envisagé ces faits, & quels sont les Historiens auxquels il a cru devoir plus de confiance, lorsqu'il les a trouvés peu d'accord.

» Toute cette intrigue (dit l'Au-
» teur, p. 30 & suiv. au sujet de
» la conduite d'Octavien à l'égard
» d'Antoine & du Sénat, & de cel-

« le du Sénat envers Octavien) est
 « pour nous très-difficile à déve-
 « lopper, faute de mémoires sur
 « lesquels on puisse prendre une
 « entière assurance. Deux choses
 « sont constantes, l'une que le Sé-
 « nat désiroit passionnément de ré-
 « tablir le gouvernement Républi-
 « cain, l'autre qu'Octavien vouloit
 « achever de le détruire, & s'éle-
 « ver sur les ruines de la liberté
 « une puissance pareille à celle de
 « son grand Oncle. Par une suite
 « inévitable de cette contrariété
 « de vues, il régnoit entr'eux des
 « défiances réciproques, & la seule
 « nécessité d'abattre Antoine leur
 « ennemi commun les avoit réunis.
 « Dès qu'Antoine (eut été) réduit
 « à fuir de devant Modène.... le
 « Sénat croyant n'avoir plus besoin
 « d'Octavien, le négligea & tra-
 « vaila à l'abaisser : & Octavien se
 « servit de ce prétexte pour rom-
 « pre ses engagemens avec le Sénat,
 « & pour exécuter en toute liberté

» le dessein qu'il n'avoit jamais per-
» du de vûe.

» Voilà dans le général la vérité
» du fait , qu'aucune dissimulation
» n'a pu obscurcir parce que les
» événemens l'ont manifestée. Mais
» ce qui jette d'épais nuages sur
» tous les détails , c'est que de part
» & d'autre on cherchoit à se cou-
» vrir & à cacher sa marche : &
» comme Octavien est à la fin de-
» venu le maître sous le nom d'Au-
» guste , & a même transmis sa puis-
» sance à ses Successeurs , il a bien
» été permis aux Ecrivains qui ont
» composé des histoires sous les
» premiers Césars de donner les
» preuves de l'ingratitude du Sé-
» nat ; mais non pas de démasquer
» Octavien. Et comment les Hi-
» storiens vulgaires auroient-ils osé
» dire nettement la vérité , puis-
» que Tite Live lui-même , qu'Au-
» guste appelloit partisan de Pom-
» pée..... supposoit que les mau-
» vais procedes du Sénat avoient

» été la cause déterminante de la
 » résolution que prit Octavien :
 » d'envahir le consulat.

» Tacite , non seulement libre
 » par caractère, mais écrivant dans
 » un temps de liberté, sous l'em-
 » pire d'un des meilleurs Princes
 » dont l'histoire conserve le sou-
 » venir, a tracé un plan fidèle de
 » la conduite d'Octavien tel pré-
 » cisément que je le suis. Suétone
 » parle aussi assez *rendement* : mais
 » ils s'en tiennent l'un & l'autre à
 » une idée générale. Appien &
 » Dion qui entrent dans les détails,
 » ont puisé dans des sources infé-
 » ctées d'adulation, & par consé-
 » quent ne doivent pas être crus
 » sans de bons garans. Aussi leur
 » arrive-t'il souvent de se trouver
 » en contradiction avec le peu qui
 » nous reste de monumens au-
 » tentiques du temps , dont il
 » s'agit ici, c'est-à-dire, quelques
 » lettres de Cicéron & de ses amis ,
 » surtout des deux Brutus.

» Comme je ne prétens point.

» (ajoute l'Auteur) charger mon
» ouvrage de dissertations , qui sont
» du ressort des Sçavans , je ne dis-
» cuterai point les faits , sur les-
» quels je pense que se sont trom-
» pés ces deux Ecrivains Grecs.
» Je regarderai ce qu'ils ont écrit
» comme le plaidoyer d'Octavien :
» j'en ferai la comparaison avec les
» pièces que nous avons du parti
» contraire , & par là je tâcherai
» de démêler la vérité , que je pré-
» senterai seule à mon Lecteur.

M. Crévier termine le Livre qua-
rante-huitième par une autre ob-
servation plus courte & d'un autre
genre , mais qui ne fait pas moins
voir son attention pour ne rien
omettre de ce qui peut surtout inté-
resser un Lecteur François. Cette
remarque concerne l'origine de la
Ville de Lyon , fondée alors par
Munatius Plancus qui fut Consul
l'an de Rome 710. » Les habitans
» de cette nouvelle Ville (dit l'Au-
» teur p. 85) venoient de Vienne ,
» autrefois Capitale des Allobro-

Mars 1749. 487

ges , & depuis Colonie Romaine.
Pendant les dissensions & les
guerres entre les Généraux Ro-
mains , les naturels du Pays
avoient profité de l'occasion pour
chasser de leur ancienne Capita-
le ces nouveaux venus qui les te-
noient sous le joug. Ceux-ci se
retirèrent au lieu où Plancus ,
par ordre du Sénat , bâtit la Ville
de Lyon. Vienne retourna bien-
tôt après sous la domination Ro-
maine. Mais elle ne vit qu'avec
un œil de jalousie les rapides ac-
croissemens de la nouvelle Colo-
nie , qui par l'avantage de sa si-
tuation (au confluent de la Saone
& du Rhône) devint en peu de
temps très-florissante : & de là
naquit entre ces deux Villes une
rivalité , qui a duré plusieurs
siècles.

LIVRE QUARANTE-NEUVIÈME.

pag. 86.

Second Triumvirat. Proscription.

Ruine du parti Républicain à

X iiii

Nous ne nous arrêterons sur ce Livre dont le détail est assez connu, qu'à quelques traits singuliers & à deux ou trois réflexions de l'Auteur.

L'Auteur ne détaillant sur la proscription que ce qui regarde les personnages les plus illustres, pour éviter la longueur, il se contente par rapport au surplus d'une observation générale que lui a fourni Velleius Paterculus (II. 67.) & qui est sans doute aussi peu honorable pour les hommes, que glorieuse pour les Dames. C'est que les pros crits n'ayant trouvé communément dans ces cruelles circonstances aucun secours dans leurs enfans; & n'ayant éprouvé qu'une fidélité médiocre de la part de leurs esclaves & de leurs affranchis, en sentirent une parfaite dans leurs femmes: *a Deo* (ajoute Velleius, dont le Latin aussi court qu'expressif ne

Mars 1749. 489

peut se rendre de même) à. *Deo
difficilis est hominibus utcumque
concepta sui mora.*

Au milieu de tous les exemples de cruauté , d'ingratitude & de perfidie , qui durant cette proscription , plus horrible encore que celle de Sylla , sembloient avoir banni de Rome toute son ancienne vertu , ou du moins l'avoir toute concentrée dans les Dames. Un trait particulier des plus dignes de mémoire , & observé par l'Auteur d'après Appien , est celui du jeune Oppius qui y renouvela envers son pere la piété d'Enée avec un pareil succès. Aussi le peuple Romain ne perdit-il pas le souvenir de cette généreuse action , il l'a récompensée lorsque le calme eut été rétabli dans Rome , en créant le jeune Oppius Edile , & en faisant pour lui la dépense des jeux qu'exigeoit sa charge , mais que la confiscation des biens de son pere ne lui avoit pas permis de faire.

L'avidité des Triumvirs égalant

leur cruauté, leur avoit fait imaginer de taxer jusqu'aux Dames Romaines. On verra avec plaisir dans ce Livre le discours qui fut adressé à ce sujet dans la place publique, aux Triumvirs, par Hortensia fille de l'Orateur Hortensius, au nom de toutes ces Dames dont une grande partie l'accompagnoit. Ce discours qu'on voit dans Appien a paru à M. Crevier trop bien fait pour être l'ouvrage de cet Auteur. Ainsi il le présente comme une pièce originale copiée d'après les mémoires du temps. L'effet qu'il produisit sur les Triumvirs, auxquels il déplût sans doute beaucoup, fut de les obliger malgré eux à rayer de leur taxe mille des 1400 Dames auxquelles cette taxe s'étendoit.

Tout le monde sçait quelle estime la postérité a conservé pour ce fameux Brutus, si recommandable par son amour pour la patrie & par plusieurs autres vertus morales, qui lui ont procuré la quali-

fication du dernier des Romains. Son blasphême contre la vertu dans les derniers momens, qui précédèrent sa mort volontaire, après sa défaite à Philippes, donnent lieu à M. Crévier de saisir cet exemple de foiblesse, dans un si vertueux Payen, pour faire voir qu'il ne peut y avoir de vertu parfaite hors de la vraie Religion. » C'est ainsi » (dit l'Auteur à ce sujet p. 234) » que ne manque jamais de se dé- » mentir une vertu purement hu- » maine, qui ne porte point sur le » fondement solide de la révéla- » tion d'une autre vie, où le bon- » heur se réconciliera pour jamais » avec la vertu.

On sçait sans doute assez qu'Auguste n'est parvenu à la suprême puissance, que par une ambition qui le rendoit prêt à tout sacrifier, & qui soutenue d'une politique très-adroite, s'est trouvée accompagnée des circonstances les plus favorables à ses vûes. Mais on auroit eu peine à croire la cruau-

té barbare de ce Prince , tant vanté par les Auteurs du meilleur temps , si l'Histoire ne nous en avoit conservé des traits presque innous ; l'époque de ces traits que M. Crévier rapporte est celle de la seconde bataille de Philippes , qui fit triompher alors Antoine & Auguste de Brutus resté seul contre eux apres que Cassius se fut donné la mort. Quoi qu'Auguste (que l'Auteur nomme presque toujours Octavien , parce qu'il n'a porté le nom d'Auguste que dans un temps bien postérieur) n'ait eu que peu de part à cette victoire : » il en abu-
» sa (dit l'Auteur p. 243. d'après
» Suet. Aug. 13) insolemment à
» l'égard des vaincus. Il fit égor-
» ger sans miséricorde tout ce qu'il
» y avoit de plus distingué entre
» les prisonniers , & il ne leur épargna pas même les insultes & les
» reproches les plus remplis d'a-
» mertumes. L'un d'eux lui deman-
» dant humblement la grace de la
» sépulture ; il lui dit que les vau-

» tours & les bêtes carnassières se-
 » roient son tombeau. Un pere &
 » un fils le prioient de leur accor-
 » der la vie : il leur ordonna de
 » tirer au sort ; il eut l'inhumanité
 » de repaître les yeux du cruel
 » spectacle qu'ils lui présentèrent,
 » lorsque refusant de profiter d'une
 » grace si barbare, le pere se livra
 » aux assassins & le fils se donna la
 » mort à lui-même. Aussi une si
 » horrible cruauté révolta alors
 » contre lui tous les esprits : &
 » lorsque les prisonniers chargés
 » de chaînes furent amenés aux
 » vainqueurs, tous... l'accablè-
 » rent d'injures, pendant qu'ils sa-
 » luèrent Antoine avec respect ;
 » en lui donnant le nom de Gé-
 » néral.

» Si l'on cherche (ajoute l'Au-
 » teur *ibid*) la raison de cette dif-
 » férence de conduite entre Octa-
 » vien & Antoine ; elle n'est pas
 » je crois difficile à démêler. Octa-
 » vien étoit cruel par principes : &
 » voulant parvenir à la souveraine

» puissance , il s'y frayoit le che-
» min en abbattant les têtes de
» tous ceux qui auroient pu con-
» server la fierté Républicaine.
» Aussi lorsqu'une fois les vœux
» furent remplis , & qu'il ne crut
» plus avoir besoin de la cruauté,
» il devint le plus humain de tous
» les Princes. Antoine qui donnoit
» plus au sentiment & moins à la
» politique , suivoit la pente d'un
» cœur naturellement assez enclin
» à la générosité ; & que l'emporte-
» ment seul en écartoit quelquefois.

Cette observation est sans doute fort sensée & bien propre dans ce qu'elle a de bon , à faire connoître avec quelle justesse l'Auteur a jugé des hommes dont il a fait l'Histoire. Mais l'Observateur en dit-il assez à ce sujet sur Auguste , & les insultes , les reproches barbares qu'il rapporte de ce Prince , dans cette occasion n'étant pas capables de servir son ambition , ne dénotent-ils pas une cruauté plus que de politique & qui étoit même

dans le caractère ? C'est sur quoi nous nous en rapporterons volontiers au Lecteur & même à l'Observateur.

Au surplus les amateurs des Lettres liront avec plaisir dans ce Livre, l'explication que l'Auteur y donne d'une Ode d'Horace, intitulée *O Nevis* (Od. I. 14.) cette Ode est interprétée par une allégorie relative aux derniers mouvemens des Républicains. On voit assez que le nom d'Horace étoit naturellement lié avec celui de la bataille de Philippes. On sçait qu'Horace, fait Tribun Légionnaire par Brutus, ne brilla point alors par son courage (Hor. Od. II. 7.) & que c'est à la perte qu'il y fit de toute sa petite fortune, que nous devons ces belles poésies si admirées par les connoisseurs de tous les siècles. (Ep. II. 2.) Et c'est aussi ce que M. Crévier n'a pas manqué d'observer.

LIVRE CINQUANTE, p. 251.

Guerre de Pérouse. Naissance de l'amour d'Antoine pour Cléopâtre. Traité entre les Triumvirs & Sextus Pompée. Victoires remportées par Ventidius sur les Parthes. Renouvellement de la guerre contre Octavien & Sextus. Ans de Rom. 710. 715.

Si les bornes prescrites à notre genre d'ouvrage nous permettoient plus de détail, nous nous arrêterions volontiers sur ce Livre, à expliquer quelle fut la politique d'Auguste avant la guerre de Pérouse, pour se concilier l'affection des soldats Vétéran, que Lucius frere d'Antoine & Fulvie sa femme, cherchoient alors à indisposer contre lui & à faire voir comment cette politique est développée par l'Auteur, qui cherche plus dans son ouvrage à instruire les hommes, en leur montrant les funestes effets qu'ont produit les passions

de leurs semblables, qu'à leur apprendre des faits que cette connoissance seule peut rendre utiles. C'est ainsi que l'Auteur à grand soin d'observer sur Antoine dans ce Livre & dans le suivant les fautes énormes de conduite & de politique qui furent l'effet de sa passion pour Cléopâtre. Car il y a beaucoup d'instruction dans les tableaux que l'Auteur présente, des caractères de tous ceux que l'Histoire nous a mis le plus à portée de connoître, & surtout dans ceux des Acteurs des premiers rôles tels qu'Antoine, cet homme si fameux qui portant en lui les principes des plus grandes vertus dont il a même donné quelques marques, n'est guères connu que par les plus grands vices. Nous ferions voir encore l'Auteur justifier ce qu'il a dit dans le Livre précédent du caractère d'Auguste, par la conduite que tint ce Prince, lorsqu'il eut pris la Ville de Pérouse, &c.

Mais ne pouvant nous livrer à

700. *Journal des Scévans,*
Faits détachés, Ans de Rom.
716-723.

Entre les détails de ce Livre sur lesquels nous nous serions encore volontiers arrêtés, nous comprendrons surtout la manière dont l'Auteur explique le nouveau système de conduite plus douce & plus modérée que prit Auguste, lorsque réunissant à sa puissance toute celle de Lépide & de Sextus Pompée: il se vit seul maître de tout l'Occident, jouissant d'une estime & d'une admiration publique décidées.

Mais ne pouvant encore, ni entrer dans ce détail, ni même observer différens petits traits particuliers aussi intéressans que bien rendus, nous finirons l'extrait de ce livre par le portrait que l'Auteur y trace de Sextus Pompée qui y fait, sans avoir été Triumvir, un personnage aussi considérable & bien plus vertueux que celui d'Au-

Mars 1749. 507

juste & d'Antoine, & fort supérieur de toute manière à celui de Lépide.

« Sextus Pompée (dit l'Auteur
» p. 497) périt dans la quaran-
» tième année de son âge, après
» une vie toujours agitée, toujours
» tumultueuse, & exposée à mille
» dangers. Il dut à la gloire de son
» pere & tout son éclat & toutes
» les infortunes. Il eut plus de cou-
» rage que de prudence, plus
» d'ambition que d'art & d'habi-
» leté pour la conduite. Chef de
» bandits; & ensuite de corsaires,
» rustre & grossier dans les mœurs
» & dans son langage, gouverné
» par les derniers des hommes, il
» a fourni une ample matière aux
» Ecrivains qui-ont voulu faire leur
» cour à ses vainqueurs. Deux
» traits néanmoins le rendront à
» jamais recommandable, sa bon-
» ne foi dans le traité de Misène;
» & la générosité qui le rendit la
» ressource & l'asyle des proscrits.

Le trait de la bonne foi de Sex-
tus Pompée est en effet un des

plus remarquables de toute l'Histoire Romaine & ne sçauroit être trop connu. Il fait peut-être plus d'honneur à ce Romain, que toutes les autres actions de sa vie les plus illustres ensemble, & il paroît même un des plus grands de tous ceux que l'histoire des vertueux Payens nous a transmis. Il consiste dans le généreux refus que Sextus fit, lors de la conférence qu'il eut sur son bord près de Misène avec Antoine & Auguste, de se rendre maître de l'Univers, en faisant couper les cordages des ancres, & en sacrifiant Auguste & Antoine dont il étoit maître de disposer. Ce conseil lui ayant été alors suggéré par Ménat son favori qui s'offroit de l'exécuter; la crainte d'un parjure fut la seule qui empêcha Sextus de consentir à cette exécution, & c'est ainsi que l'Auteur présente ce fait dans le Livre cinquante (p. 350.) L'Auteur cite même à ce sujet un beau mot de ce Sextus, alors surtout si digne fils du grand Pompée.

Antoine usurpateur de la maison qu'avoit à Rome le grand Pompée, demandant à Sextus Pompée, où se feroit le repas que Sextus devoit donner le premier à Antoine & à Octavie lors de leur conférence de Misène ; » sur mon bord (*in carinis meis*) répondit Sextus : telle » est la maison paternelle qui reste » à Pompée. « L'Auteur rappelle à ce sujet le mot Latin *carinis*, parce qu'il rend la réponse de Sextus encore plus belle, en exprimant en même temps le vaisseau de Sextus, & le quartier de Rome où étoit la maison de son pere. On peut juger par de pareils traits jusqu'ou l'Auteur porte son attention, pour ne rien omettre de ce qui peut intéresser un Lecteur judicieux.



LETTRE A MESSIEURS
les Auteurs du Journal des Sçavans,
au sujet du Lithotome ca-
ché, & de la Tenette propre à
casser une pierre dans la vessie.

MESSIEURS,

JE viens de lire dans votre Jour-
nal de Décembre, p. 723. la
description d'un instrument nouvelle-
ment approprié pour faire l'opération
de la taille, & avec lequel elle sera,
dit-on, facile à exécuter pour tout
les Chirurgiens, & beaucoup moins
dangereuse qu'elle n'a jamais été.

L'honneur des Lithotomistes de
ce siècle, & le bien public, m'en-
gagent à vous prier, Messieurs, de
vouloir bien insérer dans votre ou-
vrage les réflexions que je vais avoir
l'honneur de vous communiquer,
sur la description du Lithotome ca-
ché, que cet Auteur annonce com-
me un instrument nouveau, & pro-
pre à donner à l'opération de la
taille

Mars 1749. 1 305
taille une perfection qu'elle n'a
point eue jusqu'ici. On ne sçauroit
que louer, Messieurs, la compas-
sion généreuse qui a ému cette per-
sonne à tâcher de trouver des
moyens de diminuer les douleurs
& les dangers d'une si terrible opé-
ration ; mais comme l'Auteur de
l'invention annoncée ne tient de
son aveu *aucun rang en Médecine*
ni en Chirurgie, il n'est pas éton-
nant qu'il ne soit pas bien au fait
de ce qui s'est passé jadis, ni de
ce qui se passe encore actuelle-
ment en Chirurgie sur le fait de
l'opération de la taille. Par la mê-
me raison, ce n'est point pour lui
une faute qu'on puisse lui repro-
cher d'ignorer que le *Litbotome*
caché approprié à l'opération de
la taille n'est pas un instrument
nouveau, pas même celui qui ou-
vre le col de la vessie du dedans
au dehors ; que la méthode qu'il
décrit n'est autre chose que l'opé-
ration latérale, & même que son
instrument exécute cette opération.

Mars.

V

506 *Journal des Sçavans*;
d'une façon moins avantageuse que
ceux dont nous nous servons de-
puis nombre d'années, & que tou-
te l'Europe connoît. Je puis donc
espérer, Messieurs, que cet Au-
teur ne sera nullement blessé de
mes remarques, puisqu'elles n'ont,
comme ses projets, d'autre but
que le bien public.

Dans le Journal de Verdun du
mois d'Août 1742, page 67, j'an-
nonçai un gorgeret de mon inven-
tion, qui a à sa partie convexe une
lame mobile qui fait le débridement
nécessaire (au col de la vessie) &
dans les femmes, & dans l'appareil
latéral des hommes, sans qu'on soit
obligé de se servir d'autres instru-
mens. La lame cachée dans l'épais-
seur de ce gorgeret, c'est-à-dire,
dans son extrémité allongée & pro-
pre à introduire dans l'urètre,
dans les sondes crénelées, &c. fait
bien un vrai *Lithotome cache*. J'ai
envoyé à M. Louis, Chirurgien
de Paris, à M. le Blanc, Lithoto-
miste d'Orléans, la figure de cet

Mars 1749. 507

instrument, & je ſçai qu'elle a été communiquée à l'Académie de Chirurgie. M. le Blanc lui-même en avoit inventé un de la même eſpèce, & il n'a renoncé au deſſein qu'il avoit de le rendre public que parce que mon invention étoit antérieure à la ſienne. Apparemment que l'Auteur du *Lithotome caché* que vous annoncez, Meſſieurs, n'en a eu nulle connoiſſance. Il y a pourtant une différence entre le ſien, & les nôtres ; ceux-ci ouvrent de dehors en dedans, & nous ne nous propoſons qu'un débridement du col de la veſſie, quoiqu'il ne tienne qu'à nous d'y faire une grande playe ; celui que vous annoncez ouvre du dedans au dehors, & il me paroît que l'intention de ſon Auteur eſt de faire une bonne playe à la veſſie, par laquelle la pierre paſſe librement.

On trouve dans Franco, p. 152 :
un *Lithotome caché* fait pour ouvrir la veſſie du dedans au dehors.

& même des deux côtés : mais cet instrument, dont son propre Auteur ne s'est jamais servi, est demeuré en spéculation depuis près de 200 ans, & je ne crois pas qu'on s'avise de le mettre en vogue. Celui que vous annoncez, Messieurs, n'a point le danger des deux playes faites à la vessie ; mais son Auteur est dans l'erreur s'il croit qu'il est avantageux d'ouvrir la vessie du dedans au dehors. La playe de la vessie, ou plutôt de son col, doit être la plus petite qu'il est possible, & faite le sommet d'un cône dont la base soit aux régumens, Il faut voir la dessus un mémoire de M. Louis, inséré au *Mercur*, second volume de Décembre 1746.

Notre Lithotome caché a sur celui de l'Anonyme l'avantage d'ouvrir de dehors en dedans, & d'être un gorgeret tout placé pour l'introduction des Tenettes. Malgré ces avantages, Messieurs, nous ne nous en servons point, parce

que nos instrumens ordinaires sont si simples & si sûrs, que nous jugeons inutile d'employer des machines composées là où les plus simples instrumens font la chose aussi promptement & aussi sûrement.

Dans l'énumération que l'Auteur fait des méthodes de tailler, il dit que les *avantages* de l'appareil latéral, *n'ont pas paru suffisans pour faire abandonner le grand appareil par tous les grands Maîtres.* Par la même raison, Messieurs, il peut compter que son invention ne fera pas encore abandonner cette ancienne méthode; car son opération, telle qu'il nous la décrit, est l'appareil latéral mot pour mot; s'il y a donc de l'*insuffisance* dans cette méthode, elle restera pareillement dans la sienne; mais non, rendons justice à notre méthode commune, elle n'est jugée insuffisante que par ceux que les préjugés empêchent de l'adopter.

Si l'on en croit l'Auteur, les

310 *Journal des Sçavans*,
Lithotomistes se réunissent à dire
que tout l'avantage de la taille dé-
pend de l'incision ; tous ont cherché
à faire cette incision suffisante pour
faire passer la pierre sans violence,
& ils ont connu que c'étoit de la faci-
lité d'entrer dans la vessie sans vio-
lence, & d'en extraire la pierre aussi
sans violence, que dépendoit l'avant-
age de cette opération.

Quand le charitable Anonyme
ne nous auroit pas dit qu'il n'est
pas Lithotomiste, au moins Litho-
tomiste consommé, je l'aurois re-
connu à ces traits. Tout l'avanta-
ge de la taille dépend si peu de
l'incision, Messieurs, qu'il y a des
cas où il n'en faut point faire du
tout : tel est, par exemple, ce-
lui de l'extraction d'une petite
pierre aux femmes. A l'égard des
hommes, je ne doute pas qu'on
ne fit fort bien dans le même cas
(de pierres petites) de se conten-
ter de la dilatacion ménagée du
grand appareil, qui a beaucoup
de succès à l'Hôtel-Dieu de Paris.

Mars 1749.

515

malgré ce qu'en dit l'Anonyme;
& M. Boudou me mande par une
Lettre du 13 Novembre dernier,
qu'il y a vû plusieurs taillés guérir
*en deux ou trois fois vingt-quatre
heures*; mais je suis certain par un
grand nombre d'observations, &
de raisons solides, qui seront in-
cessamment rendues publiques,
que la facilité d'entrer dans la vesi-
cie, d'en tirer la pierre, qui ne sont
la suite que d'une grande incision
à cet organe, sont presque tou-
jours mortelles. Ainsi les Lithoto-
mistes consommés dans leur art
n'ont garde de regarder cette fa-
cilité comme ce qu'il y a de plus
avantageux dans l'opération. Eh
de bonne foi, Messieurs, si leur
art ne leur prescrivoit pas une gran-
de reserve sur cette facilité, qui
empêcheroit celui qui pratique l'ap-
pareil latéral de pousser son inci-
sion à la vessie aussi loin qu'il ju-
geroit à propos pour y passer les
Tenettes? la main même qui vau-
droit bien mieux que les Tenettes?

§ 12 *Journal des Sçavans,*

mais il sçait qu'il tueroit le malade ; & que l'incision la plus petite est toujours la meilleure. Voilà la règle qu'il y a à combiner avec la facilité qu'il cherche.

Il n'y a point de fausse route à craindre, en se servant du *Lithotome caché*, dit l'Anonyme. Oui, en supposant qu'il soit bien dans la vessie ; mais c'est un avantage qu'il a en commun avec le nôtre, & avec nos instrumens ordinaires, qui ont tous des cannelures par lesquelles ils se conduisent successivement par la sonde dans la vessie.

On ose assurer, continue cet Auteur, *que cette façon de tailler a tous les avantages de toutes les méthodes qui ont attaqué la vessie par son corps, & tous les avantages du grand appareil, sans avoir les inconvéniens ni des uns ni des autres.*

Le Public se ressouvendra que tout ce que l'Auteur dit de bien ici de sa méthode, c'est de l'appareil latéral qu'il le dit. Cette façon de tailler, pratiquée par plusieurs

Lithotomistes célèbres , a les avantages des méthodes qui ont ouvert la vessie dans son corps , parce qu'en débridant le cou de la vessie , elle ouvre vers son corps une voie facile à la dilatation & à l'extraction , comme le fait l'incision du corps même de cet organe pratiquée par les méthodes précédentes ; mais elle n'en a point les inconvéniens , parce que la grande division du corps de la vessie est presque toujours mortelle , & que la dilatation ménagée ne l'est point. Cette espèce de dilatation , & la situation basse de son incision , procurent à l'appareil latéral les avantages du grand appareil , sans en avoir les inconvéniens , qui sont les ruptures & déchiremens violens & faits au hazard , la séparation de l'uretre du col de la vessie , &c. ce qu'elle évite par le débridement dont je viens de parler. Mais , comme on voit , tous ces avantages supposent un simple débridement du col de la vessie , une petite playe

cas. Mes instrumens ont , comme le sien , l'avantage de faire une incision d'un degré déterminé ; mais l'incision , pour être parfaite dans tous les cas , c'est à-dire , pour être telle qu'elle partage , comme il convient , avec une dilatation ménagée , l'ouvrage de l'issue nécessaire à l'extraction , demande non seulement du génie & de l'adresse , mais encore un Opérateur consommé.

L'Auteur finit par nous annoncer une Tenette pour casser les grosses pierres dans la vessie , & vous avez employé cette production dans votre Journal de Février dernier.

M'étant apperçu que ce particulier avoit plus de zèle que d'érudition Chirurgicale , j'avois prié l'Auteur du Journal de Verdun , qui a aussi inséré la description de cet instrument , de l'avertir , de voir , avant de produire sa Tenette , si elle valoit mieux que celles qui ont été inventées pour le même

Mars 1749. 517

usage par Franco, & Paré. Malgré mon avis, & sans consulter apparemment aucunes personnes de l'art, cette Tenette a paru, & il se trouve que c'est l'une des deux Tenettes de cette espèce proposées par Paré, & gravées toutes deux dans cet Auteur, qui, comme on sçait, est entre les mains de tout le monde.

J'ai crû, Messieurs, qu'il étoit nécessaire de relever toutes ces erreurs, & de mettre le Public en garde contre les productions d'un particulier assez étranger dans les opérations de la taille pour donner comme neuves des machines connues depuis 150 ans, & nous débiter comme des choses rares & merveilleuses des succès fort communs. J'ai l'honneur d'être très-respectueusement, Messieurs, votre très humble & très-obéissant Serviteur.

LE CAT.

A Rouen ce 10 Février, 1749

C'est l'amour du bien public, lequel ne peut que gagner à la multiplication des ouvrages sur une matière aussi importante que celle de l'opération de la pierre, qui nous a engagés à donner la description du Lithotome caché, & de la Tenette de l'Anonyme. Le même motif nous a déterminé à insérer la Lettre qu'on vient de lire, & l'Auteur anonyme pourra de même se servir de la voie de notre Journal pour répondre aux objections contenues dans la Lettre.

MEMOIRES CRITIQUES

pour servir d'éclaircissemens sur divers points de l'Histoire Ancienne de la Suisse, & sur les monumens d'antiquité qui la concernent avec une nouvelle Carte de la Suisse; par M. LOYS DE BOCHAT, Lieutenant Ballival de Lausanne. A Lausanne, chez Marc - Michel Bousquet, & Compagnie 1747, deux volu-

Mars 1749: 319

mes in-4°. Tome premier, pp.
588. sans l'Épître Dédicatoire
& la Préface.

CET ouvrage est dédié aux Sou-
verains Seigneurs, Avoyer,
petit & grand Conseil de la Ville
& République de Berne. L'Auteur
déclare dans l'Épître Dédicatoire
& dans la Préface, qu'il s'est cru
d'autant mieux fondé à faire pa-
roître son ouvrage sous les auspi-
ces des Seigneurs Souverains de
son Canton, que toutes ses recher-
ches tournent à la gloire de leur
Gouvernement & à la satisfaction
de leurs sujets. Il n'en est pas, dis-
il, des Habitans de la Suisse com-
me de la plupart des peuples de
l'Europe. On ne sçauroit présen-
ter à ceux-ci une description fidèle
de l'état public de leurs Ancêtres,
sans leur donner occasion de faire
de tristes retours sur eux-mêmes;
en comparant leur condition pré-
sente avec celle de leurs Prédéces-
seurs. Mais on n'a point à cr

de tomber dans une pareille indiscretion à l'égard des Habitans de la Suisse. Plus les Citoyens des Républiques, qui forment le corps Helvétique, sçauront de détails sur les diverses situations de leurs Ancêtres durant cette longue suite de siècles, plus ils y trouveront de matière à des réflexions satisfaisantes sur la constitution présente de l'Etat, dont ils sont membres.

Les Historiens qui ont traité de la Suisse, n'ont pas donné jusqu'ici les connoissances nécessaires pour pousser bien loin ce parallèle. N'ayant commencé leur Histoire qu'aux temps où la Suisse fut démembrée de l'Empire Romain, ils ne se sont étendus, que sur les événemens qui ont suivi la fameuse révolution où se forma l'union Helvétique. M. de Bochat au contraire, ne s'étant attaché dans ces mémoires qu'à débrouiller l'antiquité la plus reculée, va mettre les Suisses en état de porter ce parallèle jusqu'aux premiers établissemens des Helvétiques.

Il partage ce premier volume en six mémoires. Dans le premier il recherche de quelle Nation étoient les Helvétiens qui s'établirent dans le Pays qu'on appelle aujourd'hui la Suisse.

Il montre dans le second par des preuves particulières, que les plus anciens peuples de l'Helvétie, dont l'histoire ou les monumens font mention étoient des Colonies de Gaulois, & que c'est à ces Gaulois, que la plupart des Villes & des Bourgs de l'Helvétie devoient leur fondation ou du moins leur nom, & que les rivières mêmes qui arrosent ce Pays, en ont reçus les noms qu'elles portent.

Le troisième roule sur les *Pagi* ou Cantons des Helvétiens. L'Auteur y recherche ce que c'étoit proprement que les *Pagi* de l'Helvétie, si le nombre en a toujours été fixé à quatre, & jusqu'à quelle époque l'Helvétie a été ainsi partagée en *Pagi*.

Le quatrième traite des Cantons ou Cités du Vallais.

Dans le cinquième l'Auteur décrit la situation des Helvétiens en tant que sujets & alliés de l'Empire Romain.

L'objet du sixième est l'entreprise des Helvétiens qui donna lieu à César de leur faire la Guerre.

Pour éclaircir la première question, M. de Bochat commence par rapporter les traditions qu'avoient les Helvétiens sur leur origine, avant qu'ils embrassassent le Christianisme, & celles qu'ils adoptèrent à leur place depuis que les Livres de Moÿse leur furent connus.

Il expose fort au long ce qu'ont dit les Auteurs des Chroniques de la Suisse touchant la fondation des Villes de Soleure & de Zurich dont l'une a dû être bâtie 260 ans après le déluge par Salodor, fils ou proche parent de Ninus & l'autre 30 années après par Thuricus, Roy d'Arles. Il raconte les fables que ces mêmes Auteurs avoient imaginées pour illustrer l'origine

Mars 1749. 529

des Habitans de l'Helvétie Méridionale, les faisant descendre d'Helvétius ; fils d'Hercule. Il fait observer ensuite les changemens de traditions, qu'introduisit le Christianisme parmi les Helvétiens, qui honteux d'être issus des Dieux du Paganisme, cherchèrent dans la famille de Noé une origine plus ancienne & plus honorable, & voulurent à l'imitation des Gaulois descendre de Gomer fils de Japhet. Quoique ces traditions n'aient d'autre fondement que l'imagination de ceux qui les ont inventées, & qu'elles portent même avec elles des caractères visibles de leur fausseté, M. de Bochat a cru cependant devoir les réfuter dans le plus grand détail, & non content d'avoir montré leur absurdité leurs variations & les contradictions qu'elles impliquent avec l'Histoire, il a de plus recherché les sources, d'où elles dérivent.

Il soupçonne, que les prétendus fragmens des anciens Auteurs per-

324 *Journal des Savans* ;
dus, que publia le Moine *Jean Nani*, Noble Vénitien, sous le nom d'*Annus de Viterbe*, sont les sources où puisèrent les Auteurs des Chroniques de la Suisse, ou du moins les modèles sur lesquels ils formèrent leurs conjectures. En effet on trouve dans ces fragmens l'Hercule, le Celta, le Gomer, le Lémanus, & tous ces Rois des Gaules ou de la Germanie que Stumpf & Haffner présentent à leurs Lecteurs.

A ces Compositeurs de Chroniques imaginaires succédèrent des Historiens judicieux, qui ne trouvant dans l'antiquité aucun monument certain concernant l'origine des Helvetiens, ont cru qu'on se flateroit envain de pouvoir la découvrir. Mais les Allemans & François plus empressés à faire honneur à leur Nation, que ceux-ci ne l'ont été à publier leurs conjectures, nous donnent, dit l'Auteur, depuis deux cens ans le spectacle flateur de se disputer entr'eux, voulant à l'enri

revendiquer à leur Nation l'honneur d'être la mere de la nôtre.

Peucer, Aventin, & Peutinger ayant avancé au commencement du seizième siècle que les Helvétiens étoient Germains d'origine ; les sçavans François qui pensoient, que ce fût par des Colonies sorties des Gaules, que se peupla la Germanie, soutinrent conséquemment, que les Helvétiens étoient Gaulois. Pierre de La Ramée ne parla d'eux qu'en les considérant comme tels ; & les Peres Lacarry & Pezron s'expliquèrent encore plus précisément la-dessus dans le siècle passé. Cette dernière opinion avoit en sa faveur le plus grand nombre des suffrages des anciens. Mais les sçavans Allemands n'y ont pas tous déferé. De nos jours encore le célèbre Jurisconsulte *De Cocceii* a non seulement remis la question sur le tapis, mais il a donné comme certaine la décision, qu'il a prononcée en faveur de la Nation. MM. Dithmar, Ludwig, & de Berger, n'ont pas hé-

526 *Journal des Sçavans,*
fité à souscrire à la décision de ce
Jurisconsulte.

L'Auteur de ces mémoires examine cette question avec beaucoup de soin. Il pèse les témoignages des Auteurs anciens sur lesquels chaque parti a fondé son opinion. Cette discussion est si longue que nous n'entreprendrons pas d'en rendre compte dans cet extrait. Nous nous contenterons de dire que l'Auteur se décide en faveur des Gaulois. Sa décision est fondée sur deux observations, qui dans une matière si obscure peuvent tenir lieu de preuves. Il observe; 1^o, qu'aucun des anciens n'a dit, que les Helvétiens eussent été établis dans la Germanie avant qu'ils eussent des établissemens dans les Gaules; 2^o, qu'au contraire tous les Auteurs anciens qui ont parlé des Helvétiens d'un temps antérieur à celui de César, en ont parlé comme d'un peuple Gaulois, sans rien dire, d'où l'on puisse inférer qu'ils ne le crussent pas originaire des

Gaules : ce qui donne lieu de présumer qu'ils ne soupçonnoient pas seulement, qu'il tirât son origine d'un autre peuple que des Gaulois : bien plus, César & Tacite, qui sçavoient probablement ce qu'avoient écrit la dessus les Auteurs Romains, supposé que cette question eût été agitée, ont dit assez clairement, que les Helvétiens étoient Gaulois d'Origine. Ajoutez à ces observations les témoignages de César & de Tite-Live, qui déposent que la Germanie même a été en partie peuplée par des Colonies Gauloises, il ne sera plus douteux que les Helvétiens ne dussent leur première origine aux Gaulois, quand même il seroit vrai qu'ils auroient reflué de la Germanie dans l'Helvétie. L'Auteur se contente de rapporter ces sortes de preuves dans son premier mémoire pour ne pas anticiper sur ce qu'il doit dire dans le second, où il se propose de décider la question d'une manière

418 *Journal des Sçavans,*
plus précise & par des preuves plus
convainquantes.

Après avoir prouvé que la Nation Helvétique étoit sortie des Gaules, M. de Bochat, recherche en quel temps & comment cette Nation s'empara de la Suisse. Le silence des Historiens sur ces questions, le réduit à n'y pouvoir répondre que par de simples conjectures. Il présume que la migration des Helvétiens s'est faite au temps que Bellovese & Sigovefe Neveux d'Ambigat Roy des Bituriges sortirent de la Gaule Méridionale à la tête d'une nombreuse jeunesse, pour aller chercher de nouvelles habitations. L'histoire nous apprend que les troupes de Bellovese ayant pris la route de l'Italie furent arrêtées pendant huit années au pied des Alpes sans pouvoir y trouver un passage. Il est à croire, dit-il, que pendant ce temps là, nombre de ces jeunes Gaulois, nation peu patiente, se répandirent fort au loin & prirent

rent le parti de s'emparer dans les Gaules memes , des terres , qu'ils trouvèrent vacantes , ou défendues par des possesseurs trop foibles pour leur résister. On conçoit ensuite qu'ils partagèrent entr'eux ces terres , de manière que ceux qui étoient d'un même peuple , se placèrent proche les uns des autres , & ne tardèrent pas à se bâtir des Bourgs , auxquels ils donnèrent le nom , que portoit le Peuple , ou le principal lieu du Canton , d'où ils étoient sortis. On conçoit encore , que formant avec le temps une République sur le modèle du Gouvernement , sous lequel ils vivoient dans leur première patrie , ils donnèrent à cette Cité ou à cet Etat le nom du Peuple , dont les Colonistes surpassoient en nombre celui des Colonistes des autres peuples associés avec eux pour former cette Cité. Les *Helvi* , peuple du Vivarès qui s'enrôlèrent avec Bellovèse , se jettèrent en Suisse en plus grand nombre que d'autres

Gaulois , & par là ils donnèrent lieu d'appeller de leur nom tous les habitans de la Suisse. Ce nom forma avec le temps dans la langue des Romains celui d'*Helvetii*.

Avant que de proposer ce nouveau système, M. de Bochat a eu soin d'y préparer le Lecteur par plusieurs discussions préliminaires. Il a tâché de prouver par différentes inductions tirées des circonstances de l'expédition de Bellovèse, que les Helvétiens n'étoient point encore alors établis dans la Suisse, mais qu'ils étoient placés dans la partie des Gaules voisine des Alpes *Juliennes* & *Maritimes*. Nous remarquerons en passant, que l'Auteur paroît ici confondre les Alpes *Juliennes* avec les Alpes *Maritimes*, ou du moins les placer les unes dans le voisinage des autres. C'est une faute contre la Géographie. Les Alpes *Juliennes* sont situées près de la Carniole, qu'on appelloit anciennement *forum Julii*; elles sont par conséquent fort éloi-

des Alpes maritimes, qui finent à la Méditerranée. Mais venons à notre sujet.

M. de Bochat a expliqué un endroit de Pline, qui sembloit renverser son système, en ce que cet Auteur fonde le premier passage des Gaulois en Italie, sur un motif tout différent de celui qui engagea Bellovèse à passer les Alpes. Pline dit, qu'un certain Artisan Helvétique nommé Hélico, Citoyen des Gaules, ayant travaillé pendant quelque temps à Rome, retourna dans sa Patrie, & y rapporta des figues sèches, des raisins secs, du vin, & de l'huile, & que ce fut le desir d'habiter des Contrées, qui produisoient de si bons fruits, qui porta les Gaulois à passer en Italie pour la première fois. M. de Bochat compare cette tradition de Pline avec le récit de l'expédition de Bellovèse par Tite-Live. Il montre que ces deux Auteurs doivent être entendus de deux entreprises très-différentes l'une de l'autre, que les

réçits de ces Ecrivains ne conviennent entr'eux , ni à l'égard du pays où fut formé le projet dont chacun d'eux raconte l'occasion & l'exécution , ni sur ceux qui en donnèrent l'idée , ni sur les motifs qui déterminèrent les Gaulois , & que si on veut absolument trouver dans Tite-Live quelque chose qui appuie la tradition de Pline , on aura beaucoup moins de peine à y ajuster ce que l'Historien dit à l'occasion des Gaulois conduits en Italie par Brennus ; qu'on y voit que ce fut aussi par l'appas des fruits & du vin , que les Gaulois furent engagés à passer les Alpes.

Les conjectures avancées dans le premier mémoire sont appuyées dans le second , d'indices particuliers , qui forment , selon M. de Bochar , l'espèce de démonstration la plus satisfaisante , qu'on puisse espérer sur des questions de cette nature. Ces indices sont tirés des noms anciens des Peuples , des Villes , des Bourgs & des Rivié-

res de l'Helvétie, que l'Auteur a remarqué être les memes que ceux des Villes, Bourgades, & Rivières des Régions Gauloises, d'où il présume que les Colonies Helvétiennes étoient sorties.

Les anciens, dit M. de Bochat, mettoient déjà entre les preuves, qu'un Peuple étoit originaire de la même Nation, qu'un autre peuple, la conformité des noms des Villes que ce peuple possédoit, avec les noms des Villes d'un autre Peuple. Cette preuve étoit aussi décisive pour Plin, que la conformité du langage & du culte Religieux. Plin mettoit ces preuves au même rang; mais M. de Bochat croit pouvoir aller plus loin. Il remarque qu'un peuple prend insensiblement la langue de ses voisins, & qu'il reçoit leurs cérémonies Religieuses; mais qu'il ne change jamais les noms de ses Villes, de ses Bourgs, & de ses Rivières, pour leur imposer ceux de quelque Ville, de quelque Bourg, ou de quelque

Rivière d'un autre peuple. S'il s'est fait quelque changement dans ces noms , ce n'a jamais été que par l'arrivée d'un nouveau Peuple, ou lorsqu'un endroit détruit se rebâtissoit , ou par l'ordre des Souverains , qui pour éterniser leur propre nom , le donnoient quelquefois à des lieux qu'ils avoient comblés de leurs bienfaits, ou dans lesquels il s'étoit passé quelque événement glorieux pour leur mémoire. On peut donc dire que la conformité des noms des lieux & des rivières , est une preuve , plus sûre en matière d'Origines nationales , que la conformité du langage & du culte.

Cette remarque est d'autant mieux fondée , qu'on peut prouver par une infinité d'exemples , que les anciens peuples , qui alloient chercher des établissemens dans d'autres régions , avoient coutume de donner aux nouvelles Villes & aux nouveaux Bourgs qu'ils bâtissoient , les noms de quel-

que Ville ou de quelque Bourg de leur première Patrie. *Vettori* a recueilli dans les Auteurs anciens un grand nombre d'exemples de cette coutume, & M. de Bochat assure qu'il ne lui auroit pas été bien difficile d'y en ajouter plusieurs de même nature.

A cette première observation l'Auteur en ajoute une autre, qui montre clairement que ce n'est qu'aux Gaulois qu'on peut attribuer la fondation des premières Villes & des premiers Bourgs de l'Helvétie. Aucun peuple de la Germanie, dit-il, n'a pu y avoir de part. L'aversion que les Nations Germaniques avoient toujours eue pour le séjour des lieux enfermés de murailles, étoit encore dans sa force du temps de Tacite. Elles regardoient les Villes comme des espèces de prisons & de chaînes pour les hommes libres. Les Germains ne souffroient pas même que leurs habitations se touchassent. Aussi ne formoient-ils point de

Bourgs , dont les maisons fussent contigues. Tacite prit soin d'en avertir ; sans cet avis le nom de *Vici* sous lequel il en parle , auroit donné à ses Lecteurs l'idée des Bourgs bâtis à la Romaine , qu'on ne connut dans la Germanie que plusieurs siècles après celui de Tacite. Si donc , conclut M. de Bochat , les Villes & les Bourgs de l'Helvétie ne peuvent avoir eu des Germains pour Fondateurs , ou ne sçauroit en attribuer la construction qu'à des Gaulois , & à des Gaulois de la Celtique ou de l'Aquitaine , puisque ce n'a jamais été qu'entre les Gaulois & les Germains qu'a roulé la question. Il veut en second lieu que ce soient les Gaulois de la Celtique ou de l'Aquitaine , qui ayent fondé les Villes de l'Helvétie , parce que les peuples de la Belgique n'avoient bâtis avant Auguste que peu de Villes dans leur propre Pays , au lieu que la fondation de Marseille par les Phocéens ayant

donné occasion aux Gaulois voisins d'apprendre à bâtir de cette manière, ce goût devint bientôt si général dans toute la Celtique, qu'elle seule avoit plus de Villes & de Bourgs du temps de César, que les deux autres parties des Gaules ensemble. Il est donc à présumer que c'est aux Gaulois de la Celtique que les Helvétiens durent leurs premiers établissemens.

Après ces observations préliminaires, M. de Bochat parcourt les Villes de la Suisse, en commençant par les bords du Lac Léman. Il suit la marche des Gaulois dans ces contrées, & débutant par *Nyon* qui est à l'entrée du Pays pour ceux qui viennent de la Gaule Méridionale, il montre par la conformité du nom de chaque Ville Suisse avec celui des Villes ou des lieux de la Gaule, quel est le peuple Gaulois qui en a été le fondateur. C'est ici la partie de l'ouvrage de M. de Bochat; la plus sçavante & la plus curieuse; l'Auteur y fait

338 *Journal des Sçavans*,
paroître beaucoup d'érudition, &
une sagacité singulière pour dé-
brouiller ce que l'antiquité a de
plus obscur & de plus embarrassé,
& pour rapprocher les choses, qui
se donnent mutuellement du jour.
Il fait par tout usage des anciens
monumens dont il a une parfaite
connoissance, & il en tire tant d'a-
vantage, qu'on est tenté de croire
qu'il a raison.

Nous n'en rapporterons que
quelques traits, les bornes qui nous
sont prescrites ne nous permettant
pas de nous étendre. NION, qu'on
appelloit en Latin *Noiiodunum*,
Noiodunum, ou *Nevidunum*, paroît
avoir été bâtie par les Bituriges
Vivisci. On trouve dans les Gaules
quatre Villes de ce nom, l'une
étoit dans le pays des Bituriges,
l'autre dans celui des Aulerques,
la troisième dans celui des Eduens,
& la quatrième dans le Soissonnois.
Deux observations, dit l'Auteur,
doivent porter à croire que le *Noi-*
iodunum des Bituriges fut la Ville,

dont les Fondateurs de Nion voulurent conserver la mémoire chez leurs descendans. Mais comme il y avoit deux espèces de Bituriges, sçavoir les Bituriges *Cubi*, dont la capitale étoit Bourges, & les Bituriges *Vivisci* dont la principale Ville étoit Bordeaux, M. de Bouchat attribue à ceux-ci la fondation de Nion. La première observation sur laquelle il se fonde, est que des Lieux anciens peu éloignés de Nion, avoient les mêmes noms que des lieux du voisinage des Bituriges *Vivisci*. Un de ces lieux est DIVONE. C'étoit le nom que donnoient les *Vivisci* à la fameuse fontaine de Bordeaux, dont Ausone a fait une si belle description. L'abondance & la bonté de la source de Divone en Suisse, a pu faire donner à ce lieu par les Gaulois, ce nom Celtique qui signifie *Eau des Dieux*.

On pourroit objecter à l'Auteur, que voulant attribuer la fondation de Nion en Suisse aux Bituriges

Vivisci à l'exclusion des *Cubi* , il auroit du montrer par quelque passage des anciens Auteurs , qu'il existoit une Ville appelée *Noviodunum* dans le pays des Bituriges *Vivisci*. Les Commentaires de César font bien mention d'une Ville de ce nom située dans le territoire des Bituriges *Cub* , mais ils ne disent rien de semblable des *Vivisci*.

Il est vrai que quand on a lu avec attention les articles suivans , on prévoit bien quelle pourroit être la réponse de l'Auteur. Il dira sans doute , que les Bituriges-*Vivisci* étant une Colonie des *Cubi* , comme il le suppose , il est naturel qu'ils aient donné à la Ville qu'ils ont fondée , le nom d'une de leurs anciennes Metropoles. Mais quelque satisfaisantes , que pourroient être les réponses de l'Auteur , il n'auroit pas du , ce semble , se montrer dans la nécessité de les faire ; c'est un défaut d'exactitude que nous avons cru d'autant plus devoir relever , que M. de Rochat

est l'Ecrivain du monde le plus soigneux d'aller au-devant des plus petites difficultés, qui pourroient déranger son système.

La seconde observation de l'Auteur est que les Bituriges *Vivisci* ont certainement bâti d'autres Villes sur les bords du Lac Léman. *Vevey* est la principale. Son nom en a conservé la preuve. L'itinéraire d'Antonin l'appelle *Vibisco*. La Carte de Peutinger, *Vivisco*. Le Géographe de Ravenne, *Ribison*. Les actes Latins du moyen âge *Viviscum*. Les François *Viveis* ou *Vivei*. On reconnoit dans tous ces noms quoique différemment écrits, ceux, que les anciens donnoient au peuple dont Bordeaux étoit la capitale.

Après avoir indiqué de la même manière l'origine des autres Villes & Bourgs situés sur les bords du Lac Léman, l'Auteur porte ses recherches sur les Villes d'Orbe, d'Yverdon, & de Neuchâtel, & ensuite sur tous les lieux les plus remar-

544 *Journal des Sçavans*,
les premières peuplades se sont fai-
tes d'Orient en Occident. Est-il
certain d'ailleurs que toutes ces
Villes & ces Bourgs, des noms
desquels il tire ses indices & ses
preuves, ayent commencé d'exi-
ster dès la prétendue entrée des
Gaulois dans l'Helvetie, ou qu'ils
n'ayent pas changé de nom lorf-
qu'après avoir été brulés dans l'ex-
pédition de César, ils se relevèrent
de leurs cendres ? L'Auteur a re-
marqué lui-même qu'il arrivoit
quelquefois qu'un endroit chan-
geoit de nom quand on le rebâ-
tissoit. De plus, a-t-on aujourd'hui
une connoissance assez exacte de
la Langue Celtique pour pouvoir
employer comme des preuves, les
étymologies qui en sont tirées ?
Et encore quelles étymologies ? La
plupart des noms que M. de Bor-
chat veut ramener à la Langue Cel-
tique, sont tellement défigurés,
qu'il est obligé d'en changer plu-
sieurs lettres pour y trouver l'éty-
mologie qu'il cherche.

Pour ce qui est du style, il nous a paru correct, à quelques expressions près, mais un peu trop diffus, sur-tout dans le premier Mémoire : l'Auteur s'y arrête à exposer & à réfuter trop longuement des traditions, qu'il traite ensuite de pures fables ; il porte à un certain excès le soin d'expliquer ou de concilier les Auteurs tant anciens que modernes, & il prend de trop longs détours pour parvenir à l'établissement de son système. Il a senti lui-même ce défaut ; aussi a-t-il prévenu le lecteur dans la Préface sur la prolixité de son style :

« Ce n'est point pour les Sçavans,
dit-il, que j'ai écrit ; je n'ai travaillé que pour les Lecteurs qui
ne sont pas Gens de Lettres, &
sur-tout exercés dans l'étude des
Antiquités & des Langues. Ils sont
le plus grand nombre en Suisse,
comme ailleurs ; & ce grand nombre a autant de curiosité sur ce
qui touche la Patrie, autant de
goût pour le vrai ; & autant de

» justesse naturelle, que dans au-
 » cune autre Nation. « Mais pou-
 voit-il espérer qu'un ouvrage si
 rempli d'érudition & de sçavantes
 recherches seroit lu avec plaisir par
 des personnes, qui n'ont aucune
 teinture de Lettres, & qui ne sont
 point initiées dans la connoissance
 de l'Antiquité ? Au reste ce que
 nous venons de dire ne doit dé-
 tourner personne de la lecture d'un
 si bon Livre. Si le style en est un
 peu trop diffus, on sera bien dé-
 dommagé de l'attention qu'on au-
 ra apportée à le lire, par les nou-
 velles découvertes & les excellen-
 tes observations dont il est rempli.
 Nous donnerons la suite dans le
 mois prochain.

HISTOIRE ABREGÉE
*de la Vie & du Culte de S. Bona-
 venture de l'Ordre des FF. Mi-
 neurs, Cardinal Evêque d'Alba-
 no, Docteur de l'Eglise, & Pa-
 tron de la Ville de Lyon, écrite
 par un Religieux Cordelier, in-*

- 8°. pp. 213. A Lyon, rue
Mercière, chez la Veuve de
la Roche & fils, & les freres
Duplain, 1747.

L'HONNEUR de l'Eglise, qui
compte S Bonaventure parmi
ses Docteurs; celui même de l'Or-
dre de S. François, dont il a été
un des plus grands ornemens, de-
mandoit depuis long-temps qu'on
recueillît en notre langue la Vie
d'un si saint Personnage. Cepen-
dant personne jusqu'ici n'avoit en-
core entrepris de le faire. Il est vrai
que les vertus & les actions de S.
Bonaventure, ne pouvoient être
ignorées de ceux qui connoissent
l'histoire du treizième siècle de l'E-
glise, mais le commun des Fidèles
avoit besoin de les retrouver ras-
semblées dans un seul volume, &
publiées dans une langue qui fût à
sa portée.

C'est ce que l'Auteur de l'ou-
vrage que nous annonçons aujour-

348 *Journal des Sçavans,*
d'hui, a fait avec autant de zèle que
d'exactitude. Bien éloigné de croi-
re qu'on jugeroit de la grandeur
de S. Bonaventure par la grosseur
du volume qu'il consacre à sa gloi-
re, il nous assure dans sa Préface
qu'il a moins pensé à recueillir tou-
tes les actions de son Heros, que
celles qui lui ont paru propres à
nourrir la piété des Fideles, & que
d'ailleurs il n'a rien écrit que sur
la foi des garans les plus auten-
tiques, & en particulier d'après
M.M. Baillet & Fleury.

Cette Histoire est partagée en
quatre Livres. Le premier conduit
le S. Docteur depuis sa naissance
jusqu'à son Généralat, & renferme
ainsi toutes ses études : le second
représente son gouvernement dans
l'Ordre : ses dignités dans l'Eglise,
sa mort, la translation de son corps,
ses miracles & ses Ecrits sont le su-
jet du troisième : le quatrième en-
fin contient le récit de son culte.

Saint Bonaventure naquit à Ba-
gnarea, Ville Episcopale de la Luf-

cône , vers l'an 1221. Sa mère , ayant promis qu'elle le donneroit à l'Ordre de S. François , si Dieu par les prières du Saint lui accorderoit la guérison d'une grande maladie que son fils eut à l'âge de quatre ans ; le jeune Bonaventure l'ayant réellement obtenue , ratifia ce vœu dès qu'il fut en âge de le faire , & avec autant d'empressement que s'il l'eût formé lui-même. Une grande pureté de mœurs & les dispositions les plus heureuses pour les Sciences , engagèrent les Supérieurs à l'envoyer à Paris , continuer ses études. Il eut l'avantage d'y avoir pour Maître le célèbre Alexandre de Halés , Jurisconsulte aussi sage que profond Théologien , connu depuis dans les Ecoles sous le nom de Docteur *irréfragable* , & le premier qui ait composé une Somme Théologique : il avoit pris le bonnet de Docteur & enseigné avec éclat dans l'Université lorsqu'il prit l'habit de S. François. La réputation d'un Maître si

distingué attira bientôt dans le Couvent de Paris un grand nombre d'Etudiens de cet Ordre, ce qui, au rapport du Sire de Joinville, faisoit dire à S. Louis, qui avoit coutume d'y envoyer tous les ans une somme considérable d'argent : « Oh que cette aumône
» est bien employée à tant de Fre-
» res, qui viennent de tout leur
» cœur dans ce Couvent pour étu-
» dier les saintes Lettres, & répan-
» dre ensuite ce qu'ils ont appris
» par tout le monde pour la gloire
» de Dieu & le salut des ames. »

Bonaventure fit des progrès si rapides sous Alexandre de Halès, qu'il fut en peu de temps en état d'enseigner dans les Ecoles intérieures de son Ordre, & qu'à l'âge de 33 ans, quoique les Loix de l'Université en exigeassent 35, il fut choisi pour expliquer publiquement le Maître des Sentences, tandis que Thomas d'Aquin qui avoit aussi été disciple d'Alexandre de Halès, y occupoit dans le même

temps une Chaire publique , & ne se distinguoit pas moins par la profondeur de sa doctrine. C'est à l'époque de ces études communes , qu'on peut rapporter , dit notre Auteur , l'étroite amitié qui les unit pour toujours , & qui sembloit faire revivre celle que S. Basile & S. Gregoire de Nazianze avoient contractée en étudiant ensemble à Athènes.

Notre Historien raconte que Thomas d'Aquin , frappé de la science de notre Saint , vint un jour lui demander dans quels Livres il puisoit cette sainte & sublime doctrine que l'on admiroit si justement en lui ; que S. Bonaventure lui présenta quelques Livres qui étoient sur la table : „ Mais je les „ ai ces Livres , dit S. Thomas , & „ je n'y trouve pas les memes „ lumières. “ Eh bien , reprit S. Bonaventure en lui montrant un Crucifix qui étoit sur la table , „ voi- „ la , puisque vous me pressez , l'u- „ nique source de ma doctrine ;

» c'est dans ses playes sacrées que
» je puise ma lumière ; je ne sçai
» que J. C. & J. C. crucifié. «

On peut dire meme que ce fut
autant par la tendresse que Bona-
venture avoit pour Thomas d'A-
quin, que par humilité, que lors-
qu'il fut question de leur donner à
tous deux le Bonnet de Docteur,
notre Saint lui céda généreusement
l'honneur de le recevoir le pre-
mier, sacrifiant en quelque sorte la
gloire de son Ordre à celle de son
ami.

Cet Ordre aussi bien que celui
de S. Dominique, jouissoit d'une
si grande considération, que les
Papes en employoient presque tou-
jours les Religieux dans les affai-
res les plus importantes de l'Egli-
se. S. Louis en particulier chérif-
soit si tendrement ces deux Or-
dres, qu'il disoit, comme le rap-
porte notre Auteur d'après M.
Fleury, » que s'il pouvoit faire
» deux parties de sa personne, il
» en donneroit une à l'Ordre de S.
» François.

Fr François, & l'autre à celui de
S. Dominique.

Comme Bonaventure & Tho-
mas d'Aquin y tenoient alors le
premier rang par leur science & par
leur piété, ce S. Roy, les honoroit
de sa confiance & de son estime ;
il appelloit souvent notre Saint à
sa table & le consultoit même dans
les affaires les plus délicates. En
ces occasions, sans connoître ni
les souplesses de l'éducation, ni
les ressorts artificieux d'une té-
nébreuse politique, mais avec
cette pénétration sûre & sage ai-
nable, candeur, qu'on ne voit
que dans ceux que Dieu inspire,
Bonaventure, de notre Histo-
re rien, découvroit toujours au S.
Roy tous les moyens que peut
fournir une piété également sûre
& éclairée.

On voit dans le second Livre Sur
Bonaventure élevé au Généralat de
son Ordre, quoiqu'il eût à pei-
ne atteint la trente-cinquième an-
née. Animé du desir d'y faire fleurir

rir la science & la régularité , il donna une nouvelle forme aux anciennes Constitutions de l'Ordre de S. François , enjoignit à ses Religieux de s'habiller tous de la même manière , ce qui ne se pratiquoit pas avant lui , & en regla la forme , telle que les Religieux de l'Observance, nommés Cordeliers , le portent aujourd'hui.

Ensuite & à la prière du Chapitre général de son Ordre , il composa la Vie de S. François , & le fit après avoir pris des précautions extraordinaires pour s'assurer de la vérité des faits & des prodiges , dont il a rempli l'histoire de ce grand Patriarche. On dit que dans un moment qu'il y travailloit , S. Thomas étant venu pour lui rendre visite , & ayant trouvé la porte de sa chambre entr'ouverte , il l'aperçut en contemplation & élevé de terre ; qu'aussi-tôt cet illustre ami pénétré de respect & d'admiration se retira , en disant à ceux qui l'accompagnoient : *Laissons un*

Saint travailler pour un Saint.

Mais son zèle pour la Religion ne se borna pas à son Ordre, tandis que quatre de ses Religieux dont le Pape lui avoit donné le choix, alloient en qualité de Nonces traiter avec Michel Paléologue de la réunion des Grecs avec le S. Siège, il en envoya d'autres parmi les Nations barbares, pour y planter la Foi, & en députa aussi vers les peuples Chrétiens, pour les engager dans les guerres saintes, & armer leur courage contre les Tartares, les Sarrafins & les Turcs. Ce fut alors que pour rendre la Sainte Vierge favorable au succès de la Croisade qu'on préparoit de toutes parts, il fit arrêter dans un Chapitre général de l'Ordre tenu à Assise, que les Religieux de S. François exhorteroient les Fidèles à saluer la Vierge Marie le soir au son de la cloche, croyant avec quelques Docteurs, que ce fut à cette heure, que l'Ange Gabriel vint lui annoncer le Mystère de l'Incarnat.

tion. Cette pieuse pratique, ajoutée
notre Auteur, est observée aujourd'hui
dans toute la Chrétienté.

Le troisième Livre commence à
la nomination de S. Bonaventure
au Cardinalat ; il avoit déjà refusé
l'Archevêché d'York, que le Pape
Clément IV. lui avoit offert avec
les plus vives instances, mais il fut
obligé de céder à l'autorité de Gre-
goire X. qui le nomma non-seule-
ment Cardinal, mais même Evê-
que d'Albano, un des six Evêchés
Suffragans de Rome, & toujours
possédé par les plus anciens du Sa-
cré Collège.

Ce S. Pape qui avoit résolu de
l'attacher à sa personne, le mena
avec lui à Lyon, où il avoit indi-
qué un Concile général, dans la
vûe d'engager les Princes Chré-
tiens à marcher au secours de la
Terre Sainte, de procurer l'union
des Grecs avec les Romains, & de
travailler à la réformation des
mœurs. Saint Bonaventure assista
aux quatre premières Sessions du

Concile ; il y prêcha même quelquefois , » & si quelques Auteurs ; » dit le nôtre , fondés sur la grande » part qu'il eut à tout ce qui y fut » fait , semblent être allés un peu » trop loin , en assurant qu'il prési- » da à ce Concile , pourra-t-on , » continue-t-il , s'empêcher d'adop- » ter les suffrages de ceux qui lui » attribuent la juste gloire d'en » avoir eu la principale direction , » d'en avoir fait jouer tous les sa- » crés ressorts , & d'y avoir tra- » vaillé plus que tout autre.

Il prétend en effet que S. Bonaventure ayant été chargé de conférer avec les Ambassadeurs Grecs, il les détermina autant par la douceur de son caractère que par la force de son éloquence, à se réunir à l'Eglise Romaine ; c'est ajouta-t-il, en mémoire de ce saint & glorieux événement que sont posées les deux Croix que l'on voit sur le maître Autel de l'Eglise Primatiale de S. Jean de Lyon.

“ Mais comme si le Ciel avoit vou-

lu faire voir dans une circonstance si critique qu'il n'avoit pas besoin pour l'exécution de ses desseins des deux hommes qui paroissent alors les plus dignes d'y coopérer , S. Thomas d'Aquin , que le Pape avoit invité à ce Concile , mourut lorsqu'il étoit en chemin pour y arriver , & peu de temps après la quatrième Session , Dieu appella aussi à lui S. Bonaventure ; il n'étoit âgé que de 57 ans , & l'Eglise pouvoit encore s'en promettre de grands services.

Sa sainteté fut confirmée par des miracles Notre Auteur dit , » qu'il » pourroit offrir ici aux ames religieuses & accoutumées à recon- » noître l'impression du doigt de » Dieu , un récit immense de prodiges , dont la vérité & le détail » solidement constatés , écarteroient » tout doute , & forceroient sans » peine la plus opiniâtre incrédulité ; mais ne s'étant proposé que » de donner un abrégé de la Vie » de S. Bonaventure , il a cru qu'il

lui suffiroit , pour remplir son
dessein , de rapporter trois ou
quatre de ses miracles , & de ren-
voyer pour les autres le Lecteur
devôt au discours prononcé pour
la Canonisation de ce Saint.

Il faut voir aussi dans l'ouvrage
même ce qui regarde les Ecrits de
S. Bonaventure & leurs différentes
éditions. Ils furent imprimés pour
la première fois & magnifiquement
en 7 volumes in-fol. à l'Imprime-
rie que le Pape Sixte V. avoit éta-
blie au Vatican. Nous remarque-
rons en passant , que c'est ce même
Pontife qui a mis S. Bonaventure
au rang des Docteurs de l'Eglise.
On trouvera dans notre Auteur
une idée très-abrégée de chacun
de ses Ecrits , & quelques détails
sur l'occasion à laquelle les Opus-
cules du S. Docteur ont été com-
posés : ces derniers ont été impr-
més séparément , ainsi que ses au-
tres ouvrages dans différens temps ,
selon les circonstances & les be-
soins où se trouvoit l'Eglise , & en

en a traduit une grande partie en Italien, en Espagnol & en François.

Il remarque d'après un célèbre Critique, M. Baillet, „ que la mul-
 „ tiplicité & la perfection des écrits
 „ de S. Bonaventure auroit de quoi
 „ nous surprendre, si nous ne sça-
 „ vions qu'il y avoit bien plus d'in-
 „ fusion céleste que de travail &
 „ d'érudition humaine; on y trou-
 „ ve en effet, dit Sixte de Sienne,
 „ dont le témoignage doit être
 „ d'autant moins suspect qu'il étoit
 „ de l'Ordre des FF. Prêcheurs,
 „ tout ce que la Théologie Scho-
 „ lastique & Mystique ont de plus
 „ subtil & de plus profond; tout
 „ y est sentiment, tout y porte au
 „ cœur, & on ne sçauroit lire ces
 „ divins Ecrits sans ressentir le feu
 „ sacré qui les a inspirés.

Le quatrième & dernier Livre contient l'histoire de la Canonisation de S. Bonaventure, & celle de la translation de ses Reliques; on en conserve encore à Lyon une partie, l'autre ayant été bru-

Mars 1749. 561

lée par les Calvinistes , lorsqu'en 1562 ils se rendirent maîtres de la Ville de Lyon ; on y fera édifié du courage avec lequel le Gardien des Cordeliers aima mieux mourir par la main de ces furieux , que de leur donner les moyens de connoître l'endroit où ce précieux dépôt avoit été caché. L'Auteur finit par un détail très-circonstancié de la magnificence avec laquelle la Ville de Lyon , qui reconnoît S. Bonaventure pour son Patron , en fait célébrer tous les ans l'Octave dans l'Eglise des Cordeliers de la même Ville : il nous apprend qu'on en fait aussi l'Octave dans le Couvent de Mantes , pour lequel le S. Docteur avoit une prédilection particulière , & où , lorsqu'il étoit en France , il se retiroit pour travailler plus tranquillement : on y garde , dit-il , avec respect une pierre qui lui servoit d'oreiller ; elle est enfermée par une grille de fer dans le mur de la Chapelle.

Quoique l'Auteur ait intitulé ces

362 *Journal des Sçavans* ;
ouvrage , *Abrégé de la Vie de S.*
Bonaventure , il ne mérite ce titre
que parce que l'Auteur déclare
qu'il y a passé sous silence un grand
nombre de faits sur lesquels il au-
roit pu s'étendre , » la ressource
» des dissertations , l'abondance
» des citations latines , & l'analyse
» des ouvrages du S. Docteur , lui
» ouvroient , dit-il , un vaste champ,
» pour peu que l'envie de grossir ce
» Livre l'eût tenu. « Nous croyons
cependant qu'on ne l'accusera pas
de trop de brièveté , du moins dans
la manière de raconter les faits ; il
convient même » qu'il a quelque-
» fois sacrifié le style purement hi-
» storique au désir de faire quel-
» que impression sur les âmes pieu-
» ses , dans le dessein d'imiter la
» douceur & l'onction qui ont tou-
» jours fait le caractère particulier
» de ce Saint.

En rendant justice au travail de
l'Auteur , nous n'avons garde d'ou-
blier celle que nous devons aux Li-
braires qui ont publié cet ouvrage.

Mars 1749. 363

Rien n'est plus beau que l'édition in-8°. sur laquelle nous avons fait cet extrait ; mais il est bon d'avertir avec eux , que comme la beauté du papier , des caractères , des vignettes & autres ornemens dont ils l'ont enrichie , l'auroient rendu trop chère pour le commun des Lecteurs , ils l'ont fait aussi imprimer in-12. avec moins de dépense , quoiqu'aussi avec beaucoup de soin ; nous n'avons garde cependant de croire malgré cela qu'on puisse dire de ce Livre ce que Henry du Puy prétendoit qu'on pouvoit dire en général de presque tous les Livres : *Maxima pars , Libri atque adeo fama , Typographus.*

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

ANGLETERRE.

DE LONDRES.

REFLEXIONS on ancient and modern music, c'est-à-dire , réflexions sur la Musique ancienne

A a vj

364 *Journal des Savans*,
& moderne, & son application à
la guérison des maladies. On y a
joint un essai sur la question, en
quoi consiste la différence entre
les musiques anciennes & moder-
nes. A Londres, chez Coopers,
in-8°. 1749.

A Letter to a Lady, &c. C'est-
à-dire, Lettre à une Dame concer-
nant l'éducation des jeunes filles,
quatrième édition. A Londres,
chez Bathurst, in-8°. 1749.

Primitive Physick, &c. C'est-à-
dire, la Médecine primitive, ou
méthode facile & naturelle de gué-
rir plusieurs maladies. A Londres,
chez Trye, in-8°. 1749.

*A Critical enquiry in to the opi-
nions and practick of anciens Phi-
losophes, &c.* C'est-à-dire, recher-
ches critiques sur les opinions & la
conduite des anciens Philosophes
relativement à la nature de l'ame,
& leur méthode sur cette double
doctrine, par l'Auteur de la Mis-
sion Divine (M. Warburthon.) A
Londres, chez Davis, 1749 in-8°.

Mars 1749. 369

The trial of the Witnesses of the resurrection of Jesus , &c. C'est-à-dire, examen des témoins de la résurrection de N. S. Jesus-Christ, dans lequel on discute non seulement les objections de M. Walston, mais encore ce que lui & d'autres Ecrivains ont publié en différens ouvrages.

The Sequel of the Trial of the Witnesses, &c. Suite du même ouvrage, qui contient une réponse aux objections du dernier papier; intitulé, *la résurrection de J. C. examinée par un Philosophe.* A Londres, chez J. Davidson, 1749.

A Dissertation on Hernias, or ruptures, &c. C'est-à-dire, traité des Hernies ou Descendues, divisé en deux parties, dont la première comprend une instruction familière & aisée pour les personnes affligées de Hernies, une explication anatomique des parties qu'il faut connoître pour entendre la matière, la description, les causes, & les symptômes des différentes Her-

186 *Journal des Sçavans*,
nies ; & la seconde traite des Hernies avec adhérence, & des Hernies avec étranglement, par George Arnaud, Chirurgien, &c. A Londres, in-8°. 1749.

Nous donnerions dès à présent l'extrait de cet ouvrage, que l'on souhaite depuis longtemps avec empressement, si nous ne croyons plus raisonnable d'attendre l'édition qui s'en prépare en François à Paris, & qui ne peut tarder longtemps à paroître.

H O L L A N D E,

D'AMSTERDAM.

Histoire de Carilina, tirée de Plutarque, de Cicéron, de Dion, de Salluste, & des autres Historiens de l'antiquité, avec cet Epigraphe, *continuo sonies ultrix accincta flagello*, Tisiphone quatit insultans. Virg. *Æn. lib. VI.* Amsterdam, in-12. 1749. Et se trouve à Paris, chez Durand, Libraire, rue S. Jacques, au Griffon, & à S. Landry.

Mars 1749. 367

DE LEEUWARDEN.

. *Virgilius collatione scriptorum
Græcorum illustratus opera & indu-
stria Fulvii Ursini. Editioni, ad
exemplar Plantini renovatæ, accel-
ferunt Lud. Casp. Valckenarii; 1^o.
Epistola ad Matthiam Roeverum,
Jurisconsultum; 2^o. Iliadis Home-
ri liber XXII. cum scholiis Porphy-
rii & aliorum nunc primum editis;
3^o. Dissertatio de præstantissimo
codice Leidensi, & de scholiis
in Homerum ineditis. Leovardiæ,
ex Officina Guil. Coulon. 1747.
in-8^o.*

*Coluthi Raptus Helena. Recen-
suit ad fidem Codicum Mss. ac
varias lectiones & notas adjecit
Joan. Daniel à Lennep, &c. Leo-
wardiæ, ex Officina Guill. Cou-
lon. 1747. in-8^o. Outre les diver-
ses leçons, & les remarques dont
l'Auteur a enrichi l'édition qu'il
donne de Coluthus, il a ajouté à la
fin un recueil considérable d'ani-
madversions sur des endroits dif-*

568 *Journal des Sçavans*,
écrites de divers Auteurs anciens,
d'Hésiode, d'Orphée, d'Aristo-
phane, d'Élien, d'Alciphron, &c.

DE LEYDE.

Petri van Musschenbroek Institutiones logica, praeipue comprehendentes artem argumentandi, conscripta in usum studiosa juventutis. Lugduni Batavorum 1748. in-8°. On suit dans cette Logique la méthode ordinaire; on y traite d'abord des idées; secondement des jugemens, & des propositions; troisièmement du raisonnement & des règles des syllogismes; enfin on traite de la méthode.

Le même Auteur a aussi donné une Physique sous ce titre: *Petri Van Musschenbroek Institutiones Physicae, conscripta in usum Academicos, 1748. in-8°. Il y explique & y suit par tout, les principes de la Philosophie nouvelle.*

Mars 1749. 169

L O R R A I N E.

D E N A N C Y.

Traité historique des eaux & bains de Plombières, de Bourbonne, de Luxeuil, & de Bains; par le R. P. Dom Calmet, Abbé de Sémonnes. A Nancy, chez le Seure, Imprimeur ordinaire du Roy, 1748. Vol. in-8°. avec figures. Il se trouve à Paris, chez Debure l'aîné, Quay des Augustins, à l'Image S. Paul.

F R A N C E.

D E P A R I S.

Lettre aux Auteurs de la nouvelle Gaule Chrétienne, touchant plusieurs Abbés & Abbeses du Diocèse de Meaux, & à D. Duplessis, au sujet d'un jugement rendu par le Connétable de Chatillon en faveur du Chapitre de Meaux, & d'un Arrêt du Parlement contre un Bailli de Meaux; par M. Char-

370 *Journal des Sçavans*,
les-Joseph Thomé, Prêtre, Cha-
noine de l'Eglise de Meaux, &
Licentié en droit Canon & Civil
de la Faculté de Paris. A Paris,
chez Pierre François Giffart, rue
S. Jacques, à Sainte Thérèse, &
P. G. le Mercier, au Livre d'Or,
1748. brochure in-4°. de 40
pages.

*Observations sur la cure radicale
de plusieurs polypes de la matrice,
de la gorge, & du nez, opérées
par de nouveaux moyens inventés
par M. Levret, Maître en Chirur-
gie, &c. A Paris, chez Delaguerre,
Imprimeur de l'Académie Roya-
le de Chirurgie, rue S. Jacques,
à l'Olivier, 1749. in-8°. avec fi-
gures.*

*Les Conquêtes du Roy couronnées
par la Paix, Odes. A Paris, chez
Morel le jeune, Libraire, au Pa-
lais, au grand Cyrus, 1749. bro-
chure in-8°. de 38 pp. Un ouvra-
ge de la nature de celui-ci n'étant
pas susceptible d'extrait, nous en
donnerons quelques Strophes pour*

Mars 1749. 578

servir d'échantillon. En voici qui
sont tirées de l'endroit où le Poète
parle de la maladie du Roy à
Metz.

Termine nos vives allarmes ,
Souverain Maître des mortels ;
Vois les Sujets fondans en larmes
Prosternés devant tes Autels ;
Contemple leur douleur amère ;
C'est un fils qui demande un pere ,
Une Veuve son protecteur ;
Le Pauvre y réclame un asyle ,
Le Citoyen un fort tranquille ,
Et la Patrie un défenseur.

Au pied de ton Trône adorable
Je vois s'élever nos soupirs :
O Dieu ! Ton secours favorable
Voudroit-il combler nos desirs ?
C'en est fait ; ces chants d'allégresse
M'annoncent qu'à notre tendresse
Enfin ce Héros est rendu ;
C'est ta magnificence ;

372 *Journal des Sçavans*,
Grand Dieu ! donne nous la puissance
De te rendre ce qui t'est dû.

Il s'explique ainsi au sujet de la
prise de Mons.

L'Annibal chéri de la France ,
Contr, l'intrépide Contr ,
Vers Mons sous tes ordres s'avance ;
Ses bataillons l'ont investi.
Grand Roy , ne crois pas que l'audace
Des défenseurs de cette Place
Puisse intimider son grand cœur ;
Par sa vaillance peu commune
Il les soumet à la fortune
Du Héros des Alpes vainqueur.

Nous finirons par la dernière
strophe , laquelle avec les précédentes ,
suffira pour faire juger que cet
ouvrage n'est pas un des moindres
qu'ait inspiré le desir de célébrer
les vertus de notre Monarque.

Descens de la voute Céleste ,
O Paix ! viens combler nos souhaits ;

Détruis le souvenir funeste
Des maux que la Discorde a faits.
Je te vois ; tes palmes sont prêtes ;
Peuples , célébrez par des fêtes
La main qui va vous couronner :
Sa présence doit vous convaincre
Que si notre Prince sçait vaincre
Il sçait encore mieux pardonner.

Lettres de divers Auteurs sur le
projet d'une place devant la colo-
nade du Louvre , pour y mettre la
statue équestre du Roy. Brochure
in-8^o. de 33 pp. 1749.

Mariette & Briasson , Libraires,
rue S. Jacques nous prient de don-
ner avis à ceux qui voudroient enco-
re souscrire pour le voyage d'Egy-
pte de M. Norden , qu'ils seront en-
core à temps de le faire jusqu'au
mois de Mai pour tout délai ; que
les planches sont actuellement tout
à fait gravées , & qu'ils sont en état
d'en montrer des échantillons aux
curieux ; enfin que l'édition en
Français , qui est dirigée par M.

174 *Journal des Sçavans,*

Roche de Partenay, Auteur de la dernière histoire de Dannemark, est si avancée, que le Livre sera rendu public à la fin de cette année. Ceux qui voudront avoir une notice plus détaillée de l'ouvrage sont priés de recourir à notre Journal de Juin 1748.

L'art de tourner, ou de faire en perfection toutes sortes d'ouvrages au tour, dans lequel, outre les principes & les élémens du tour, qu'on y enseigne méthodiquement, pour tourner, tant le bois & l'ivoire que le fer & les autres métaux, on voit encore plusieurs belles machines pour faire des ovales, tant simples que figurées de toutes grandeurs; la manière de tourner le globe parfait, le rampant, l'excentrique, la pointe de diamant, les facettes, le panier ou l'échiquier, la couronne ondoyante, la rose à rézeaux, les manches de couteaux façon d'Angleterre, les ovaires, la torse à jour oncée & godronnée, les globes concentriques, la massue à

Mars 1749. 575

pointes, les tabatières barlongues
de toutes figures, le baton rompu,
les canelures, les écailles, &c. &c
généralement toutes les méthodes
les plus secretes de cet Art, &c.
Par le R. P. Plumier, Religieux
Minime, nouvelle édition corrigée
& augmentée; à Paris, chez Jom-
bert, Quay des Augustins, au
coin de la rue Gît-le-Cœur, 1749.
in-fol.



T A B L E

DES ARTICLES CONTENUS

dans le Journal de Mars 1749.

<i>L</i> UCII Cæcilii Firmiani <i>Læ-</i> <i>thantii, &c.</i>	387
<i>Observations sur la pratique des ac-</i> <i>couchemens, &c.</i>	404
<i>Alexandri Xaverii Panel, &c.</i>	419
<i>Maximi Tyrii dissertationes ex re-</i> <i>censione, &c.</i>	439
<i>Experiences sur l'Electricité, &c.</i>	458
<i>Histoire Romaine, &c.</i>	478
<i>Lettre à Messieurs les Auteurs du</i> <i>Journal des Sçavans, &c.</i>	504
<i>Mémoires Critiques; &c.</i>	518
<i>Histoire abrégée de la Vie & du Culte</i> <i>de S. Bonaventure, &c.</i>	546
<i>Nouvelles Littéraires, &c.</i>	563

Fin de la Table.

[REDACTED]

-

'

.

.

-

-

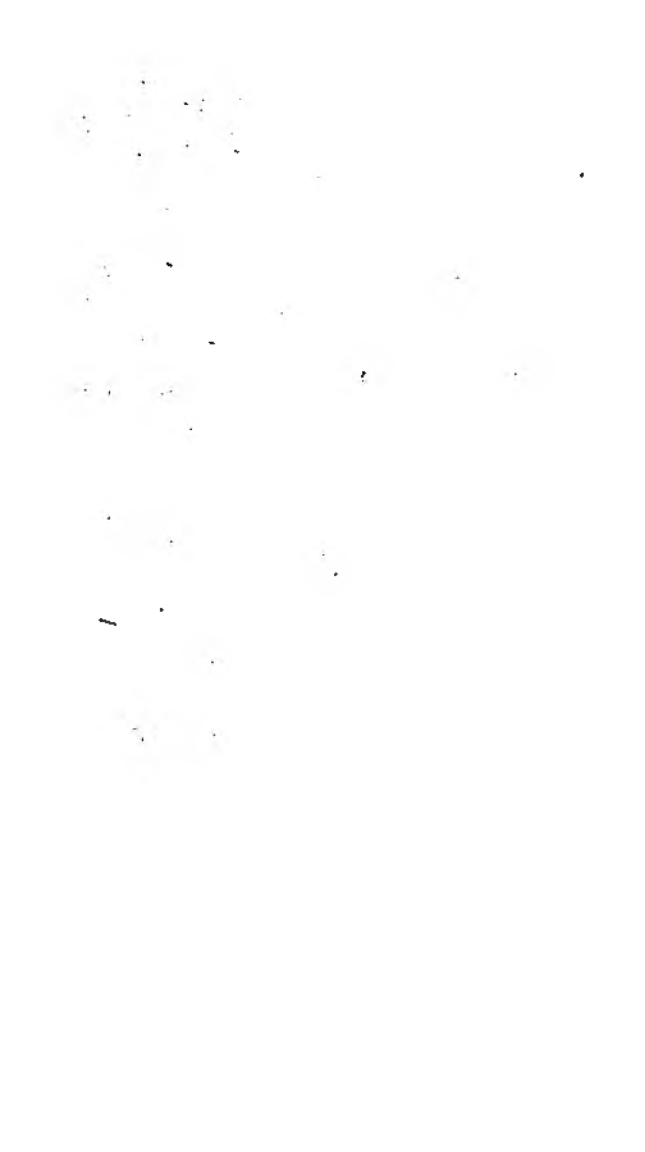
.

.

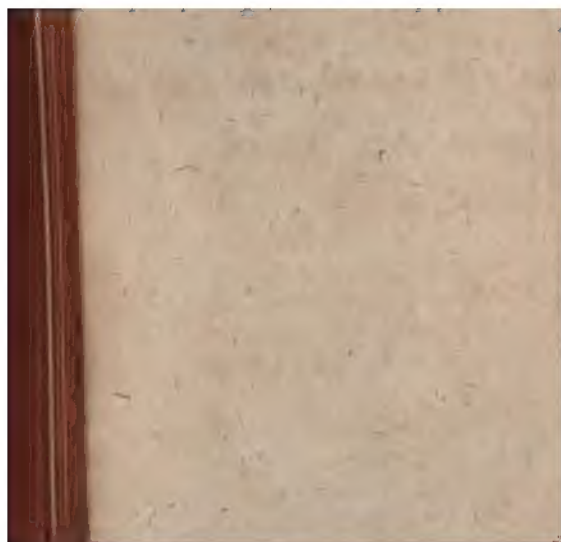
.

.

.







A 414862

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 04889 6628